



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 73

JANVIER 1911 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 12 FR
ÉTRANGER . . . 15 FR

Compliments empressés
de la

CARNINE LEFRANÇO

à ses aimables lecteurs.

A L'AN NOUVEAU

An qui nais, an qui viens, an qui luis, an qui tombes,
Au gouffre qu'ont creusé les siècles révolus,
Mets, pour ceux qui seront et ceux qui ne sont plus,
Des rêves aux berceaux et des roses aux tombes.

ARMAND SILVESTRE.

LE MARIAGE DE MURAT

(20 Janvier 1800).

Murat avait été envoyé à Paris et chargé de présenter au Directoire les premiers drapeaux pris par l'armée française en Italie, au combat de Dego et à la bataille de Mondovi. Ce fut dans ce voyage qu'il fit la connaissance de M^{me} Tallien et de la femme de son Général; mais déjà, il connaissait la jolie Caroline Bonaparte qu'il avait vue à Rome chez son frère Joseph, lorsque celui-ci y remplissait les fonctions d'ambassadeur de la République. Il paraît même que Caroline ne lui avait pas alors été indifférente, et qu'il s'était trouvé le rival heureux du fils de la princesse Santa Cruce qui la recherchait beaucoup. M^{me} Tallien et M^{me} Bonaparte accueillirent avec bonté le premier aide de camp, et comme elles jouissaient d'un grand crédit auprès du Directoire, elles demandèrent et

obtinrent pour lui le grade de Général de brigade.



CAROLINE BONAPARTE

M^{me} Bonaparte en cherchant à captiver l'esprit de Murat, en concourant à son avancement, avait surtout en vue de se faire un partisan de plus à opposer aux frères et à la famille de Bonaparte, et elle en avait grand besoin. Leur haine jalouse ne laissait échapper aucune occasion de se manifester; la bonne Joséphine, à laquelle on ne peut reprocher que d'avoir été peut-être un peu trop femme, était poursuivie de funestes pressentiments; entraînée par la facilité de son caractère, elle ne vit pas que la coquetterie

qui lui donnait des défenseurs donnait en même temps des armes contre elle à ses implacables ennemis.

Dans cet état de choses, Joséphine, bien

convaincue qu'elle s'était attachée Murat par le lien de l'amitié et de la reconnaissance, souhaita ardemment de le voir uni à Bonaparte par une alliance de famille, et favorisa de tous ses vœux et de toute son influence, son union avec Caroline. Elle ne pouvait pas ignorer que déjà à Milan, il y avait eu entre Caroline et Murat un commencement d'intimité qui rendait leur mariage tout à fait désirable, et ce fut elle qui en fit à Murat la première proposition.

Murat hésita, et dans son hésitation, alla consulter M. Collot, qui était de bon conseil en toutes choses, et que l'intimité de ses relations avec Bonaparte avait initié dans tous les secrets de sa famille. M. Collot conseilla à Murat d'aller sans perdre de temps faire au Premier Consul la demande officielle de la main de sa sœur. Murat vint donc au Luxembourg et présenta sa demande à Bonaparte. Le Premier Consul reçut plus en souverain qu'en frère d'armes la demande de Murat, l'accueillit avec une gravité sévère, dit qu'il y penserait, et ne fit pas tout de suite à Murat une réponse positive. La demande de Murat fut, comme on peut le croire, le sujet de la conversation du soir dans le salon du Luxembourg. M^{me} Bonaparte mit en usage tout ce qu'elle avait d'amabilité et de moyens de persuasion, pour obtenir le consentement du Premier Consul, Hortense, Eugène et moi, nous nous joignîmes à elle : « Murat, nous dit-il, est le fils d'un aubergiste. Dans le rang élevé où m'ont placé la fortune et la gloire, je ne puis pas mêler son sang à mon sang !... D'ailleurs rien ne presse, je verrai plus tard. »

Nous fîmes valoir l'amour réciproque des deux jeunes gens, nous ne manquâmes pas de lui faire observer combien Murat était dévoué à sa personne ; de lui rappeler son brillant courage, sa belle conduite en Egypte : « Oui, dit-il avec feu, Murat, j'en conviens, a été superbe à Aboukir... ». Nous ne lâchâmes pas échapper ce moment de bonnes dispositions, nous redoublâmes nos instances, et enfin il consentit.

Quand, le soir, nous fîmes seuls dans son cabinet : « Eh bien Bourrienne, me dit-il, vous devez être content ; moi, je le suis aussi, toute réflexion faite, Murat convient à ma sœur, et puis on ne dira pas que je suis fier, que je cherche de grandes alliances. Si j'avais donné ma sœur à un noble, tous vos jacobins auraient crié à la contre-révolution. D'ailleurs je suis bien aise que ma femme se soit intéressée à ce mariage, vous en devinez bien la raison. Puisque c'est décidé, je vais hâter l'affaire, nous n'avons pas de temps à perdre ; si je vais en Italie, je veux emmener Murat avec nous ; il faut que j'y frappe un coup décisif. A demain ».

Le lendemain, à sept heures, quand j'entraîs dans la chambre du Premier Consul, je le vis

encore plus satisfait que la veille de la résolution qu'il avait prise ; je m'aperçus aisément que, dans toute sa finesse, il ne devinait le vrai motif qui avait engagé Joséphine à s'intéresser aussi vivement au mariage de Murat et de Caroline. Même dans la satisfaction de Bonaparte, je crus voir que dans l'empressement de sa femme, il avait trouvé une preuve de ce que les rapports indiscrets que l'on avait fait sur l'intimité de Murat avec elle étaient calomnieux.

Le mariage de Murat et de Caroline fut célébré au Luxembourg, mais avec modestie ; le Premier Consul ne pensait pas encore que ses affaires de famille fussent des affaires d'Etat. Mais avant la célébration nous eûmes à jouer une petite comédie dans laquelle je ne pus me dispenser d'accepter un rôle, et qu'il est bon que je raconte ici. Au moment du



MURAT

mariage de Murat, Bonaparte n'avait pas beaucoup d'argent, il ne donna donc à sa sœur que trente mille francs de dot. Sentant toutefois la nécessité de lui faire un cadeau de nocces, et n'ayant pas de quoi en acheter un convenable, il prit un collier de diamants de sa femme et le donna à la future. Joséphine ne fut nullement contente de cette soustraction et mit sa tête en campagne pour aviser un moyen de remplacer son collier.

Joséphine savait que le célèbre bijoutier Foncier avait chez lui une magnifique collection de perles fines, qui avaient, disait-il, appartenu à la reine Marie-Antoinette, elle se les fit apporter et jugea qu'il y avait de quoi lui faire une belle parure. Mais pour en faire l'acquisition, il fallait deux cent cinquante mille francs, et comment les avoir ? M^{me} Bonaparte eût recours à Berthier, qui était alors ministre de la guerre. Berthier tout en se rogeant les ongles suivant sa coutume, se prêta à terminer promptement une liquidation de créances pour les hôpitaux d'Italie, et, comme les fournisseurs liquides avaient dans ce temps-là beaucoup de reconnaissance pour leurs protecteurs, les perles passèrent des magasins de Foncier dans l'écrin de M^{me} Bonaparte.

La parure de perles ainsi acquise, il y eut une autre petite difficulté à laquelle M^{me} Bonaparte n'avait d'abord pas songé. Comment faire usage d'un collier acheté en cachette de son mari ? Cela était d'autant plus difficile, que le Premier Consul savait bien que sa femme n'avait pas d'argent, et comme il était, que l'on me passe le terme, un peu tâtillon, il connaissait ou croyait connaître tous les bijoux de Joséphine. Les perles restèrent donc pendant plus de quinze jours dans l'écrin de M^{me} Bonaparte sans qu'elle osât s'en servir. Quel supplice pour une femme ! Enfin un beau jour, n'y pouvant plus tenir, Joséphine me dit : « — Bourrienne, il y a demain une grande réunion, je veux absolument mettre mes perles,



Le Professeur Charles RICHET

mais, vous le connaissez, il grondera s'il s'aperçoit de quelque chose, je vous en prie, Bourrienne, ne vous éloignez pas de moi; s'il me demande d'où viennent mes perles, je lui répondrai sans hésiter que je les ai depuis longtemps. »

Tout se passa comme Joséphine l'avait cru et espéré, Bonaparte, en voyant les perles, ne manqua pas de dire à M^{me} Bonaparte : « — Eh bien! qu'est-ce que tu as donc là? Comme te voilà belle aujourd'hui! Qu'est-ce que c'est donc que ces perles? Il me semble que je ne les connais pas? » « — Eh bien, si, Mon Dieu, tu les a vues dix fois; c'est le collier que m'a donné la République Cisalpine, que j'ai mis dans mes cheveux. Il me semble pourtant...

Tiens, demande à Bourrienne, il te le dira. »
« — Eh bien, Bourrienne, que dites-vous de cela? Vous rappelez-vous? » « — Oui, Général, je me rappelle très bien les avoir déjà vues. » Je ne mentais pas, car M^{me} Bonaparte me les avait déjà montrées, et la vérité est d'ailleurs que Joséphine avait reçu un collier de perles de la République Cisalpine; mais elles étaient incomparablement moins belles que celles de Fonceur.

M^{me} Bonaparte joua son rôle avec une dextérité charmante, je ne me tirais pas mal non plus du rôle de compère dont je m'étais chargé dans cette petite comédie, et Bonaparte ne se douta de rien.

(Extrait des *Mémoires de Bourrienne*).

J'aime, je chante et je crois.

L'ÉCHO

Rôdant, triste et solitaire,
Dans la forêt du mystère,
J'ai crié, le cœur très las :
« La vie est triste ici-bas ! »
... L'écho m'a répondu : « Bah ! »
« Echo, la vie est méchante ! »
Et, d'une voix si touchante,
L'écho m'a répondu : « Chante ! »
« Echo, écho des grands bois,
Lourde, trop lourde est ma croix ! »
L'écho m'a répondu : « Crois ! »
« La Haine en moi va germer :
Dois-je rire ? ou blasphémer ? »
Et l'écho m'a dit : « Aimer ! »
Comme l'écho des grands bois
Me conseilla de le faire :
J'aime, je chante et je crois,
... Et je suis heureux sur terre !

MUSICIENNE ESPAGNOLE

Th. BOTREL.

Avant la création de CHANTECLAIR, nous avons donné, dans de simples notices qu'on ne conserve généralement pas, les caricatures de MM. RICHEL, HÉRICOURT, LANDOUZY, CHANTEMESSE et POZZI.

Aujourd'hui, un grand nombre de Médecins qui collectionnent CHANTECLAIR nous demandent de faire passer tous ces maîtres éminents dans cette publication et nous nous empressons de déférer à leur désir.

De mulieribus illustribus urbis..... Lulitia

DANIEL LESUEUR

M^{me} Daniel Lesueur apparaît comme un des écrivains les mieux doués de ce temps : poète, romancier, auteur dramatique sociologue, elle n'est restée étrangère à aucun des mouvements de la pensée contemporaine.

Dans ses romans, on a loué sa forte psychologie, son merveilleux sentiment des métamorphoses infinies de la passion. Daniel Lesueur, en ces dernières années, a tenté une renaissance du roman de grande aventure. La tentative, qui était dangereuse, a pleinement réussi. Un critique, M. Jules Bois, a pu écrire en toute vérité : « Une romancière-poète descendit du Parnasse où François Coppée, Leconte de Lisle et Sully Prudhomme lui avaient fait une place non loin d'eux, et elle vint au peuple avec son joli sourire, ses yeux spirituels, son âme intrépide, débordante de pitié et de tendresse, sa connaissance des drames et des comédies vécues de notre temps. »

Daniel Lesueur, a traduit lord Byron, à



ravir Leconte de Lisle ; elle a donné, parmi tant d'autres, ces deux œuvres d'une grande portée sociale : « Nietzscheenne » et « Le Droit à la Force ». Elle affronta

le théâtre avec succès. Comme poète, elle se plait à exalter la grandeur du passé religieux de l'humanité

dans une suite de poèmes intitulés : Visions divines. Les sonnets philosophiques proclament en vers

grandioses l'empire éternel des forces élémentaires. Enfin,

cette poétesse, cette romancière est aussi une essayiste et une

économiste. Ses travaux sur l'Evolution Féminine en font foi. M^{me} Daniel

Lesueur fut nommée en 1900 chevalier de la Légion d'Honneur et, naguère, élue vice-présidente de la Société des Gens de Lettres,

ce qui est sans exemple dans les annales de la Compagnie. Cela n'ajoutait rien à son talent, sans doute. Mais cela montre encore en quelle

haute estime est tenu le célèbre écrivain parmi les hommes de lettres qui honorent en elle un

des plus beaux caractères du temps présent.

TÊTE-A-TÊTE ROMANTIQUE

Nous avons, tous les deux, dit plus d'une folle,
Ce soir, dans les sentiers étroits pour nos chevaux.
Nous étions égarés loin du bruyant rallye,
Et vous me racontiez votre mélancolie
De l'accent pénétré que prennent les dévots.

Et je me défendais, par ma gaieté railleuse,
De comprendre trop bien vos douces oraisons.
Vous m'aviez fait quitter notre bande joyeuse
Par un galop sournols dans la forêt ombreuse,
Et le soleil quittait les hautes frondaisons.

Le long du chemin creux, tout rouge de bruyère,
Nous allions maintenant, rapprochés, pas à pas.
Sous les massifs profonds défilait la lumière,
Et le recueillement de la nature entière
Nous fit, sans y songer, soudain parler tout bas.

Et moi, je me plaisais à ce brin d'aventure :
C'était gracieux, fin, joli... presque touchant.
J'ai ri, car j'aimais à rire, et c'est bien ma nature ;
Mais ne me croyez pas trop folle créature...
Non, je m'attendrissais, tout en vous le cachant.

Mais quoi ! de vos vachgrins je connais trop la cause.
Moi, j'ai souffert aussi, tout en riant toujours.
Hélas ! rien n'en guérit, ni les vers, ni la prose,
Ni le jeu, ni l'oubli, ni rien, ni quelque chose,
Ni les longs cheveux d'or, ni les yeux de velours.

Qu'importe ! souffrez donc, puisqu'un instant de joie
N'est jamais — dites-vous — chèrement acheté,
Et que, parmi ces maux dont nous sommes la proie,
Eclate par éclairs le bonheur qui les noie,
Le bonheur d'un moment qui vaut l'éternité.

Vous aurais-je donné cette heure bienfaisante ?
Peut-être... et c'eût été plutôt l'illusion.
L'illusion !... Voilà la grande complaisante.
Hier, quand nous causions, elle était là, présente,
Dans les reflets pourprés du ciel en fusion.

Que faut-il donc de plus pour que l'âme se grise ?
Un bon cheval, un soir embaumé, vaporeux,
Un charmant tête-à-tête obtenu par surprise,
Un horizon lointain qui pâlit et s'irise,
Et la rouge bruyère au bord du chemin creux.

DANIEL LESUEUR.



FEMME HOVA

MADAGASCAR
TIRAILLEUR MALGACHE

FEMMES DU PEUPLE

La CARNINE LEFRANCO

est préparée **EXCLUSIVEMENT**
avec du suc musculaire de Boeuf

CONCENTRÉ

dans **LE VIDE** et **A FROID**
par un procédé déposé à l'Académie de Médecine

— Elle s'emploie à la dose de 1 à 5 cuillères à bouche par jour, pure ou étendue d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

Indications :

-- NEURASTHÉNIE --
ANÉMIE -- CHLOROSE -- DÉBILITÉ
FAIBLESSE - ANOREXIE
CONVALESCENCES - MALADIES DE
- L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN -
TUBERCULOSES

VICTOR HUGO A 28 ANS

Ce qui frappait dans Victor Hugo, c'était le front vraiment monumental qui couronnait son visage d'une placidité sérieuse. Il n'atteignait pas sans doute, les proportions que lui donnèrent plus tard, pour accentuer chez le poète le relief du génie, David d'Angers et d'autres artistes ; mais il était vraiment d'une beauté et d'une ampleur surhumaines ; les plus vastes pensées pouvaient s'y écrire ; les couronnes d'or et de laurier s'y poser comme sur un front de Dieu ou de César. Le signe de la puissance y était. Des cheveux châtain clair l'encadraient et retombaient, un peu longs. Du reste, ni barbe, ni moustaches, ni favoris, une face soigneusement rasée, d'une pâleur particulière, trouée et illuminée de deux yeux fauves parçus à des prunelles d'aigle et une bouche à lèvres sinuées, à coins surbaissés, d'un dessin ferme et volontaire, qui, en s'entr'ouvrant pour sourire, découvrait des dents d'une blancheur étincelante... Nous gardons précieusement dans notre souvenir ce portrait beau, jeune, souriant, qui rayonnait de génie et répandait comme une phosphorescence de gloire.

D'après Théophile GAUTIER

Le Professeur Charles RICHEL

Fils du célèbre professeur de clinique chirurgicale et membre de l'Institut, Alfred Richet, Charles Richet est né à Paris en 1850.

En 1878, il était agrégé, et, en 1879, il obtenait de l'Institut, le prix de physiologie expérimentale, pour une belle étude sur les « propriétés cliniques et physiologiques du suc gastrique chez l'homme et chez les animaux ».

A partir de cette époque, le savant physiologiste ne devait plus quitter son laboratoire, d'où sont sortis de nombreux et remarquables travaux de chimie physiologique, de physiologie expérimentale et de psychologie physiologique. Le plus grand nombre de ces travaux ont été faits en collaboration avec MM. Gley, Hanriot et Langlois. Avec MM. Régulier et R. Moutard-Martin, il a publié aussi des études de toxicologie et de thérapeutique expérimentale. En 1887, membre de la Société de Biologie depuis 1881, il obtenait, en remplacement de Béclard, la chaire de physiologie de la Faculté de Médecine.

A cette époque, il s'adjoignit dans son laboratoire un de ses amis, M. J. Héricourt, médecin militaire qui venait de donner sa démission. Avec ce nouveau collaborateur, le professeur Richet imprima à ses travaux une nouvelle orientation, et aborda la pathologie expérimentale. La sérothérapie, qui a remporté tant de victoires, la vaccination antituberculeuse, qui est à la veille d'entrer dans la pratique médicale, et la zomothérapie, cette merveilleuse méthode thérapeutique, sont sorties de cette heureuse et féconde collaboration, qui devait durer près de dix-huit ans.

Les dernières recherches du professeur Richet l'ont conduit à la belle découverte de l'anaphylaxie, cette étrange propriété de l'organisme de devenir extrêmement sensible aux toxines, après en avoir subi une première imprégnation. Le

savant a remarquablement analysé les conditions de ce phénomène, dont la connaissance a grandement éclairé nombre de points obscurs de la pathologie.

L'œuvre de Charles Richet est considérable autant qu'originale. La physiologie n'a pas suffi à absorber sa grande activité intellectuelle; et, à côté des *Poisons de l'intelligence*, des *Recherches sur la sensibilité*, de la *Psychologie des muscles et des nerfs*, de la *Chaleur animale*, le psychologue a donné l'*Homme et l'intelligence*, l'*Essai de psychologie générale*, et aussi plusieurs romans psychologiques où se traduisent ses préoccupations favorites relatives aux phénomènes obscurs et mystérieux qui seront la science de demain.

Il ne faut pas oublier que, déjà pendant son internat, Charles Richet avait eu le mérite de s'attaquer à la question de l'hypnotisme, qu'il devait voir entrer, quelque dix ans plus tard, grâce à ses efforts et à ceux de Charcot, dans le domaine de la science classique. Plus tard, sous le vocable de « phénomènes métapsychiques » il a étudié d'autres faits, d'allure aussi mystérieuse que l'étaient autrefois les phénomènes de l'hypnotisme, et dont nos descendants, vraisemblablement, trouveront l'explication fort simple.

Ajoutons que le savant physiologiste et psychologue est encore un poète de grande allure philosophique. Son volume de fables *Pour les Grands et les Petits* est en de nombreuses mains.

Notons enfin le *Dictionnaire de Physiologie*, publié sous la direction de Charles Richet, et avec sa très active collaboration, dictionnaire qui, arrivé déjà à son neuvième volume, sera une œuvre admirable et unique en son genre.

Charles Richet est membre de l'Académie de Médecine et Officier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Richet, dans son laboratoire de la Faculté de Médecine, prend la température d'un lapin en expérience. A côté de lui se trouvent l'*aux calorimétrique* et les *compteurs de ventilation pulmonaire*, appareils imaginés pour la pratique de méthodes d'analyse physiologique dont il est l'auteur.

CARNINE LEFRANCQ

CAPITAL :

Deux Millions de Francs

USINE

à ROMAINVILLE
(Seine)

sur 12.000 mètr. carrés
ayant coûté

UN MILLION

ABATTOIR

particulier sous le
contrôle

d'un Vétérinaire
de la

VILLE de PARIS

OÙ, COMMENT,
PAR QUI et AVEC QUOI

sont fabriqués

les produits qu'on oppose

à la

Carnine Lefrancq





LA PARTIE DE CARTES (Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Joseph Bail, Petit Palais des Champs-Élysées, Paris)



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 74

JANVIER 1911 (2)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE. . . 12 FR.
ÉTRANGER. . . 15 FR.

UN DÉCORÉ DU 15 AOÛT

Un soir, en Algérie, à la fin d'une journée de chasse, un violent orage me surprit dans la plaine du Chélif, à quelques lieues d'Orléansville.

Pas l'ombre d'un village ni d'un caravansérail en vue. Rien que des palmiers nains, des fourrés de lentilles et de grandes terres labourées jusqu'au bout de l'horizon. En ou-

tre terrain, une tribu dont il connaissait l'aga, et nous nous décidâmes à aller lui demander l'hospitalité pour une nuit.

Ces villages arabes de la plaine sont tellement enfouis dans les cactus et les figuiers de Barbarie, leurs gourbis de terre sèche sont bâtis si ras du sol, que nous étions au milieu du douar avant de l'avoir aperçu. Était-ce l'heure, la pluie, ce grand silence?... Mais le pays me parut bien triste et comme sous le poids d'une angoisse qui y avait suspendu la vie. Dans les champs, tout autour, la récolte s'en allait à l'abandon. Les blés, les orges, rentrés partout ailleurs, étaient là couchés, en train de pourrir sur place. Des herses, des charrues rouillées traînaient, oubliées sous la pluie. Toute la tribu avait ce même air de tristesse délabrée et d'indifférence. C'est à peine si les chiens aboyaient à notre approche. De temps en temps, au fond d'un gourbi, on entendait des cris d'enfant, et l'on voyait passer dans le fourré la tête rase d'un gamin, ou le haïck troué de quelque vieux. Ça et là, de petits ânes grelottant sous les buissons. Mais pas un cheval, pas un homme... comme si on était encore au temps des grandes guerres, et tous les cavaliers partis depuis des mois.



FEMMES ET ENFANTS KABYLES
DEVANT LEUR GOURBI.

tre, le Chélif, grossi par l'averse, commençait à ronfler d'une façon alarmante, et je courais risque de passer ma nuit en plein marécage.

Heureusement l'interprète civil du bureau de Milianah, qui m'accompagnait, se souvint qu'il y avait tout près de nous, cachée dans un pli

La CARNINE LEFRANCO

est aseptique, n'est pas toxique pour les reins, ne cultive sur aucun milieu, peut être injectée sans troubles dans la cavité péritonéale.

La maison de l'aga, espèce de longue ferme aux murs blancs, sans fenêtres, ne paraissait pas plus vivante que les autres. Nous trouvâmes les écuries ouvertes, les box et les mangeoires vides, sans un palefrenier pour recevoir nos chevaux.

« Allons voir au café maure, » me dit mon compagnon.

Ce qu'on appelle le café maure est comme le salon de réception des châtélains arabes; une maison dans la maison, réservée aux hôtes de passage, et où ces bons musulmans si polis, si affables, trouvent moyen d'exercer leurs vertus hospitalières tout en gardant l'intimité familiale que commande la loi. Le café maure de l'aga Si-Sliman était ouvert et silencieux comme ses écuries. Les hautes murailles peintes à la chaux, les trophées d'armes, les plumes d'autruche, le large divan bas, courant autour de la salle, tout cela ruisselait sous les paquets de pluie que la rafale chassait par la porte... Pourtant il y avait du monde dans le café. D'abord le cafetier, vieux Kabyle en guenilles, accroupi la tête entre ses genoux, près d'un brasero renversé. Puis le fils de l'aga, un bel enfant fiévreux et pâle, qui reposait sur le divan, roulé dans un burnous noir, avec deux grands lévriers à ses pieds.

Quand nous entrâmes, rien ne bougea; tout au plus si un des lévriers remua la tête, et si l'enfant daigna tourner vers nous son bel œil noir, enfiévré et languissant.

« Et Si-Sliman? » demanda l'interprète.

Le cafetier fit par dessus sa tête un geste vague qui montrait l'horizon, loin, bien loin... Nous comprîmes que Si-Sliman était parti pour quelque grand voyage; mais, comme la pluie ne nous permettait pas de nous remettre en route, l'interprète, s'adressant au fils de l'aga, lui dit en arabe que nous étions des amis de son père, et que nous demandions un asile jusqu'au lendemain. Aussitôt l'enfant se leva, malgré le mal qui le brûlait, donna des ordres au cafetier, puis, nous montrant les divans d'un air courtois, comme pour nous dire : « Vous êtes mes hôtes », il salua à la manière arabe, la tête inclinée, un baiser du bout des doigts, et, se drapant fièrement dans ses burnous, sortit avec la gravité d'un aga et d'un maître de maison.

Derrière lui, le cafetier ralluma son brasero, posa dessus deux bouilloirs microscopiques, et, tandis qu'il nous préparait le café, nous pûmes lui arracher quelques détails sur le voyage de son maître et l'étrange abandon où se trouvait la tribu. Le Kabyle parlait vite, avec des gestes de vieille femme, dans un beau langage guttural, tantôt précipité, tantôt coupé de grands silences pendant lesquels on entendait la pluie tombant

sur la mosaïque des cours intérieures, les bouilloires qui chantaient, et les aboiements des chacals répandus par milliers dans la plaine.

Voici ce qui était arrivé au malheureux Si-Sliman. Quatre mois auparavant, le jour du 15 Août, il avait reçu cette fameuse décoration de la Légion d'honneur qu'on lui faisait attendre depuis si longtemps. C'était le seul aga de la province qui ne l'eût pas encore. Tous les autres étaient chevaliers, officiers; deux ou trois même portaient autour de leur haïck le grand cordon de commandeur et se mouchaient dedans en toute innocence, comme je l'ai vu faire bien des fois au bach'aga Boualem. Ce qui jusqu'alors avait empêché Si-Sliman d'être décoré, c'est une querelle qu'il avait eue avec son chef de bureau arabe à la suite d'une partie de bouillotte, et la camaraderie militaire est tellement puissante en Algérie,

que, depuis dix ans, le nom de l'aga figurait sur des listes de proposition, sans jamais parvenir à passer. Aussi vous pouvez vous imaginer la joie du brave Si-Sliman, lorsqu'au matin du 15 Août, un spahi d'Orléansville était venu lui apporter le petit écriin doré avec le brevet de légionnaire, et que Bata, la plus aimée de ses quatre femmes, lui avait attaché la croix de France sur son burnous en poils de chameau. Ce fut pour la tribu l'occasion de dînas et de fantasias interminables. Toute la nuit, les tambourins, les flûtes de roseau retentirent. Il y eut des danses, des feux de joie, je ne sais combien de moutons de tués; et pour que rien ne manquât à la fête, un fameux improvisateur du Djendel composa, en l'honneur de Si-Sliman, une cantate magnifique qui commençait ainsi:

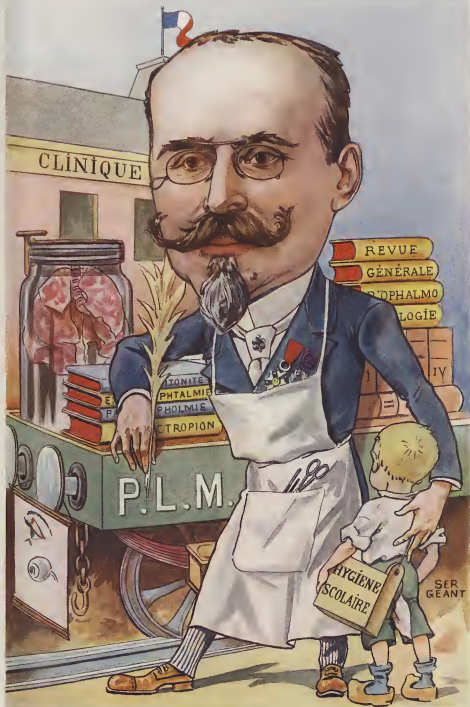
« Vent, attelle les coursiers pour porter la bonne nouvelle... »

Le lendemain, au jour levait, Si-Sliman appela sous les armes le ban et l'arrière-ban de son goun, et s'en alla à Alger avec ses cavaliers pour remercier le gouverneur. Aux portes de la ville, le goun s'arrêta, selon l'usage. L'aga se rendit seul au palais du gouvernement, vit le duc de Malakoff et l'assura de son dévouement à la France, en quelques phrases pompeuses de ce style oriental qui passe pour imagé, parce que, depuis trois mille ans, tous les jeunes hommes y sont comparés à des palmiers, toutes les femmes à des gazelles. Puis, ces devoirs rendus, il monta se faire voir dans la ville haute, fit, en passant, ses dévotions à la mosquée, distribua de l'argent aux pauvres, entra chez les barbiers, chez les brodeurs, acheta pour ses femmes des eaux de senteur, des soies à fleurs et à ramages, des corselets bleus tout passémentés d'or, des bottes rouges de cavalier pour son petit aga, payant sans marchander



FEMME ARABE
L'EAU DANS UNE

PORTANT DE
PEAU DE BOUC.



Le Professeur TRUC



FEMME DE L'EXTRÊME-SUD
ALGÉRIEN.

d'admiration vers cette belle croix d'argent neuf si fièrement portée. Ah! l'on a parfois de bons moments dans la vie...

Le soir venu, Si-Sliman se préparait à rejoindre son goudm et déjà il avait le pied dans l'étrier, quand un chaouch de la préfecture vint à lui tout essoufflé :

« Te voilà, Si-Sliman, je te cherche partout... Viens vite, le gouverneur veut te parler. »

Si-Sliman le suivit sans inquiétude. Pourtant, en traversant la grande cour mauresque du palais, il rencontra son chef de bureau arabe qui lui fit un mauvais sourire. Ce sourire d'un ennemi l'effraya, et c'est en tremblant qu'il entra dans le salon du gouverneur. Le maréchal le reçut à califourchon sur une chaise :

« Si-Sliman, lui dit-il avec sa brutalité ordinaire et cette fameuse voix de nez qui donnait le tremblement à tout son entourage, Si-Sliman, mon garçon, je suis désolé... Il y a eu erreur... Ce n'est pas toi qu'on voulait décorer; c'est le kaïd des Zoug-Zougs... il faut rendre ta croix. »

La belle tête bronzée de l'aga rongit comme si on l'avait approchée d'un feu de forge. Un mouvement convulsif secoua son grand corps. Ses yeux flambèrent... Mais ce ne fut qu'un éclair. Il les baissa presque aussitôt, et s'inclina devant le gouverneur :

« Tu es le maître, seigneur, » lui dit-il, et, arrachant la croix de sa poitrine, il la posa sur une table. Sa main tremblait; il y avait des larmes au bout de ses longs cils. Le vieux Pélissier en fut touché :

« Allons, allons, mon brave, ce sera pour l'année prochaine. »

Et il lui tendait la main d'un air bon enfant.

L'aga feignit de ne pas la voir, s'inclina sans répondre et sortit. Il savait à quoi s'en tenir sur la promesse du maréchal, et se voyait à tout jamais déshonoré par une intrigue de bureau.

Le bruit de sa disgrâce s'était déjà répandu dans la ville. Les Juifs de la rue Bab-Azoun le regardaient passer en ricanant. Les marchands

et répandant sa joie en beaux dours. On le vit dans les bazars, assis sur des tapis de Smyrne, buvant le café à la porte des marchands maures, qui le félicitaient. Autour de lui la foule se pressait, curieuse. On disait :

« Voilà Si-Sliman... L'Emberour vient de lui envoyer la croix. » Et les petites mauresques qui revenaient du bain, en mangeant des pâtisseries, coulaient sous leurs masques blancs de longs regards

maures, au contraire, se détournaient de lui d'un air de pitié; et cette pitié lui faisait encore plus de mal que ces rires. Il s'en allait, longeant les murs, cherchant les ruelles les plus noires. La place de sa croix arrachée le brûlait comme une blessure ouverte. Et tout le temps, il pensait :

« Que diront mes cavaliers? que diront mes femmes? »

Alors il lui venait des bouffées de rage. Il se voyait préchant la guerre sainte, là-bas, sur les frontières du Maroc toujours rouges d'incendies et de batailles; ou bien courant les rues d'Alger à la tête de son goudm, pillant les Juifs, massacrant les chrétiens, et tombant lui-même dans ce grand désordre où il aurait caché sa honte. Tout lui paraissait possible plutôt que de retourner dans sa tribu... Tout à coup, au milieu de ses projets de vengeance, la pensée de l'Emberour jaillit en lui comme une lumière.

L'Emberour! Pour Si-Sliman, comme pour tous les Arabes, l'idée de justice et de puissance se résumait dans ce seul mot. C'était le vrai chef des croyants de ces musulmans de la décadence; l'autre, celui de Stamboul, leur apparaissait de loin comme un être de raison, une sorte de pape invisible qui n'avait gardé pour lui que le pouvoir spirituel, et dans l'hégire où nous sommes on sait ce que vaut ce pouvoir-là.

Mais l'Emberour avec ses gros canons, ses zouaves, sa flotte en fer!... Dès qu'il eut pensé à lui, Si-Sliman se crut sauvé. Pour sûr l'empereur allait lui rendre sa croix. C'était l'affaire de huit jours de voyage, et il le croyait si bien qu'il voulut que son goudm l'attendît aux portes d'Alger. Le paquebot du lendemain l'emportait vers Paris, plein de recueillement et de sérénité, comme pour un pèlerinage à la Mecque.

Pauvre Si-Sliman! il y avait quatre mois qu'il était parti, et les lettres qu'il envoyait à ses femmes ne parlaient pas encore de retour. Depuis quatre mois, le malheureux aga était perdu dans le brouillard parisien, passant sa vie à courir les ministères, berné partout, pris dans le formidable engrenage de l'administration française, renvoyé de bureau en bureau, salissant ses burnous sur les coiffes à bois des antichambres, à l'affût d'une audience qui n'arrivait jamais; puis, le soir, on le voyait, avec sa longue figure triste, ridicule à force de majesté, attendant sa clef dans un bureau d'hôtel garni, et il remontait chez lui, las de courses, de démarches, mais toujours lier, cramponné à l'espoir, s'acharnant comme un décafé à courir après son honneur...



Algérie. - OULED CHERIF.

Pendant ce temps-là, ses cavaliers, accroupis à la porte Bab-Azoun, attendaient avec le fatalisme oriental; les chevaux, au piquet, hennissaient du côté de la mer. Dans la tribu, tout était en suspens. Les moissons mouraient sur place, faute de bras. Les femmes, les enfants, comptaient les jours, la tête tournée vers Paris. Et c'était pitié de voir combien d'espoirs, d'inquiétudes et de

ruines traînaient déjà à ce bout de ruban rouge... Quand tout cela finirait-il ?

— « Dieu seul le sait, » disait le cafetier en soupirant, et par la porte entr'ouverte, sur la plaine violette et triste, son bras nu nous montrait un petit croissant de lune blanche qui montrait dans le ciel mouillé.

Alphonse DAUDET.

? OÙ, COMMENT, PAR QUI, AVEC QUOI ?

sont fabriqués les Produits qu'on oppose à la CARNINE LEFRANCO

LES QUATRE PLUS GRANDS FLEUVES DU MONDE

LE VOLGA (Europe)

Le Volga naît sur le plateau de Valdai, en Russie, à 249 mètres d'altitude. Son cours est de 3.400 kilomètres. C'est le fleuve le plus long de l'Europe; la navigation est exceptionnellement active pendant la saison d'été.

LE DANUBE (Europe)

Après le Volga, le plus long et le plus puissant fleuve de l'Europe. Il prend sa source au pied de la Forêt Noire, dans le grand-duché de Bade et se jette dans la Mer Noire, après un parcours de 2.860 kilomètres. On divise son cours en trois sections : Danube supérieur, ou allemand; Danube moyen, ou austro-hongrois; et bas Danube, ou Danube serbe, bulgare, roumain et russe. Les sources du Danube furent découvertes sous Jules César.

LE MISSISSIPI (Amérique)

L'un des plus grands fleuves du monde. Il naît sur la « Hauteur des Terres », entre le golfe du Mexique, la baie d'Hudson et l'Atlantique. Son cours est de 4.620 kilomètres.

L'AMAZONE (Amérique)

Le plus long cours d'eau de l'Amérique Méridionale (5.800 kilomètres) et le plus important du monde par la masse de ses eaux (120.000 mètres cubes par seconde). Il sort du lac de Lauricocha, dans la Cordillère des Andes (Pérou).



SÉNÉGAMBIE - LOKHOSIO
JEUNE FILLE DIOLA.

SÉNÉGAMBIE

Région de l'Afrique occidentale, assez mal définie, entre le Sahara, le Soudan, la Guinée et l'Océan. Climat chaud et humide, malsain pour les Européens. On y récolte surtout du mil, des arachides et de la gomme arabique.

La population est formée de Maures, de nègres Ouolofs, Sérères, Diolas, Mandés, de Peuhls et de Toucouleurs. Ces peuplades formèrent jadis un certain nombre d'États indépendants. Aujourd'hui la Sénégambie est comprise dans la colonie française du Sénégal, à l'exception de l'enclave britannique de la Gambie.

L'USINE de ROMAINVILLE (Seine)

construite spécialement et uniquement pour la CARNINE LEFRANCO, sur 12.000 mètres carrés,

a coûté UN MILLION de FRANCS

LA POLYGAMIE

....Ajoutez que la polygamie, non pas toujours malheureusement — elle serait trop belle — mais assez souvent, d'abord rend les femmes aimables pour leurs époux et les époux aimables pour leurs femmes ; car la stricte monogamie concentre la mauvaise humeur et la polygamie la disperse, et un homme entre deux âges qui montre un bon caractère à sa femme et une femme entre deux âges qui montre un bon caractère à son mari sont gens qui sont tout de suite soupçonnés par le moraliste d'avoir fatigué leurs vices au dehors. — Remarquez ensuite que la polygamie ramène très souvent au foyer, à



EMILE FAQUET

éprouvé que l'amant ne vaut pas mieux et est très semblable. On disait d'une dame qui multipliait les expériences : « Faut-il que son mari soit au-dessous de tout pour qu'elle lui préfère encore quelqu'un ! »

La polygamie n'est donc point sans bons côtés ; le malheur qu'elle renferme et son vrai tort, c'est que, si elle augmente le talent d'aimer, elle diminue l'amour, le réduit à des émotions légères et superficielles, exclut l'amour affection, exclut l'amour passion, exclut même l'amour curiosité, car, s'il dérive de la curiosité, il l'épuise, comme un ruisseau qui tarirait sa source et ne laisse subsister

On ne concentre pas du jus de viande dans une baignoire, dans un laboratoire ; il faut une force motrice importante, un outillage considérable, une grande expérience, en raison de la fragilité du produit.

la monogamie tranquille et satisfaite, remplaçant le rêve, qui n'aurait jamais fini, par une notion de la réalité qui guérit à jamais de la recherche des aventures. Rien ne persuade de ne point changer comme de savoir qu'autre chose c'est la même chose ; rien ne guérit des voyages comme d'avoir voyagé :

« plus je vis l'étranger plus j'aimai ma patrie » ; rien ne ramène au mari comme d'avoir

la curiosité, il l'épuise, comme un ruisseau qui tarirait sa source et ne laisse subsister que l'amour physique accompagné de manières aimables. Elle est un remède, très usité, qui ne guérit pas beaucoup, qui divertit le malade, qui l'affine et qui l'anémie. On doit se rendre compte des grâces et même des bienfaits relatifs de la polygamie ; mais il est certain, réflexions faites, qu'il n'y a pas à la conseiller.

Où sont les usines de nos concurrents, où fabriquent-ils les produits qu'ils opposent à la Carnine Lefrançois et par quel miracle parviennent-ils à les préparer sans outillage ? Quelques secondes de réflexion peuvent suffire à résoudre ce problème.

Emile FAQUET, de l'Académie Française
DE L'AMOUR, E. SANSOT ET CIE, ÉDIT.

COMMENT, SOUS L'ANCIEN RÉGIME, LES MINISTRES... DÉMISSIONNAIENT

« J'ordonne à mon cousin, le duc de Choiseul, de remettre la démission de sa charge de secrétaire d'Etat et de secrétaire des Postes entre les mains du duc de la Vrillière et de se retirer à Chanteloup jusqu'à nouvel ordre de ma part. »
« Versailles, le 24 Décembre 1770. »

« LOUIS. »

Né en 1719, mort en 1785. Petit, roux et laid, mais de taille bien prise, avec des yeux spirituels et un maintien hardi, il fit fortune grâce aux femmes et se vit appelé aux grandes affaires par M^{me} de Pompadour qu'il avait d'ailleurs sauvée d'une disgrâce.

Maréchal de camp, ambassadeur à Rome, puis à Vienne. Arrivé au pouvoir, il remplit des fonctions multiples : il dirigea la politique française au dehors, exerça la surintendance générale des Postes, se fit momentanément ministre de la Guerre et de la Marine pour opérer dans ces départements les plus importantes ré-

formes. La France lui doit la conquête de la Corse. Le duc de Choiseul perdit la faveur de Louis XV pour s'être compromis dans les intrigues des parlements et pour avoir risqué, dans l'affaire des îles Falkland, d'amener la guerre avec l'Angleterre.

Et qu'on ne nous objecte pas que notre usine est importante parce que nous faisons des affaires considérables : Nous répondrions : Pour faire un seul flacon il faut un matériel, une force motrice, une usine.

Le Professeur TRUC, de Montpellier

Truc (Hermentaire), né à Draguignan (Var), le 8 Juin 1857, fit ses études médicales à la Faculté de Médecine de Lyon. Il devait faire sa carrière à celle de Montpellier.

Interne des Hôpitaux de Lyon en 1881, prosecteur à la Faculté de Médecine de cette ville en 1883 et lauréat de la même Faculté pour sa thèse de doctorat, il devenait agrégé de chirurgie à la Faculté de Montpellier en 1886, puis chargé de cours en 1887; et il y obtenait, en 1891, la chaire de Clinique ophtalmologique.

Avant de se spécialiser dans l'ophtalmologie, le docteur Truc avait publié un *Essai sur la chirurgie du poulmon dans les affections non traumatiques* (1 vol. 1885) et un volume sur le *Traitement chirurgical de la péritonite* (1886).

Puis, après quelques années d'enseignement, le professeur Truc publie une *Histoire de l'Ophtalmologie à l'Ecole de Montpellier depuis l'origine jusqu'à nos jours* (un vol. 1907); de *Nouveaux éléments d'Ophtalmologie*, avec MM. Valude et Frenkel (un vol. grand in-8° de 1.000 pages avec 300 figures, 2^e édition, 1908); et un travail sur l'*Hygiène scolaire et l'Inspection oculistique des Ecoles*, avec le docteur Chavernac (un vol., Maloine,



1909, 2^e édition), travail qui valut à ses auteurs le prix Monthyon.

Entre temps, le docteur Truc donnait, dans les revues spéciales, de nombreuses publications sur les procédés opératoires dans l'exophtalmie, l'entropion, l'ectropion, la panophtalmie, l'ophtalmie granuleuse, etc.; une étude sur les aveugles en France, etc.

Correspondant de la *Société d'Ophtalmologie de Paris*, co-directeur de la *Revue Générale d'Ophtalmologie* avec les professeurs Dor et Rollet, de Lyon; oculiste consultant de la Compagnie P.-L.-M., le professeur Truc a fondé le groupe régional de l'Association Valentin-Haüy à Montpellier, les Ateliers d'Avengles, l'Inspection oculistique des Ecoles communales et la Clinique ophtalmologique de la Faculté de Montpellier.

Cette clinique, à l'Hôpital général, constitue l'œuvre maîtresse du savant clinicien; c'est l'institution de cet ordre la plus parfaite à l'heure actuelle. De multiples travaux en sont sortis, et de nombreux élèves s'y sont formés, qui font apprécier, à l'étranger comme en France, la valeur de son organisation.

Le professeur Truc est chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Truc, appuyé sur un wagon (truc) chargé de ses nombreux ouvrages d'ophtalmologie et d'un bocal rempli de poulmons — dont il a spécialement étudié la chirurgie — en face de la clinique ophtalmologique qu'il a fondée à la Faculté de Montpellier, prend sous sa protection un de ces jeunes écoliers pour l'hygiène desquels il a tant fait, en organisant l'inspection oculistique des écoles.

La Cuisine, dans les préparations zomothérapiques, est fort avantageuse, parce qu'elle permet d'y introduire très peu de viande et beaucoup de sang. Or la viande désossée et dégraissée vaut 2 francs le kilo, tandis que tout le sang d'un bœuf se vend 0 fr. 50.

La Carnine Lefrancq

DÉCLARE et GARANTIT

QU'ELLE NE FAIT AUCUNE CUISINE, AUCUN MÉLANGE

Elle n'utilise que du suc musculaire de Bœuf CONCENTRÉ dans le Vide et à Froid par un procédé déposé à : : l'Académie de Médecine : :

PAS AUTRE CHOSE

Une telle préparation NE PEUT PAS être vendue bon marché et faire de grosses remises aux intermédiaires.



A LA COMEDIE (Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de GARNIER (Leandro Ramon), Petit Palais, Paris)



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 75

FÉVRIER 1911 (1)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

LE MARIAGE DE NAPOLEON III ET D'EUGÉNIE DE MONTIJO

(30 JANVIER 1853)

A peine la voiture de Leurs Majestés était-elle sortie de la Gare des Tuileries, que des rangs de l'armée se sont élevés les cris unanimes et non interrompus de : « Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! » Maisons, fenêtres, tout était envahi par la population pressée sur le passage de Leurs Majestés. Les femmes agitaient leurs mouchoirs ou jetaient des bouquets ; les soldats et les gardes nationaux élevaient leurs armes ; un même sentiment remplissait les cœurs ; un même cri, ou plutôt un même souhait, sortait de toutes les bouches : « Vive l'Empereur ! Vive l'Impératrice ! » C'est ainsi que le cortège est arrivé en vue de Notre-Dame.

La décoration de la cathédrale produisait le plus merveilleux effet. Devant le portail, on avait élevé un porche gothique dont les panneaux imitant des tentures en tapisserie représentaient des figures de saints et

de rois de France. Sur les deux principaux pilastres, on voyait les statues équestres de Charlemagne et de Napoléon. Au sommet des tours s'élevaient quatre aigles et deux grandes bannières tricolores. Un porche intérieur, d'un dessin aussi élégant que simple, supportait la tribune destinée à un orchestre de cinq cents musiciens. Les piliers de la cathédrale étaient tendus, jusqu'aux chapiteaux, en velours rouge, brodés de palmes d'or. Des deux côtés de la nef et de chaque tribune pendaient des tentures en velours rouge, doublées d'hermine, aux écussons impériaux, et reliées par des guirlandes de verdure et de fleurs.

Au milieu du transept et sur une estrade couverte d'un tapis d'hermine, étaient placés les deux sièges d'honneur préparés pour l'Empereur et l'Impératrice. Au-dessus de cette estrade s'élevait un dais magnifique

Vous voulez un produit honnêtement préparé, voulez-vous procurer à votre malade toutes les chances d'une amélioration rapide ? Vous n'obtiendrez pas cela avec les marques dont le seul but est de faire MEILLEUR MARCHÉ que leurs devanciers.

en velours rouge semé d'abeilles et surmonté d'un aigle aux ailes déployées.

Enfin l'autel, élevé de sept marches au-dessus du sol de l'église, d'un style sobre et sévère, se détachait merveilleusement sur la masse éblouissante des lumières dont le chœur était inondé. Quinze mille bougies éclairaient la cathédrale. Rien ne saurait donner une idée de l'imposant coup d'œil qu'offraient les vastes estrades occupées par le Corps diplomatique, le Sénat, le Corps législatif, le Conseil d'Etat, les femmes des ministres, des maréchaux, des ami-

mentale d'un caractère large et pompeux.

Après avoir reçu l'eau bénite et l'encens, Leurs Majestés ont pris place sur une estrade, l'Impératrice à la gauche de l'Empereur. Au bas de cette estrade, et à droite du trône de l'Empereur, on avait réservé des chaises pour S. A. le prince Jérôme Napoléon, ainsi que pour S. A. I. la princesse Mathilde. Les princes et princesses de la famille de l'Empereur, désignés par Sa Majesté et S. E. la comtesse de Montijo, occupaient des pliants à la gauche de

l'Impératrice. Les ministres étaient placés à



NAPOLÉON III

EUGÉNIE DE MONTIJO

raux, par l'élite de la France et des étrangers présents à Paris.

A une heure, le bruit des tambours, et les acclamations enthousiastes de la foule ont annoncé l'arrivée du cortège. Aussitôt, Monseigneur l'Archevêque de Paris s'est dirigé processionnellement vers le portail. La grande porte s'est ouverte, et l'Empereur donnant la main à l'Impératrice, a fait son entrée dans la basilique. Sa Majesté portait l'uniforme de lieutenant général avec le Grand-Cordon de la Légion d'honneur, le même collier que l'Empereur Napoléon I^{er} portait au sacre, et le collier de la Toison d'Or, autrefois porté par Charles-Quint. L'Impératrice était habillée d'une robe longue en soie blanche, couverte de points de dentelle avec le diadème et la ceinture en diamants. Leurs Majestés, saluant à droite et à gauche, s'avançaient lentement sous un dais de velours rouge, doublé de satin blanc. L'orchestre exécutait une marche instru-

mentale d'un caractère large et pompeux. Après avoir reçu l'eau bénite et l'encens, Leurs Majestés ont pris place sur une estrade, l'Impératrice à la gauche de l'Empereur. Au bas de cette estrade, et à droite du trône de l'Empereur, on avait réservé des chaises pour S. A. le prince Jérôme Napoléon, ainsi que pour S. A. I. la princesse Mathilde. Les princes et princesses de la famille de l'Empereur, désignés par Sa Majesté et S. E. la comtesse de Montijo, occupaient des pliants à la gauche de l'Impératrice. Les ministres étaient placés à

la droite du transept, devant la tribune du Sénat; la Grande maîtresse de l'Impératrice, sa dame d'honneur, ses dames du Palais, étaient assises derrière l'Impératrice, sur une banquette volante. Les grands officiers et les officiers de la maison de l'Empereur sont restés debout pendant la cérémonie.

Chacun ayant pris la place que lui assignait le cérémonial, Monseigneur l'Archevêque officiant, averti par le Grand-Maitre des Cérémonies, a salué Leurs Majestés, qui se sont rendues au pied de l'autel et se sont tenues debout, se donnant la main droite.

Monseigneur l'Archevêque, s'adressant à l'Empereur et à l'Impératrice, leur a dit : « Vous vous présentez ici pour contracter mariage en face de la Sainte Eglise ? » L'Empereur et l'Impératrice ont répondu : « Oui, Monsieur. »

Ensuite, Monseigneur l'Archevêque a adressé à l'Empereur les paroles suivantes : « Sire, vous déclarez, reconnaissez devant



Le Docteur Jules HÉRICOURT

Dieu et en face de la Sainte Eglise que vous prenez maintenant pour femme et légitime épouse Madame Eugénie de Montijo, comtesse de Teba, ici présente. L'Empereur a répondu : « Oui, Monsieur ». L'officiant a continué : « Vous promettez, jurez, de lui garder fidélité en toutes choses comme un fidèle époux le doit à son épouse selon le commandement de Dieu ? » L'Empereur a répondu : « Oui, Monsieur. »

Monseigneur l'Archevêque, s'adressant ensuite à l'Impératrice : « Madame, vous déclarez, reconnaissez et jurez devant Dieu et en face de la Sainte Eglise, que vous prenez maintenant pour votre mari et légitime époux l'Empereur Napoléon III, ici présent ? » L'Impératrice a répondu : « Oui, Monsieur ». L'officiant a continué : « Vous promettez et jurez de lui garder fidélité comme une fidèle épouse le doit à son époux selon le commandement de Dieu ? » L'Impératrice a répondu : « Oui, Monsieur. »

Monseigneur l'Archevêque a remis alors à Sa Majesté les pièces d'or et l'anneau, et l'Empereur a présenté d'abord les pièces d'or à l'Impératrice, en disant : « Recevez le signe des conventions matrimoniales faites entre vous et moi ». Ensuite, l'Empereur a placé l'anneau au doigt de l'Impératrice en disant : « Je vous donne cet anneau en signe du mariage que nous contractons. »

L'Empereur et l'Impératrice se sont mis à genoux, et Monsieur l'Archevêque étendant la main sur les époux, a prononcé la formule sacramentelle et la prière *Deus Abraham, Deus Isaac*. Après les oraisons, Leurs Majestés sont retournées à leur trône et aussitôt la messe a commencé. Pendant l'office divin, l'orchestre a fait entendre le *Credo* et l'*O salutaris* de la messe du sacre de Chérubini, le *Sanctus* de la messe de Monsieur Adolphe Adam, le *Domine Saluum fac Imperatorem*, instrumenté par Monsieur Auber. Après la messe et pendant que l'orchestre exécutait le *Te Deum* de Lesueur, Mgr l'Archevêque accompagné du curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, paroisse des Tuileries, s'est approché de Leurs Majestés et a présenté à leur signature le registre où est consigné l'acte du mariage religieux.

Les témoins étaient, pour l'Empereur, S.A.I. le prince Jérôme Napoléon et S.A.I. le prince Napoléon; pour l'Impératrice, S.E. le marquis de Valdeçamas, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Sa Majesté la Reine des Espagnes, le duc d'Ossuna, le marquis de Bédinar, grands d'Espagne, le comte de Galve et le Général Alvarez Tolédo.

Enfin, l'archevêque et son chapitre métropolitain ont reconduit Leurs Majestés pendant que les masses vocales et instrumentales exécutaient l'*Urbs beata* de Lesueur.

Dès que Leurs Majestés ont paru sur le portail, la foule immense qui se tenait sur la place a fait retentir les échos de la cathédrale des cris mille fois répétés de : Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice!

Le cortège est revenu dans le même ordre aux Tuileries, en parcourant cette fois la ligne des quais jusqu'à la place de la Concorde. Leurs Majestés ont trouvé dans le jardin, des députations d'ouvriers et de jeunes filles, bannières en tête, qui ont présenté des fleurs et ont salué leur passage des acclamations les plus chaleureuses. En rentrant au Palais par le pavillon de l'Horloge, Leurs Majestés ont fait ensuite le tour de la place du Carrousel, où les troupes les ont accueilli par des cris enthousiastes. Leurs Majestés sont remontées alors dans leurs appartements avec le cérémonial qui avait été observé à l'arrivée de l'Impératrice avant le mariage religieux. L'Empereur et l'Impératrice se sont montrés successivement au balcon donnant sur la cour et au balcon donnant sur le jardin. La foule et les troupes ont fait entendre les mêmes acclamations. Le temps avait voulu aussi favoriser cette fête magnifique; rarement l'hiver accorde un temps aussi pur, une température aussi douce. Grâce à l'ensemble et à la parfaite exécution des mesures prises par les ordonnateurs de la solennité, aucun accident n'est venu contrister cette journée qui laissera dans la population parisienne d'ineffaçables souvenirs. L'Empereur a voulu que les frais des fêtes de son mariage fussent entièrement supportés par sa liste civile.

Extrait du Journal *Le Moniteur*, 31 Janvier 1853.

J'apprécie beaucoup la Carnine Lefrancq.

Docteur F. Raymond,

Professeur de Clinique des Maladies nerveuses
à la Faculté de Médecine de Paris,

Médecin de la Salpêtrière, Membre de l'Académie de Médecine.

Je connais la Carnine Lefrancq depuis longtemps déjà et je la prescris.

Docteur Hutinel,

Professeur de Clinique Infantile à la
Faculté de Paris.

Médecin des Hôpitaux,
Membre de l'Académie de Médecine.

COTE D'IVOIRE (anciennement Côte des Dents)

Colonie française du Golfe de Guinée, comprise entre la mer, la République de Libéria, la Côte de l'Or anglaise et le Soudan français. Superficie approximative 230.000 kilomètres carrés. Population indigène 2.500.000 ; population européenne 200 environ. Température moyenne de la côte de 20° à 36°. La France ne fit acte d'occupation effective qu'en 1842, et l'année 1889 fut la véritable date de la fondation de la Colonie de la Côte d'Ivoire. Le voyage du capitaine d'Infanterie de marine, Binger, de 1887 à 1889 y démontre l'importance des comptoirs français. Le décret du 10 Mars 1890 constitua enfin la Colonie de la Côte d'Ivoire, et son premier gouverneur fut Binger. Toutefois l'arrière-pays restait à explorer ; ce fut la tâche qu'accomplit, en 1893, le capitaine Marchand. La Côte d'Ivoire produit de l'huile de palme, du bois d'acajou, du caoutchouc, de la poudre d'or ; de plus des plantations de café, de cannes à sucre, de vanille, de tabac, de coton ont été commencées et l'administration les encourage. La Côte d'Ivoire, une des plus jeunes colonies françaises n'en est pas moins une des plus prospères.



LA RÉUNION. — Jeune garçon

CÔTE D'IVOIRE.
Jeune fille istouée.

CEYLAN.
Mère Tamouille.

ILE DE LA RÉUNION

Découverte en 1528, placée sous le pavillon français en 1642, colonisée à partir de 1654. Elle appartient d'abord à la Compagnie des Indes, puis fit retour à la couronne en 1764. *Bourbon* à l'origine, elle fut appelée *Réunion* à l'époque révolutionnaire, puis *Bonaparte* ; elle tomba aux mains des anglais en 1810. Rendue à la France en 1814, elle reprit son nom de *Bourbon*, pour revenir à celui de *Réunion* en 1848. Placée sur l'Océan Indien, à 700 kilomètres de Madagascar.

Superficie 2512 kilomètres carrés. Population 174.000 habitants. Capitale Saint-Denis. Représentée par un sénateur et deux députés. Cour d'appel, Lycée, Evêché.

L'île était déserte lors de sa découverte.

La population actuelle est composée de blancs venus de France, de nègres importés comme esclaves, libérés en 1849 et d'immigrants indous ou chinois. La salubrité était proverbiale autrefois, mais le paludisme sévit maintenant sur la côte.

Production : Sucre, café, vanille, thé, quinquina, tabac, etc., etc.

ILE DE CEYLAN.

Les Portugais y abordèrent en 1518, et les Hollandais la conquièrent en 1650. Annexée par l'Angleterre en 1818.

Sur l'Océan Indien, au S.-E. de l'extrémité méridionale de l'Inde, l'île de Ceylan a une superficie de 66.000 kilomètres carrés. Population

3.200.000 habitants dont 6 à 7.000 anglais ; les autres habitants se composent de Cinghalais, Tamouls, Arabes et Malais. Capital : Colombo. Température : tempérée et régulière. Production : riz, thé, canelle, café, cacao, tabac. Pêcheries de perles.

SUC MUSCULAIRE DE

BŒUF
CONCENTRÉ

dans le VIDE et à FROID

*par un procédé déposé
à l'Académie de Médecine.***ANOREXIE**

DÉBILITÉ

CHLOROSE - ANÉMIE

TOUTES
DÉCHÉANCES PHYSIQUES

ALGÉRIE

De 1 à 5 cuillerées à bouche
par jour, à n'importe quel mo-
ment, PURE ou additionnée
d'un liquide quelconque,
eau minérale ou natu-
relle, thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

TUBERCULOSE

FAIBLESSE

CONVALESCENCES

MALADIES DE L'ESTOMAC
ET DE L'INTESTIN

CARNINE LEFRANCQ

OÙ
COMMENT
PAR QUI
AVEC QUOIsont fabriqués les pro-
duits qu'on oppose à la**Carnine Lefrancq**

?

De tous les produits
qu'on offre au Corps
Médical, la**Carnine Lefrancq,**dont le prix est le plus
élevé, est certainement**LE MOINS CHER**

!

DÉPOT GÉNÉRAL : ÉTABLISSEMENTS FUMOUBE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

Le Docteur Jules HÉRICOURT

Jules Héricourt est né à Paris, en 1850. Elève de l'Ecole du Service de Santé militaire de Strasbourg, il assista, comme médecin sous-aide, au siège de cette ville.

Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1874, avec une thèse sur l'étiologie des maladies du soldat, il parcourut avec distinction la carrière de médecin militaire jusqu'en 1885, où, médecin-major des hôpitaux, il crut devoir donner sa démission pour se consacrer aux recherches scientifiques.

Collaborateur de son ami le professeur Charles Richet, et chef-adjoint du Laboratoire de physiologie de ce dernier, le docteur Héricourt présenta, en sa compagnie, le 5 Novembre 1888, à l'Académie des Sciences, un travail qui devait être la base de la sérothérapie, dont il contenait le principe. Ce travail est intitulé : « Note sur la transposition péritonéale du sang de chien au lapin et sur l'immunité qu'elle confère. »

Les applications de cette méthode par MM. Héricourt et Richet au traitement de la tuberculose et de la syphilis précédèrent ainsi de plusieurs années celles qu'en tentèrent avec plus de succès, contre la diphtérie, MM. Behring et Kitasato, de Berlin, puis M. Roux, de l'Institut Pasteur. C'est également à ces deux physiologistes que sont dus les premiers essais de sérothérapie anticancéreuse, en 1894. Depuis cette époque, plusieurs auteurs ont réinventé cette sérothérapie, mais n'ont pas réussi, hélas ! à la perfectionner. De même, la sérothérapie anti-tuberculeuse, reprise par MM. Maragliano et Marmorek, ne paraît pas avoir donné entre les mains de ces médecins, des succès supérieurs à ceux obtenus tout d'abord, il y a quelque quinze ans, par M. Héricourt.

Après de nombreux efforts pour donner à cette sérothérapie antituberculeuse l'efficacité suffisante à laquelle personne n'a encore pu l'amener, MM. Richet et Héricourt, ne se décourageant pas dans leur lutte contre la lèpre moderne, trouvaient ce merveilleux traitement par le suc musculaire, traitement auquel ils donnaient le nom de *Zomothérapie* (1900).

Ayant démontré la grande efficacité de la viande crue dans le traitement de la tuberculose expérimentale, les deux savants prouvaient en effet que l'agent spécifique curateur, dans la viande, en est

le jus lui-même, c'est-à-dire le sérum musculaire. C'est ainsi que la nouvelle méthode zomothérapique rentrait encore dans le cadre de la sérothérapie ; et depuis dix ans qu'elle est expérimentée par un nombre considérable de cliniciens, elle s'est montrée de beaucoup supérieure à tous les autres traitements de la tuberculose.

Le docteur Héricourt est encore l'auteur de nombreuses études de psychologie, de graphologie, de médecine épidémiologique et d'hygiène, publiées dans la *Revue de Médecine*, dans la *Revue Philosophique*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans la *Revue* et surtout dans la *Revue Scientifique*, dont il a été le secrétaire, sous la direction de son ami Richet, puis le directeur, pendant de longues années.

Son ouvrage sur « la sérothérapie », couronné en 1898 par l'Académie de Médecine, est un historique très impartial et très complet des origines et des développements de la nouvelle méthode thérapeutique. Il faut citer aussi son livre : *Les Frontières de la Maladie*, dans lequel il exposa, dès 1904, sur le danger que présentent les maladies sous leurs formes atténuées et insaisissables, et sur ce que devrait être le rôle du médecin, en face de ce danger, des idées qui étaient à cette époque, aussi hardies qu'originales, et qu'il soutenait d'ailleurs depuis une vingtaine d'années. Ces idées sont aujourd'hui devenues classiques, sous la forme de la « Doctrine des porteurs de germes ». *Les Frontières de la Maladie* et *L'Hygiène Moderne* (publiée par le docteur Héricourt en 1907) sont arrivées à leur dixième édition.

Le docteur Héricourt est le médecin-directeur du Dispensaire-Sanatorium Jonye-Rouve-Tanès (Fondation de la Ville de Paris), première institution de ce genre créée en France, il y a sept ans (1903), sur un plan qui, ces temps derniers, a été imité dans l'organisation du Dispensaire anti-tuberculeux de Laënnec, confié à la direction du professeur Dieulafoy. Le docteur Héricourt est aussi médecin-inspecteur de l'Administration des Postes, Télégraphes et Téléphones, où il a organisé une lutte méthodique contre la tuberculose qui en décimait le personnel, lutte qui a rapidement donné des résultats très remarquables.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Héricourt, qui a quitté la médecine militaire pour faire du Laboratoire — sa gibelotte — en rancart — est en train de soumettre un bœuf à une vigoureuse pression pour en extraire le suc musculaire, précieux agent de la Zomothérapie, dont il est un des inventeurs.

Autour de lui, des flacons contenant des tubes de divers sérums, qui rappellent les premiers essais sérothérapiques, sortis du Laboratoire de Physiologie de la Faculté de Médecine de Paris.



LES TYROLIENS

Reproduction par la photographie des couleurs.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE
N° 76
FÉVRIER 1911 (2)

ABONNEMENT
UN AN . { FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . 15 FR.

LA MORT DE MURGER

28 Janvier 1861

Dans les derniers jours de Janvier 1861, le bruit courut dans Paris que Murger était tombé subitement et gravement malade. C'était le samedi 26. Je me rendis chez lui, 16, rue Neuve-des-Martyrs, vers huit heures du soir; là, j'appris que le docteur Piogey avait jugé son état assez alarmant pour le faire transporter sans retard à la maison de santé Dubois. Il paraît que Murger avait ressenti, pendant la nuit, comme un coup de fouet dans la jambe, qui lui avait causé une vive douleur. Ainsi que les médecins me l'ont dit plus tard, il avait été atteint d'une arthrite, qui est une variété de phlébite. Mon étonnement fut d'autant plus dou-



MURGER

loueux que, l'ayant suivi de très près pendant sa vie, je ne lui avais jamais, au grand jamais, connu d'autres maladies que le purpura, causé par l'abus du café.

Si j'insiste sur les détails de sa maladie, c'est que certains bruits malveillants ont fait mourir l'auteur de *La Vie de Bohème* d'une affection qui n'épargne même pas les rois.

Le lendemain, je trouvais mon pauvre ami à la maison municipale de santé, mais déjà méconnaissable.

Cependant, il lisait *Le Figaro*, ne s'interrompant, par instants, que pour mâchonner une grappe de raisin qu'il avait à portée de sa main. J'étais assis au pied du lit, en pleine lumière, et je lui

L'hésitation est-elle possible entre la CARNINE LEFRANCQ et certains produits qu'on lui oppose, alors qu'on ne sait ni où, ni comment, ni par qui, ni avec quoi ces derniers sont fabriqués.

avais préalablement fait signe de ne pas parler, pour lui éviter toute fatigue, ainsi que cela m'avait été recommandé. Il n'y put tenir longtemps, et me dit :

— Tu te portes toujours bien, toi ?

— Pas si bien que ça, répondis-je. Demande à Piogey. Mon estomac est comme la peau d'une cornemuse dont on a trop joué. Le docteur baptise ces caprices douloureux du nom de gastralgie.

J'exagérais à dessein ma souffrance stomacale. Quelques minutes après, il reprit :

— Il me semble que le rideau de mon lit s'ouvre et qu'il y a là des hommes qui me tirent la jambe, comme s'ils voulaient me l'arracher.

— Hallucination qui cessera quand tu pourras boire et manger, au lieu d'avaloir ton vin en pilules, comme je te le vois faire.

Il sourit... Je pris congé de lui au bout de deux heures, le laissant relativement calme.

Le lendemain, qui était le lundi, dès que je fus près de lui, Murger me serra la main fiévreusement, en me fixant avec attention. J'aperçus un grand changement depuis la veille... Son regard persistant semblait me dire : — Comment me trouves-tu, aujourd'hui ? J'eus le courage de rire en me plaignant de son serrement que je comparais à l'étreinte d'un étou.

Après un silence, il prit sous son oreiller trois billets de 100 francs et me les montra avec une sorte de joie enfantine, voulant certainement me faire entendre qu'il avait le moyen d'être malade à ses frais, sans rien coûter à personne. Je crois que M. Camille Doucet, que j'avais rencontré le jour précédent, lui rendant visite, devait être pour quelque chose dans sa quiétude.

L'arrivée du médecin et des internes me força à quitter la place, le cœur gros et rempli de sombres pressentiments. Mais je revins à quatre heures. La porte était barrée par ordre. Nadar, qui était là, parvint, cependant, à me faire entrer. Le jour tombait ; je m'approchais du lit en demandant doucement à Murger s'il voyait assez pour me reconnaître ! Il fit un signe affirmatif. Puis il me pressa la main, mais plus faiblement que lors de ma première visite, et sans proférer un seul mot... On me pria de sortir.

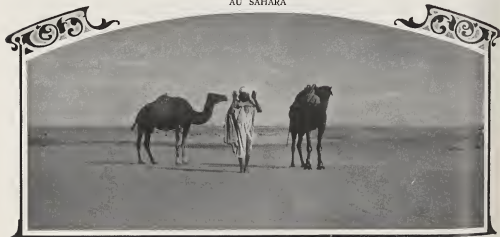
Aimé Millet me succéda auprès de notre cher malade, qui lui dit ces paroles, probablement les dernières qu'il prononça : « Vois-tu, il n'y a que trois choses dans la vie : l'amitié, l'amour et... ».

Une suffocation l'empêcha d'achever. A dix heures et demie du soir, Murger était mort.

A. SCHAUNE

(Souvenirs de Schannard).

AU SAHARA



LA PRIÈRE DU CHAMELIER

marc GEIGER



Le Professeur GUYON

LES PHYSIOLOGISTES

Pratiquer des expériences sur des hommes en pleine vigueur est une idée qui a toujours hanté l'esprit des physiologistes ; ce serait une erreur de croire que ceux d'aujourd'hui y ont renoncé. Ils expriment en termes formels le regret que les lois ne les autorisent à se livrer à la vivisection que sur des animaux.

L'aveu de Vulpian, l'un des plus célèbres de tous, est significatif sur ce point ; il fut provoqué par les expériences faites en vue de constater les effets de la transfusion du sang sur des têtes coupées ; les plus concluantes et les plus atroces furent imaginées par MM. Hayem et Barbier et le compte rendu s'en trouve dans les *Annales de Physiologie* du 1^{er} Juillet 1889. Ils prétendaient observer si l'intelligence persistait, chez un chien, après la décapitation pratiquée dans certaines conditions.

Ils mirent, à cet effet, en communication vasculaire, une seconde avant la détonation, un épave, choisi à dessein « très doux et très intelligent », et un cheval transfuseur dont la carotide droite fournissait le sang.

La tête du chien fut tranchée et, pendant plus de quinze minutes, n'en fournit pas moins la preuve absolue que la vie subsistait ; les deux vivisecteurs ont noté, presque seconde par seconde, les mouvements et les contractions relevés sur la face de l'animal.

C'est ainsi que, 3 minutes après l'opération « les globes oculaires se portent dans diverses directions à l'appel de la voix » ; 3' 10" : « le regard est ardent, la physiologie très éveillée » ; 3' 20" « la langue lèche le museau » ; 3' 42" : « les incisives saisissent violemment un morceau de sucre qu'on présente » ; 4' 47" : « les yeux se tournent du côté où l'on appelle de la voix » ; 5' 39" : « la physiologie exprime une douleur réelle quand on pince fortement les narines » ; 8' 11" : « on présente une écuelle d'eau ; les yeux se tournent vers le liquide et les mâchoires s'écartent comme pour laper », etc., etc...

Bref, on joua ainsi avec cette tête coupée pendant plus de quinze minutes, c'est-à-dire jusqu'à l'instant où il parut dangereux pour le cheval transfuseur de poursuivre l'opération, sa faiblesse devenant excessive après qu'une telle quantité de sang lui eût été soustraite.

Si Vulpian ne connut pas ces essais — puisqu'il mourut deux ans avant qu'ils eussent fait l'objet de la communication de MM. Hayem et Barbier — du moins en avait-il réalisé d'autres similaires et dont les résultats étaient tout aussi probants. Transporté d'enthousiasme, il ne parlait rien moins que de renouveler cette expérience sur un guillotiné :

« Si, disait-il, un physiologiste la tentait sur une tête de supplicié, quelques instants après la mort, il assisterait peut-être à un grand spectacle. Peut-être pourrait-il rendre à cette tête ses fonctions cérébrales et réveiller, dans les yeux et les muscles faciaux, les mouvements qui, chez l'homme, sont provoqués par les passions et les pensées dont le cerveau est le foyer. »

La transfusion du sang sur une tête humaine coupée donna lieu, depuis, à de longues discussions. C'est en Chine, vraisemblablement, au milieu du fameux « Jardin des supplices », décrit par un romancier, que voudraient vivre et travailler les « savants » qui ont fait de la physiologie expérimentale leur spécialité.

MICHEL PAULIEX.



Le Docteur de BEURMANN, de l'Hôpital St-Louis, à Paris et M. ARTHUR JULES-VERNES, Interne en Chef du Service.

JURONS PRINCIERES

Alexandre le Conquérant disait *Ma Dia!* qui ne veut pas dire mon Dieu! mais : par Jupiter! comme nous disons : par Dieu, pardié, pardi! pardienne ou parguienne. César devait dire : *proh jove!* (le *by jove!* des Anglais, qui a aussi le même sens) par Jupin! par Jupiter! Napoléon III disait *Dam!* élision de l'anglais *goddam* (Damnation! Dieu soit maudit!) — sans le savoir peut-être, Napoléon I^{er} disait : sacré Jean L...!

Le brave Lefebvre renchérissait encore, devant ses soldats, en traitant de sacré c...! ceux qui se mettaient à quatre pour emporter un blessé devant l'ennemi, pendant la bataille : « Qui m'a vu, « sacrédié! ces bougres de cognats, qui se sont « mis à quatre pour porter *Malbrouk* »! (avec son inimitable accent alsacien, qui faisait rire tout le monde, jusqu'à l'empereur lui-même, atteint d'un gros rhume, à la Moskowa).

Henri IV avait son juron favori : *Jarnidié!* pour, je renie Dieu! Jarnigué, jarniguienne, devenu depuis *Jarnicotin!* (du nom du P. Cotton, son confesseur, qui lui avait conseillé de dire plutôt : je renie Cotton).

Gaillaume le Conquérant disait : Par la splendeur de Dieu! qui a fait parlasamblu, palsamblu, palsanguié, palsanguienne; où le sang de Dieu n'a rien à voir du tout (*per splendor de Dié!*).

Charles le Téméraire disait : *Donner und Blitz!* (tonnerre et éclairs); ce qui équivalait à notre : Cré tonnerre!

Crénom! est l'élision du *scrongnieugnieu!* du légendaire colonel Ramolot.

Crist! (sacristi, sapristi) est pour sacré Christ! etc., etc.

Dr BOUGON.

OPOTHÉRAPIE MUSCULAIRE

« Comme 25 p. 100 de la viande sont rejetés par les fèces, sans digestion, et comme la combustion s'arrête à l'urée et aux bases xanthiques, on peut admettre, avec Rübner, que l'effet utile (*nutz effect*), est pour la viande crue, de 75 p. 100, soit en chiffres ronds, 100 calories pour 100 grammes. La viande crue apporte donc environ 1 calorie par gramme. »

OPOTHÉRAPIE - PAUL CARNOT

Professeur Agrégé
Médecin des Hôpitaux

J.-B. BAILLIÈRE - PARIS

Il est logique de remplacer la viande de
Bœuf CRUE par la

Carnine Lefrancq

qui ne donne aucun déchet
ne fatigue pas l'estomac

Ne provoque

Ni dégoût

Ni intolérance

AU JAPON



Jeune fille japonaise prenant le thé

PENSÉES DE FEMMES

Celui qui rend un service doit l'oublier, celui qui le reçoit s'en souvenir.
M^{lle} AÏSSÉ.

Les natures faibles sont dures lorsqu'elles s'avisent de vouloir devenir fermes.
M^{me} CALMON.

La souplesse est une qualité pour l'esprit et un défaut pour la conscience.
DUCHESSÉ DE SABRAN

Quand la femme vraiment femme avance dans la vie, toutes ses grâces émigrent du corps à l'esprit.
GEORGE SAND.

L'amour est aveugle... l'amitié ferme les yeux.
M^{me} BARRATIN.

Un bienfait reçu est la plus sacrée de toutes les dettes.
M^{me} NECKER.

AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE

Nom donné par le décret du 16 Juin 1891 à un grand Gouvernement général englobant presque toutes les colonies françaises de l'Afrique du Nord-Ouest, c'est-à-dire les territoires du Sénégal, du Soudan Français, de la Guinée Française et de la Côte d'Ivoire, ainsi que leurs dépendances.

Sur toutes ces colonies, administrativement et financièrement autonomes, le Gouverneur général, qui réside à Dakar, la capitale, exerce la haute direction politique et militaire.



JEUNE FILLE FELLATA

FELLATAS

Peuplade africaine disséminée dans la région comprise entre le lac Tchad et la Côte Sénégalaise.

Les Fellatas ne sont pas des nègres : leur teint cuivré, leur chevelure frisée ou presque entièrement lisse, leur face peu projetée en avant, leur nez droit, saillant, parfois légèrement arqué, leurs lèvres relativement minces les rapprochent des Ethiopiens.

Les Fellatas n'ont pas adopté les coutumes des nègres ; ils sont restés nomades. Ils vivent dans des huttes hémisphériques en paille, qu'ils abandonnent facilement, et auprès desquelles ils construisent des parcs pour leurs bestiaux. Ils sont divisés en tribus, qui ont chacune un chef.

Chaque tribu comprend des pasteurs, des musiciens et des ouvriers qui travaillent le bois et se rendent de village en village pour y exercer leur industrie.

La polygamie est peu répandue chez les Fellatas et la femme possède une véritable influence dans le ménage.

Dans la Sénégambie on a coutume de dire : « Introduisez une femme fellata dans une maison, fut-ce comme esclave, elle en sera bientôt la maîtresse. » C'est qu'elle est douée d'une intelligence qu'on rencontre rarement chez les négresses.



FEMME FELLATA



FEMME FELLATA

La CARNINE LEFRANCO se vend couramment dans les cinq parties du monde

Le Professeur GUYON

Guyon (Jean-Casimir-Félix) est né à Saint-Denis (Réunion), le 21 Juillet 1831.

D'abord élève de l'Ecole de Médecine de Nantes, il terminait ses études médicales à la Faculté de Paris, dont il était docteur en 1858. En 1862, il était reçu au concours du Bureau Central; en 1863, il arrivait à l'agrégation, et dès 1864, il était attaché à la Maternité. Enfin, en 1867, il était pourvu d'un service à l'Hôpital Necker, service qu'il ne devait plus quitter, et où il devenait le chef de cette belle école des voies urinaires, si justement respectée dans le monde entier. Le 27 Juin 1877, le docteur Guyon était nommé professeur de pathologie chirurgicale; mais le 14 Mars 1890 il abandonnait cette chaire pour celle, nouvelle créée, de clinique des voies urinaires, où il pouvait donner toute sa mesure et développer cet admirable enseignement spécial, dont les praticiens et les étudiants de tous pays devait bientôt venir recueillir les fruits.

L'œuvre du professeur Guyon est consi-



dérable. Ses communications aux sociétés savantes, ses articles de journaux et ses monographies sont trop nombreux pour être cités ici; mais, parmi ses ouvrages publiés en librairie, nous

trouvons : *Etudes sur les cavités de l'utérus à l'état de vacuité* (1852); *Des tumeurs fibreuses de l'utérus* (1860); *Des vices de conformation de l'urètre* (1863); *Eléments de chirurgie clinique* (1874); *Leçons cliniques sur les maladies des voies urinaires* (1881; 3^e édition, 1897); *Atlas des maladies des voies urinaires* (1881-1885); *Leçons cliniques sur les affections chirurgicales de la vessie et de la prostate* (1888); *Anatomie et physiologie pathologiques de la rétention d'urine* (1890, avec le docteur Albarran). Le docteur Guyon est maintenant professeur honoraire; en 1878, il entra à l'Académie de Médecine; et le 16 Mai 1892, l'Académie des Sciences lui attribuait le fauteuil d'A. Richet.

Le professeur Guyon est commandeur de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Guyon, à côté d'un malade torturé par une rétention d'urine, saisit son Bénéiqué à couteau libérateur.

La CARNINE LEFRANÇO

est préparée
avec du Suc Musculaire de bœuf,

CONCENTRÉ

dans le VIDE et à FROID

par un procédé déposé à l'Académie de
Médecine.

Nous n'ajoutons ni sang,
ni drogue, ni produit quelconque

RIEN

DU BŒUF SEULEMENT



Action très rapide dans tous les cas :

TUBERCULOSES

ANÉMIE - ANOREXIE - DÉBILITÉ
CHLOROSE - CONVALESCENCES
FAIBLESSE - MALADIES DE

L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

NEURASTHÉNIE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
(pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

Dépôt Général : ETABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis - PARIS



CHEZ L'ANTIQUAIRE

Reproduction par la photographie des contours d'un tableau de J. Le Roy, Petit-Palais des Champs-Élysées, Paris.



L'ÉCLAT

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 77

MARS 1911 (1)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

PLAIDOYER

de M. Edmond Rostand à sa fiancée, M^{lle} Rosemonde Gérard

Je viens ici plaider la cause
D'un pauvre garçon un peu fier
Qui se dit amoureux, à cause
Qu'il vous a rencontrée hier.

C'est un être fantasque, un être
Que, connaissant, on aimerait...
Mais comment le faire connaître,
Et comment tracer son portrait ?

Comment peindre cette folie
Que précisément j'aime en lui,
Qui fait qu'en son rêve il s'oublie,
Et prend demain pour aujourd'hui ?

Comment expliquer cet artiste
Pétri de contradictions,
Ce grand railleur, cet égoïste
Tendre dans ses affections ?

Mon ami, je ne puis le taire,
Est une cervelle à l'envers,
Qui n'a souci de rien sur terre
Hors de l'Amour et de ses vers,

Qui cherche un refrain de ballade
Parfois pendant des jours entiers ; —
C'est un pauvre être, un doux malade
Qui cause avec les églantiers, —

Qui tient un langage mystique
Aux étoiles les soirs d'été...
On le voit souvent, ce sceptique,
D'un papillon mort attristé !

Il ne croit à rien ; mais il jure,
En voyant un lis saupoudré
De rosée éclatante et pure
Que ce lis, la nuit, a pleuré !...

S'il sait compter, c'est jusqu'à douze...
Pour faire un vers, — mais pas plus loin !
Il vous rendra fort peu jalouse
Toujours il rêve dans un coin.

Et bien souvent il est morose
Sans qu'on puisse savoir pourquoi
Les gens disent que c'est par pose
Qu'il s'obstine à demeurer coi.

Vous pouvez tout attendre de la **CARNINE LEFRANCQ**, même
l'in vraisemblable, et — ce qui l'est aussi — la reconnaissance de vos malades

D'autre fois il est amusable
Comme le plus petit enfant,
D'un rien, d'un dessin sur le sable
Il fait tout ce qu'on lui défend.

Surtout, le plus grand de ses crimes
Est d'être pauvre. Pour tenter
Il a son amour et ses rimes,
Mais il en donne sans compter!...

Il mettra pour vous au pillage
Ces seuls trésors, avec bonheur.
Fier de faire le gaspillage
De son espoir et de son cœur!...

Oh! de l'amour, — et du plus tendre,
Du plus jeune, — vous en aurez!...
Des vers, — vous en pourrez entendre
Faits pour vous, tant que vous voudrez!...

Ainsi que des lis et des roses
Il en jettera sur vos pas!
Puis, il vous dira de ces choses
Que d'autres ne vous diraient pas.

Aimez-le!... Vous pouvez connaître
Par lui seul ce que vaut l'Amour!...
Et puis, songez-y donc, peut-être
Cet homme sera grand un jour!

Sans doute ce n'est qu'un élève,
Mais on ignore ce qu'il peut...
Il dépend de vous qu'il s'élève :
Vous n'avez qu'à l'aimer un peu!

Voyez-vous, quand on est poète,
On passe par de durs moments ;
On a l'humeur trop inquiète,
Trop prompte aux découragements!

On a des tristesses sans causes
Qu'il faut soigner, des pensées noires
Qui veulent des sourires roses,
Enfin, d'absurdes désespoirs,

Des ehagrins incompréhensibles
Qui demandent d'être compris,
Quand des Idéals impossibles
Reviennent les rêves meurtris!

Oh! qu'il faut alors des mains sûres
Et délicates pour panser
Les si douloureuses blessures
Qu'on s'est faites à trop penser.

Oh! quels soins infinis réclame
Parfois, dans son abattement
Et dans sa lassitude, l'âme
Malade imaginativement!

Il faut l'appui d'une tendresse
Quand on veut faire un travail fort,
Il faut une amitié sans cesse
Qui vous verse un doux réconfort!

Le poète a besoin qu'on l'aime ;
Il ne fait rien, n'arrive à rien,
S'il reste seul avec lui-même...
Et mon pauvre ami le sait bien!

Mais celui pour lequel je plaide,
— Peut-être savez-vous qui c'est, —
En revanche, si l'Amour l'aide,
Peut un jour devenir... Qui sait?...

Lors, ma gloire, vous l'aurez faite!
Si je suis un poète, un vrai,
Vous pourrez vous en faire fête :
C'est à vous que je le devrai!

EDMOND ROSTAND.

EN EGYPTÉ

DANSEUSE

DANSEUSE

JEUNE FILLE

PELLAH



Le Docteur TUFFIER

LA PLACE VENDÔME A PARIS.



L'extension que prit Paris du côté de l'Ouest au-delà de la porte St-Honoré, dans les dernières années du XVIII^e siècle, donna au Roi et au Corps Municipal l'idée de ménager dans cette région une place grandiose, dans le genre de celle qui se formait à l'autre extrémité de la Rue des Petits-Champs, la place des Victoires.

A cet effet, l'hôtel de Vendôme fut acquis, et sur son emplacement se dessina la future place qui garda son nom.

On avait eu le projet d'y construire des bâtiments destinés à recevoir la Bibliothèque du Roi, les Académies, l'Hôtel des Monnaies, celui des Ambassadeurs étrangers, mais on y renonça pour élever simplement des maisons aux façades symétriques et de grand air.

Au centre de la place, fut inaugurée, le 16 Août 1699, une statue monumentale de Louis XIV, conçue par Girardon, mais cette œuvre fut renversée par le peuple le 10 Août 1792 et la place prit le nom de place des Piques. De 1800 à 1803, la Préfecture de la Seine fut installée dans un des hôtels de la Place, voisin de celui qu'occupe encore aujourd'hui le Ministère de la Justice.

La Colonne Vendôme appelée aussi *Colonne d'Austerlitz* ou de la *Grande Armée* a été érigée en vertu d'un décret du 8 Vendémiaire an XII (1^{er} Octobre 1803) et inaugurée en 1810, au centre de la Place.

Elle se compose de 98 assises de pierre entourées d'un revêtement de bronze, eu vue duquel ont été fondus 1200 canons pris à l'ennemi pendant la Campagne de 1805.

Quatrain placardé par un inconnu au pied de la Colonne Vendôme le jour de son inauguration :

Tyrant juché sur cette échasse
Si le sang que tu fis verser
Avait coulé, sur cette place
Tu le boirais sans te baisser.

Sa hauteur totale est de 44 mètres et son diamètre de 3 mètres 60.

Construite sur le modèle de la Colonne Trajane, elle est entourée d'une spirale de bas-reliefs de 22 tours, d'une longueur de 260 mètres, représentant les principaux faits d'armes de la Campagne ; ils ont été exécutés par 32 artistes.

Le piédestal est orné de trophées sur ses quatre faces, et à ses quatre angles supérieurs, d'aigles qui supportent des guirlandes de chêne.

Une porte de bronze donne entrée sur un escalier intérieur de 180 marches.

La statue du sommet a été plusieurs fois changée

La première, œuvre de Chaudet, représentait Napoléon en empereur romain, tenant à la main une Victoire ailée.

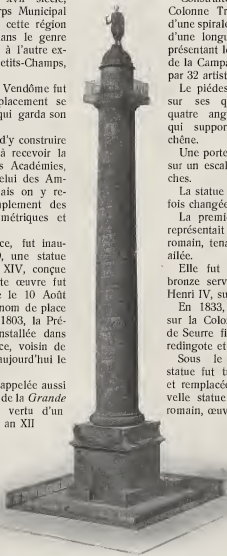
Elle fut enlevée en 1814, et le bronze servit à fondre la Statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf.

En 1833, Louis-Philippe fit placer sur la Colonne Vendôme une statue de Seurre figurant Napoléon avec la redingote et le petit chapeau.

Sous le second Empire, cette statue fut transportée aux Invalides, et remplacée en 1863 par une nouvelle statue de Napoléon en César romain, œuvre de Dumont.

En 1871, la Commune fit renverser la Colonne Vendôme, qui fut rétablie en 1875.

Une inscription latine au-dessus de la porte, et une inscription française au pied



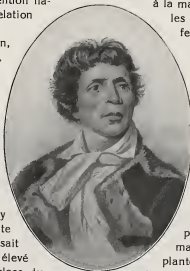
LA COLONNE VENDÔME

de la Statue, portent la date et la dédicace du Monument.

DESTRUCTION DU TOMBEAU DE MARAT

Dans une très curieuse relation manuscrite d'Antoine Tortat, attaché au Comité de législation de la Convention nationale, se trouve la relation suivante :

Un journal de Fréron, intitulé *l'Echo du Peuple*, enflammait les jeunes têtes. Un soir, mes amis et moi, qui assistions assez souvent (*sic*) au café du Palais-Royal, que l'on appelait, je crois, café de Chartres, nous trouvâmes, dans le jardin du palais, cinq à six mille jeunes gens, parmi lesquels, par parenthèse, il y avait des gens de cinquante à soixante ans. Il s'agissait d'aller démolir un tombeau élevé à l'horrible Marat, sur la place du Carrousel. Ce tombeau, dans lequel brûlait jour et nuit une lampe sépulcrale, était toujours gardé par une sentinelle. Nous suivîmes ce rassemblement, en tête du-



quel on portait, sur un brancard, un mannequin coiffé d'un bonnet rouge; il avait à la main un verre de sang et dans les plis de sa chemise un porte-feuille et un poignard.

On poussa droit au tombeau de Marat, qui fut promptement démoli. De là, on fut devant la façade des Tuileries, où on coupa au mannequin, en guise d'amende honorable, le poignet droit.

On alla ensuite brûler le mannequin dans la cour des Jacobins, et ses cendres, recueillies dans un pot de nuit, furent portées à l'égout de Montmartre, au haut duquel fut planté un poteau portant cette inscription :

- « Les massacres du 2 septembre
- « immortalisèrent mon nom,
- « Mon urne fut un pot de chambre
- « Et cet égout mon Panthéon. »

AUCUN

des Produits qu'on oppose
à la CARNINE LEFRANCQ
ne déclare être préparé

AVEC DU BŒUF... RIEN QUE DU BŒUF



La saignée d'un bœuf, qui est en moyenne de 35 litres, se vend 0 fr. 50. Tout le monde sait le prix de la viande, et l'on conçoit combien il est avantageux de faire des préparations zomothérapiques avec beaucoup de sang... et un peu de viande.

La CARNINE LEFRANCQ, Suc musculaire concentré, sans aucune addition,

EST MOINS CHÈRE

que toutes les préparations similaires à bon marché.

LE PLUS PETIT ÉTAT DU MONDE

L'Etat le plus petit du monde est la République de Tavorara. Il comprend toute l'île de ce nom, située à 8 ou 9 lieues à l'Est de la Sardaigne, en face du Golfe des Aranci; sa population est de 50 à 60 âmes, et sa superficie est d'environ 18 kilomètres carrés. En 1836, Charles-Albert en concéda la souveraineté à la famille Bartolconi, avec le titre de roi, et le premier qui prit la couronne de cet empire minuscule fut Paul I^{er}, qui gouverna l'Etat avec beaucoup de bons sens, et qui vécut en paix avec tout le monde. Son règne dura 50 ans environ. Il mourut en 1882, exprimant le désir de ne pas avoir de successeur, sa pensée étant, d'ailleurs, qu'il valait mieux qu'il n'y eût pas de gouvernement. Il en fut ainsi; aucun prétendant ne se présenta, et la population vécut, en effet, sans gouvernement jusqu'en 1886. Alors, après de longues discussions, on déclara la République, et l'indépendance du petit Etat fut reconnue formellement par le gouvernement italien en 1891. Il y a un président qui est élu pour six ans, et ni lui, ni les fonctionnaires qui l'assistent dans ses travaux ne reçoivent aucun traitement.

LA POMPE A INCENDIE**COMME ARME DE GUERRE***Paris, 5 prairial, an 2.**La Commission de la Marine et des Colonies
au Commandant des armes, à Brest.***CITOYEN,**

Le Maire de Plourivo, district de Pontrioux, a écrit, il y a quelque temps, au Comité de Salut Public relativement aux abordages qui pourront avoir lieu dans la campagne prochaine. Et il propose de placer à bord des vaisseaux de la République une certaine quantité de pompes à incendie, dont on dirigerait l'eau sur les bâtiments ennemis. Le Maire de Plourivo observe de plus que ce moyen est d'autant plus avantageux que l'on mettrait facilement les équipages hors de combat *attendu qu'un homme mouillé perd plus de la moitié de ses forces et de sa vigueur.*

Tel est le projet de ce citoyen, dont la Commission a cru devoir te donner connaissance. Si l'exécution en était réellement possible et si tu pensais que l'on pût en avoir un moyen de plus pour nuire à l'ennemi, tu voudrais bien le faire connaître à la Commission.



Le Docteur RIEFFEL, Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris. Chirurgien de l'Hôpital St-Louis.

**OÙ, COMMENT
PAR QUI
AVEC QUOI**



sont fabriqués certains produits qu'on oppose
à la

CARNINE LEFRANCQ

L'HÉSITATION

est-elle vraiment possible entre un de ces produits
ANONYMES et la **CARNINE LEFRANCQ** qui offre
le maximum de garanties à tous les points de vue.

CAPITAL : DEUX MILLIONS
Usine à **ROMAINVILLE** (Seine)
ayant coûté **UN MILLION**

ABATTOIR PARTICULIER sous la surveillance
d'un vétérinaire sanitaire de la Ville de Paris.

Dépôt Général : ETABLISSEMENTS FUMOZE, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

Le Docteur TUFFIER

Tuffier (Marin-Théodore) est né le 26 Mars 1857 à Bellême, dans l'Orne.

Interne des Hôpitaux en 1880, proscuteur en 1884, chirurgien des Hôpitaux en 1887 et agrégé en 1889, le docteur Tuffier, non complètement absorbé par cette suite rapide de brillants concours, se livrait encore à des études de chirurgie expérimentale et ajoutait à tous ses titres celui de lauréat de l'Académie de Médecine et de l'Institut.

Le docteur Tuffier, très ouvert à tous les progrès de la science, est un chirurgien de grande autorité, très assidu aux séances de la Société de Chirurgie, dont il est un des membres les plus écoutés. Ses communications et ses discussions se font toujours remarquer par leur admirable netteté, leur forme impeccable, autant que par l'esprit physiologiste qui les anime. Nous citerons, à ce point de vue, la récente discussion sur l'ulcère duodénal à laquelle le docteur Tuffier prit une large part, à ladite Société de Chirurgie.

Ses principaux ouvrages sont : *Chirurgie*



de l'estomac (un vol.); *Chirurgie du pœmon* (un vol.); *La Rachicocœlisation* (un vol.); *Chirurgie rénale et vésicale*; *L'Analgésie chirurgicale par voie rachidienne* (une monographie); *L'Enucléation des fibrômes utérins* (une monographie); *Tuberculose rénale*; *Pathogénie, diagnostic et traitement* (une monographie); *Valeur séméiologique de l'examen du sang en chirurgie* (Rapport au 17^e Congrès de l'Association française de Chirurgie), etc. Récemment, le savant chirurgien fit, à la Société médicale des Hôpitaux, une communication des plus importantes sur le traitement chirurgical de certains emphysèmes pulmonaires, mettant ainsi au service des médecins une opération capable de guérir bon nombre de ces emphysémateux, dont le soulagement était considéré jusqu'à présent comme au-dessus des ressources de l'art médical.

Le docteur Tuffier, actuellement chirurgien de Beaujon, est chevalier de la Légion d'Honneur.

Il est membre du Yacht-Club de France.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Tuffier fait une injection rachidienne à une malade, dont les membres inférieurs sont certes bien complètement anesthésiés par ce procédé, puisqu'elle n'interrompt pas, pendant l'amputation, la lecture de son journal...

LA VIANDE DE BŒUF

La viande de bœuf est excellente : elle est, généralement, de meilleure qualité que la viande de cheval. Si on la délaisse en tant que viande crue, c'est surtout par peur du ténia; mais, en réalité, cette peur est fort exagérée; on a fait remarquer, en effet, que la viande crue, consommée en si grande quantité dans les hôpitaux de Paris, est de la viande de bœuf, et que l'on n'a constaté, de ce fait, aucune augmentation dans le nombre des ténias, chez les tuberculeux hospitalisés.

OPOTHÉRAPIE. — PAUL CARNOT,
Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux.
(J. B. BAILLIÈRE.)

LA FOURCHETTE

On commença à se servir de cet ustensile au XVI^e siècle, mais l'emploi n'en fut courant qu'au siècle suivant. Gabrielle d'Estrées possédait une vingtaine de fourchettes (inventaire de 1599). Louis XIII en usa dès son enfance, tandis qu'Anne d'Autriche conserva l'habitude de manger avec ses doigts.

Ce fut le duc de Montausier « qui mit à la mode les grandes cuillers et les grandes fourchettes ».

La charité du pauvre est de ne pas haïr le riche.
TOLSTOÏ.

La CARNINE LEFRANCQ n'utilise que du suc musculaire de bœuf CONCENTRÉ



LA PROCESSION

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau d'Eugène Delacroix, Petit-Palais des Champs-Élysées, Paris



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 78

MARS 1911 (2)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE. . . 12 Fr.
ÉTRANGER. . . 15 Fr.

LA MORT DE PICHEGRU

I

Vers la fin de Février 1804, un matin, les Parisiens, à leur réveil, eurent une singulière et fâcheuse surprise. Des affiches, placardées dès l'aube, leur apprenaient qu'à dater de ce jour et pour un temps indéterminé, les barrières de Paris seraient fermées et que personne ne pourrait sortir de la capitale sans une autorisation de la police. Des factionnaires à toutes les portes, des cavaliers constamment en promenade le long du mur d'enceinte, avec ordre de tirer sur quiconque tenterait de le franchir, et enfin, sur la Seine, à l'effet d'en surveiller les rives, des matelots à bord de chaloupes armées, étaient chargés d'assurer l'exécution de cette consigne rigoureuse.

Elle était dictée au gouvernement par la nécessité d'arrêter sans délai divers indivi-

dus convaincus, sur la foi des dénonciations d'un de leurs complices, d'avoir ourdi un complot contre la vie du général Bonaparte, Premier Consul. Par une disposition complémentaire de ces graves mesures, défense était faite aux Parisiens de

donner asile aux « assassins », sous peine de se rendre passibles des peines édictées par les lois contre les auteurs d'attentats à la sûreté publique.

Au moment où renaissait ainsi, dans un but de conservation sociale, un régime de terreur, plusieurs des conspirateurs étaient déjà incarcérés, et, parmi eux, bien qu'il n'eut pris aucune part au complot, le général Moreau, le glorieux vainqueur de

Hohenlinden, soupçonné d'avoir encouragé leurs projets. En revanche, le fameux chouan Georges Cadoudal et le général Pichegru, considérés par la police comme



PICHEGRU
PHOT. N. G.

Est-il prudent de prescrire un produit similaire à la
CARNINE LEFRANÇO, alors que celle-ci PLUS
QUE TOUT AUTRE, offre le maximum de garanties.



les metteurs en œuvre et les chefs de la conspiration, demeuraient introuvables, en dépit d'efforts multipliés pour s'emparer de leurs personnes. Leur arrestation devenait d'autant plus nécessaire que l'opinion, toujours frondeuse, trouvait dans les recherches infructueuses un prétexte à railleries.

La police pourtant ne se trompait pas en affirmant que ces deux conspirateurs, récemment arrivés d'Angleterre et débarqués secrètement à la falaise de Biville, dans les environs de Dieppe — le premier à la date du 21 Août 1803, le second le 16 Janvier 1804 — étaient à Paris depuis cette époque; qu'ils n'avaient pu en sortir avant ni après la découverte du complot, et qu'ils y vivaient cachés, déjouant, à force de ruses et de déplacements, les poursuites dirigées contre eux. Ils guettaient l'occasion de s'enfuir, tandis que Moreau, convaincu que ses rapports accidentels avec eux demeureraient ignorés, n'ayant d'ailleurs rien à se reprocher, continuait à se montrer publiquement, résidant tantôt à Paris, tantôt dans sa terre de Grosbois, et bien loin de se douter qu'il était dénoncé et surveillé par la police.

Il fut cruellement trompé dans la matinée du 15 Février. Ayant quitté Grosbois de bonne heure, pour venir à Paris, il arrivait à Charenton lorsqu'un détachement de gardes consulaires barra la route à sa voiture. Une heure après, il était écroué à la prison du Temple et mis au secret. On a toujours dit que Bonaparte n'avait pas l'intention de l'impliquer dans le complot et n'attendait de lui que des aveux pour lui pardonner. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce dire. Ce qui est plus certain, c'est que la maladresse du Grand Juge Reynier, chargé d'interroger Moreau, ne permit pas à ces dispositions bienveillantes de s'exercer et que, Moreau n'ayant rien avoué, Bonaparte, irrité par ses dénégations, et, peut-être aussi, incité à se débarrasser d'un rival, décida que la justice suivrait son cours contre lui, comme contre ceux dont on le prétendait complice. En même temps étaient ordonnées, à l'effet de hâter leur arrestation, les mesures exceptionnelles dont nous avons parlé en commençant et qui venaient d'être signifiées aux Parisiens. Il fut alors évident que Cadoudal et Pichegru, s'ils étaient dans

Paris, comme l'affirmait la police, ne parviendraient pas à lui échapper.

Avant de suivre Pichegru aux diverses étapes de la route qui va le conduire à la mort, remontons jusqu'aux années brillantes qui avaient vu s'édifier sa renommée. La plus belle de ces années, c'est 1795. A cette époque, le général Pichegru revient de la Hollande qu'il a conquise, couvert de lauriers, objet de l'admiration universelle. Chargé, à son passage à Paris, lors des émeutes de Germinal, de défendre la Convention, il l'a protégée contre les fureurs populaires; elle l'a proclamé le Sauveur de la Patrie, et lorsque, peu après,

il est appelé au commandement de l'armée de Rhin-et-Moselle, il est à l'apogée de la gloire.

Il commet une première faute en recevant à son quartier général un émissaire du prince de Condé. Au nom de ce prince qui combat dans les rangs autrichiens, cet émissaire est venu lui proposer de faire arborer à ses troupes la cocarde blanche et de passer avec elles à l'ennemi; il lui promet en retour de mirifiques récompenses. Pichegru

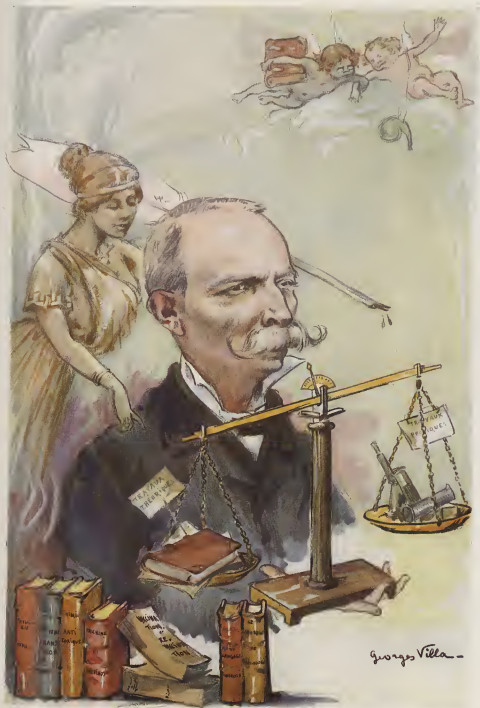
repousse ces propositions; mais il a eu le tort de les écouter. Lorsque en 1797, à la veille du 18 Fructidor, sa conduite est révélée par les papiers saisis dans les fourgons du général de Klinglin, émigré au service de l'Autriche, par les propos d'un aventurier, Roque de Montgaillard, et par les dénonciations de Moreau, qui commande alors l'armée du Rhin, elle sert de prétexte au Directoire pour justifier le coup de force qu'il exécute contre la majorité du Conseil des Cinq-Cents, d'accord avec Bonaparte, Hoche et Augereau.

Dans cette journée du 18 Fructidor (4 Septembre), Pichegru est arrêté avec plusieurs membres du Directoire et de l'Assemblée et, peu après, déporté avec eux à Cayenne. Le 3 Juin de l'année suivante, il parvient à s'évader. A la fin de Septembre, il arrive à Londres, irrité contre ses bourreaux, avide de vengeance. Bientôt le royalisme compte un soldat de plus.

La coalition brisée par les victoires françaises, Pichegru, qui avait quitté l'Angleterre, y revient. Il est déçu, mais il n'a pas désarmé, et, après avoir vainement voulu combattre dans les rangs des armées alliées, il lie partie avec Cadoudal pour fomenter dans son pays la guerre civile et précipiter



GEORGES CADOU DAL
PHOT. N. D.



Le Docteur Ramón COLL y PUJOL
de l'Université de Barcelone.

la chute de la République. C'est dans ce dessein qu'au commencement de 1804, il est à Paris. A ce moment, du glorieux soldat de 1795 il ne reste rien. Pichegru, à peine âgé de quarante-trois ans, ne porte plus qu'un nom souillé par la trahison. Il sait que, s'il tombe aux mains de Bonaparte, il est perdu.

II

L'évocation de ces souvenirs laisse deviner les angoisses qui s'emparèrent de son âme, après que l'arrestation de Moreau eut rendu impossible la négation du complot ourdi par Cadoudal et de la part que lui-même y avait prise. Elles s'aggravaient des périls redoutables dont il se savait menacé. La police était à ses trousses; chaque jour, pour se dérober à ses recherches, il était obligé de changer d'asile; en se levant le matin, il ne savait où il coucherait le soir. Ne pouvant sortir de Paris, errant de gîte en gîte, se heurtant à des portes closes, qui ne s'entr'ouvriraient que pour se refermer impitoyablement dès qu'il se faisait connaître, il mena, durant quinze jours, l'existence d'un vagabond.

La clémence que Bonaparte aurait voulu appliquer à Moreau, et dont bénéficieraient quelques-uns des vingt-six accusés compris sur la même liste que Cadoudal et Pichegru, il va sans dire que Pichegru ne l'espérerait pas pour lui; il n'eût même pas voulu la solliciter. Outre qu'il avait trop souvent affronté la mort pour la redouter, se sentant perdu de réputation, comprenant que son rôle était fini, il n'attachait plus aucun prix à la vie. Nous en trouvons la preuve dans un incident bien significatif. A la veille de son arrestation, il saisit un pistolet, à l'aide duquel il se serait infailliblement délivré du poids des jours, si le marquis de Rivière, qui se trouvait auprès de lui, ne lui eût arraché l'arme des mains.

Si nous voyons, malgré tout, Pichegru multiplier ses efforts pour se dérober aux recherches de la police, c'est que, plus encore que la mort, il redoutait l'humiliation de paraître en vaincu, et sous le coup d'une accusation déshonorante, devant son ancien compagnon d'armes, devant celui à qui, en d'autres temps, la faveur populaire l'avait opposé comme un rival. Il est des déchéances qu'une âme fière ne se résigne

pas à subir, et, quoique bien abaissé, Pichegru n'avait pas abdiqué toute fierté. Son caractère était responsable de ses fautes plus encore que sa volonté.

Un soir qu'il ne savait où reposer sa tête, il avait trouvé un asile momentané — non pas, comme le raconte Thiers, chez son ancien compagnon de déportation Barbé-Marbois, devenu ministre du Trésor — mais chez un modeste négociant de la rue Vivienne, le sieur Treille. Il y avait été conduit par un certain Désiré Joliclerc, qu'il avait lieu de croire affilié au complot, mais qui semble n'y être entré que pour servir la police.

Rien de plus louche que le rôle de Joliclerc dans cette affaire. A défaut de preuves positives de sa délation, il en existe assez de son genre d'existence et de ses rapports mystérieux avec Fouché et Réal, pour faire supposer que, connaissant Pichegru depuis longtemps, en possession d'assez de moyens pour capter sa confiance, il leur avait promis de le découvrir et que, l'ayant en effet découvert et installé chez Treille, il serait allé leur rendre compte de sa conduite, leur aurait dit où il était, et se serait ensuite effacé pour n'être pas présent au moment de l'arrestation.

Il y a lieu de croire aussi que, cette arrestation une fois décidée et assurée, la police ne tenait pas à l'opérer au domicile de Treille; et ce qui permet de le croire, c'est qu'avertie que Pichegru s'y trouvait, elle ne l'arrêta pas. Il est plus certain encore que Pichegru ne s'y sentait pas en sûreté et n'y voulut pas rester.

Dans les derniers jours de Février, il quittait cette maison et allait s'établir dans un petit logement de la rue Chabanais, que lui avait procuré un personnage non moins mystérieux que Joliclerc. Ce personnage, on le voit entrer en scène tout à coup, se dresser à côté du général, lui servir de guide et le livrer enfin, en désignant sa retraite à la police, contre le versement d'une somme de cent mille francs. Quoique les documents contemporains soient unanimes à le nommer Leblanc, il s'appelait en réalité Blanc-Montbrun. Ce n'était qu'un vulgaire mouchard, un « observateur », comme on disait alors, et il fit son métier en préparant l'arrestation de Pichegru.

Toutefois, si l'on ne saurait nier la part qu'il y aurait prise, on ne peut nier davantage



MOREAU

celle qu'avec plus d'habileté peut-être, y a prise Jolicière. Les deux hommes ont dans l'événement une égale responsabilité; tous deux trompèrent Pichegru en lui dissimulant, sous des apparences de dévouement et de complicité, le but véritable qu'ils avaient en vue.

Du reste, sur ces journées si fécondes pour lui en émotions et en angoisses, sur l'emploi qu'il en fit, sur les circonstances qui consommèrent sa perte, il est plus facile de conjecturer que de certifier. Les documents qui pourraient nous guider à travers force dires obscurs et contradictoires, ont disparu pour la plupart. On raconte que, chez Treille, Pichegru se rencontra avec Cadoudal, qui s'efforçait comme lui de se sauver et qui ne fut arrêté que le 9 Mars. On nous le raconte; mais, on ne nous le prouve pas; et cette absence de pièces écrites et de preuves sur ce point et sur d'autres contraignent l'historien de ces journées tragiques à laisser dans son récit une lacune, s'il ne veut rien affirmer qui ne soit bien établi.

Ce que nous savons de plus précis, c'est que Pichegru fut arrêté, le 28 Février, durant la nuit, dans ce logement de la rue Chabanaise où l'avait conduit Blanc-Montbrun. En se couchant, il avait, suivant une

vieille habitude, déposé ses pistolets chargés sur une table à portée de sa main, et, après avoir lu assez longtemps, ainsi qu'il le faisait tous les soirs, il avait éteint sa lampe et s'était endormi. Brusquement, un bruit insolite le tira de son sommeil; on ouvrait sa porte, une nuée d'agents emplissait sa chambre et deux ou trois d'entre eux bondissaient sur lui, paralysaient ses mouvements avant qu'il eût pu s'emparer de ses armes.

Il était grand et vigoureux. Si violemment et si longtemps il se débattit qu'il fallut le ligoter de la tête aux pieds, l'enlever à moitié nu. Une voiture attendait dans la rue; on l'y porta comme un paquet et on le conduisit chez le Grand Juge Reynier, qui le fit comparaître devant lui, en présence de plusieurs témoins réunis à dessein; on comptait sur eux pour répandre dans Paris la nouvelle de l'arrestation, pour confondre les incrédules qui s'obstinaient à nier l'existence d'un complot et à prétendre que les soi-disant conspirateurs n'avaient pas quitté l'Angleterre.

Devant tout ce monde, Pichegru recouvra son calme; il cessa toute résistance, et, s'étant habillé, il subit un interrogatoire sommaire, à la suite duquel il fut envoyé à la prison du Temple.

(A suivre.)

ERNEST DAUDET (*Récit des Temps Révolutionnaires*).



PHOT. ALLÉVY

A PETITE GHITA

Vous n'avez pas six ans, mon petit amour blond,
Et vous êtes déjà femme par la raison.
En vous voyant aller, douce, aux cheveux d'aurore,
Avec vos grands yeux clairs d'aube qui vient d'éclorer,
Il me semble, ô Ghita, que vous appartenez
A de lointains pays, plus bleus et fortunés
Que les nôtres, au ciel frissonnant de vol d'anges,
Rutilant de soleils et d'étoiles étranges.
Pays de la légende et des rêves pieux
Dont les pelutres jadis enlumaient nos vieux
Missels aux tranches d'or. Pour moi, je m'imagine
Que Dieu nous a choisis ta blonde tête fine
Parmi ses plus jolis et plus purs saphirs
Pour mettre un flamboiement du ciel sur nos chemins.

Edouard de SEGRAIS.

ACTION IMMUNISANTE de la CARNINE LEFRANCO

Heim a montré (1) que le muscle est une des parties de l'organisme qui contient le maximum des corps immunisants. On n'a pas trouvé, dans le muscle, d'immunisine vis-à-vis du choléra (Pfeiffer et Marx); mais, vis-à-vis du pneumocoque, Heim admet que le muscle est la partie de l'organisme la plus riche en substances antipneumococciques. Peut-être en serait-il de même vis-à-vis du bacille de la tuberculose, et peut-être serait ainsi justifiée la méthode de l'opothérapie musculaire dans la tuberculose.

OPOTHÉRAPIE - Paul CARNOT
Professeur Agrégé
Médecin des Hôpitaux

J.-B. BAILLIÈRE - PARIS

(1) HEIM, *Munch. med. Woch.*, 1909.

ANÉMIE

J'ai le plaisir de vous signaler une guérison rapide que m'a donnée l'emploi de la **Carnine Lefrancq** dans un cas de troubles nerveux dus à l'anémie.

Docteur Delobel, Quélivy (Nord).

Jeune, on est difficile en bonheur; plus tard, on devient moins exigeant, parce qu'on connaît la cruauté de la vie. Il y a de l'audace à tenter de rendre heureux celui qui n'a pas encore souffert.

COMTESSE DIANE

La Carnine Lefrancq en ÉGYPTE



Nous certifions que la **Carnine Lefrancq** est importée depuis plusieurs années dans notre pays et qu'elle est actuellement une des spécialités françaises le plus justement appréciées par le corps médical d'Égypte et prescrites par lui. D'après notre expérience personnelle, ce produit se conserve parfaitement sous notre climat.

E. Dei Mar, Droguiste,
Le Caire
Alexandrie - Port-Saïd.

F. Galetti & Figli,
Droguistes,
Alexandrie.

J'ai la **Carnine Lefrancq** en spéciale estime, car elle a certainement contribué à me conserver l'existence d'un être cher.

Docteur Hermann Legrand,
Médecin en Chef de l'Hôpital Européen,
Alexandrie (Égypte).

Je m'empresse de vous certifier que mon opinion sur la **Carnine Lefrancq** est excellente. Cette précieuse préparation m'a rendu des grands services chez les convalescents des maladies aiguës, chez les poitrinaires, chez les anémiques et chez les vieillards. J'ai un client, O. F. Pacha, qui a 102 ans et dont la continuation de vie est due à la **Carnine Lefrancq**.

Docteur Comanos Pacha, Médecin-Consultant de S. A. le Khédive, Le Caire

Bien qu'il soit contraire à mes habitudes de témoigner publiquement en faveur d'un médicament, je veux bien, cette fois-ci, me départir de ma réserve et vous dire, en vous autorisant à en user, que j'ai toujours été très satisfait de l'emploi de la **Carnine Lefrancq**, à tel point que je l'ai fort souvent prescrite, non seulement à mes clients, mais à ma famille.

Professeur Hobbs,
Médecin des Hôpitaux de Bordeaux, Le Caire.

Souvent j'ai conseillé l'usage de la **Carnine Lefrancq** aux malades chez lesquels la suralimentation azotée est indiquée, et je n'ai pu que me louer de son emploi.

Docteur F. Brossard Bey,
Médecin en Chef de l'Hôpital Français,
Le Caire.

Je prescris beaucoup la **Carnine Lefrancq** qui est d'une digestion facile et d'une efficacité réelle comme agent de suralimentation.

Docteur Valassopoulos,
Médecin de l'Hôpital Grec, Alexandrie.



ÉGYPTIENNE DU HAUT-NIL



Le Docteur Don Ramón COLL y PUJOL de l'Université de Barcelone

Ramón Coll y Pujol a fait, à Barcelone, ses études classiques et a terminé ses études médicales près la Faculté de Médecine de cette ville, comme interne des hôpitaux.

En 1876, le jeune Docteur obtenait au concours la Chaire de Physiologie à l'Université de Barcelone, et peu d'années après, toujours au concours, il devenait membre de l'Académie Royale de Médecine et de Chirurgie et membre de l'Institut Médical de la même ville.

Le professeur don Ramón Coll est un savant de laboratoire qui partage très exactement son temps entre les études théoriques et les travaux pratiques.

Il a écrit, sous le titre : « Le Laboratoire de Physiologie », un petit manuel de travaux pratiques, et on lui doit un appareil original pour la transfusion.

Ses autres écrits : *Recherches physiologiques sur l'émission et la réception du lan-*

gage subjectif ; La chimie antitoxique des organismes animaux ; Un ennemi invisible (Trichine et Trichinose) ; Importance de l'imagination dans l'étude de la physiologie ; La vaccination et la revaccination obligatoires, montrent le penseur sous ses deux aspects, allant de la science positive aux dissertations philosophiques.

Ancien collaborateur de l'« Indépendance Médicale », et auteur de nombreux articles dans différents périodiques scientifiques ; un des fondateurs de la « Revue des Sciences Médicales », le professeur don Ramón Coll y Pujol est membre de l'Académie Royale des Sciences et des Arts de Barcelone ; en 1888, il obtenait une médaille d'or pour ses ouvrages scientifiques à l'Exposition Universelle de Barcelone.

Chef supérieur de l'Administration civile, il est grand-croix d'Isabelle la Catholique et Chevalier de l'Ordre Royal de Carlos III.



PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Coll y Pujol, ayant devant lui tous ses ouvrages est inspiré par la Physiologie. Il tient en mains une balance où les travaux pratiques font contrepoids avec les travaux théoriques.

CARNINE LEFRANCO

Suc de Viande de Bœuf CRUE

CONCENTRÉ

dans le VIDE et A FROID

par un procédé déposé à l'Académie de Médecine.

De 1 à 5 cuillerées à bouche par
jour, pure ou étendue d'un liquide
quelconque, eau minérale ou natu-
relle, thé lait, etc. (pas de bouillon)

FROID ou TIÈDE

ANOREXIE - - TUBERCULOSES

ANÉMIE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

Maladies de l'Estomac et de l'Intestin

CONVALESCENCES - FAIBLESSE

EN ALGERIE



Deux femmes faisant..... la porte.



BAIGNEUSES

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Paul-Emile Chabas, Petit-Palais des Champs-Élysées, Paris.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

BI-MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 79

AVRIL 1911 (1)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE . . . 12 Fr.
ÉTRANGER . . . 15 Fr.

LA MORT DE PICHEGRU

(Suite et fin.)

De même qu'il avait voulu faire grâce à Moreau, Bonaparte voulait faire grâce à Pichegru, et, puisque celui-ci connaissait Cayenne, où il avait été proscrit, lui confier le soin de coloniser, — au profit et avec l'aide de la France, — cette terre lointaine. Pichegru était emprisonné depuis plusieurs jours lorsque Réal se présenta au Temple pour lui faire part des propositions de Bonaparte. Il commença par douter de leur sincérité : peut-être, en les lui faisant, ne voulait-on que le pousser à des aveux et à trahir ses complices. Puis, devant les assurances de Réal, ses défiances parurent se dissiper ; il se montra sensible aux offres généreuses dont il était l'objet. On doit même supposer qu'elles eurent pour effet immédiat de mettre un terme à ses angoisses.

Mais, le bien-être qui en était d'abord résulté pour lui ne dura pas. Soit qu'il eût subi l'influence douloureuse de la solitude

jusqu'au point d'interpréter l'abandon dans lequel on le laissait au fond de sa prison, comme la preuve d'un changement dans les dispositions du Premier Consul ; soit que la nouvelle de l'arrestation de Georges et de ses complices et celle de l'exécution du duc d'Enghien lui fussent parvenues et lui eussent fait supposer que, quoi qu'on lui eût dit, il ne serait pas épargné, il tomba dans un abattement qui devait le ramener à ces idées de suicide dont on l'avait déjà vu antérieurement obsédé.

Elles durent s'emparer de lui de nouveau et avec plus de force. Ce qui autorise à le croire, c'est que, le 3 Avril, il faisait acheter une édition latine des épitres de Sénèque. Cette demande, sur le moment, n'attira pas l'attention ; mais, lorsque, après son trépas, on trouva le volume à son chevet, elle fut considérée comme la preuve qu'avant de mourir il avait cherché, dans les maximes de l'illustre moraliste païen,

LA CARNINE LEFRANCQ NE CONSTIPE PAS

une justification de la mort volontaire. A cette date du 5 Avril, il y avait près de six semaines qu'il était au secret et, plus que jamais, dans une ignorance totale du sort qu'on lui réservait.

Dans les bâtiments du Temple, il occupait une chambre au rez-de-chaussée, qui ne recevait la lumière que d'un étroit préau où, pendant quelques instants chaque jour, il pouvait se promener, mais toujours seul, sous le regard vigilant de deux gendarmes. Il ne voyait personne, sinon ses gardiens; il ne pouvait causer avec personne, si ce n'est avec le porte-clés Papon, sous la surveillance duquel il se trouvait plus spécialement. Il passait ses journées dans cette chambre, tantôt assis, tantôt la parcourant de long en large, sans autre distraction que la lecture. Très érudit, assez versé dans les langues anciennes pour traduire à livre ouvert les classiques latins et grecs, elle avait toujours été pour lui un plaisir.

III

Ce soir-là, Papon, qui lui avait servi à souper, vint, à dix heures, fermer la porte de la chambre, ainsi qu'il en avait l'habitude. Ordinairement, cette formalité accomplie, il allait déposer la clé dans les mains du concierge. Par suite d'un oubli dont il s'accusa ultérieurement, il la garda dans sa poche, où il la trouva le lendemain au saut du lit.

La nuit s'écoula sans incidents. Les deux gendarmes de garde entendirent d'abord, à plusieurs reprises, le général tousser et cracher. Mais, le silence s'étant fait ensuite, ils crurent qu'il s'était endormi. Jusqu'au matin, ils ne perçurent aucun bruit. A sept heures, le porte-clés se présenta pour allumer le feu, s'attendant à trouver, comme toujours, Pichegru réveillé et à l'entendre lui adresser quelques paroles bienveillantes. Mais, à sa grande surprise, le prisonnier ne bougea pas.

En ce moment, la conduite de Papon, telle qu'elle nous est révélée par sa déposition,

est si extraordinaire, si dépourvue de vraisemblance qu'on en doit conclure que cette déposition a été modifiée après coup pour des motifs restés ignorés et incompréhensibles. Il raconte qu'effrayé par le silence et l'immobilité du général, et « craignant un accident », il est allé sur-le-champ prévenir le concierge Fauconnier. Il craint un accident et il ne s'assure pas si sa crainte est ou non fondée, alors qu'il lui suffirait, pour s'en assurer, de s'approcher du lit, où il verrait ce que verront un peu

plus tard les magistrats et les chirurgiens convoqués tardivement. Il ne se demande même pas si, à supposer que Pichegru ait été en effet victime d'un accident, il n'est pas temps encore de lui porter secours et de lui prodiguer des soins. Non, tel est l'effroi qui s'empare de lui qu'il ne veut rien savoir, ne regarde pas et quitte la chambre précipitamment. Il est vraiment impossible, on le reconnaîtra, d'ajouter foi à ce récit. La vérité qui s'impose, c'est que Papon a constaté la mort, et qu'alors, mais alors seulement, il a couru chez Fauconnier.

Celui-ci, du reste, ne

se montre pas plus curieux que lui. La chambre est au rez-de-chaussée, à deux pas de son logement. L'idée ne lui vient pas d'y entrer; il va lui-même prévenir le colonel de gendarmerie Ponsard, préposé à la garde du Temple. Ils se rendent ensemble chez le juge d'instruction Thuriot, qui envoie aussitôt au commissaire de police Dusser l'ordre de se rendre au Temple et d'y dresser procès-verbal. Agirait-on avec cette lenteur si, dès ce moment, on ne savait que Pichegru est mort?

Quoi qu'il en soit, il est plus de dix heures, lorsque, à la suite du commissaire de police qui a procédé aux premières constatations, arrivent à la prison les citoyens Desmaisons, Rigault, Bourguignon et Thuriot, membres du Tribunal criminel, André Gérard, commissaire du gouvernement, Delafautrie, substitut, et Boré, com-



LA PRISON DU TEMPLE



Le Professeur CHANTEMESSE

mis-greffier. Sont également présents : les chirurgiens François Soupé, Mathieu Didier, Bernard Bousquet, Jean Brunet, Guillaume Fleury, le médecin Augustin Lesvignes, plus huit officiers qui ont servi sous les ordres de Pichegru et aideront à établir son identité.

Un examen sommaire du cadavre qu'on a trouvé étendu sur le lit permet de se rendre compte qu'il y a eu strangulation. La face est ecchymosée, la mâchoire serrée, la langue prise avec les dents. Le cou est entouré d'une cravate de soie noire, large de deux doigts, fortement nouée, dans laquelle on a passé un bâton long de quarante-cinq centimètres et de cinq de pourtour et dont on s'est servi comme d'un tourniquet. La main qui s'en est servi a tourné jusqu'à strangulation complète.

Est-ce celle de Pichegru ?

Cette question, les chirurgiens n'hésitent pas à la résoudre affirmativement, et bien qu'il semble extraordinaire

que les bras d'un homme, affaibli par l'effort même qu'il fait pour se détruire, aient pu imprimer et maintenir à un morceau de bois une impulsion assez prolongée pour donner la mort, ils déclarent que Charles Pichegru « s'est étranglé lui-même ». Il n'est pas fait mention de l'heure à laquelle on peut faire remonter le suicide. Il est dit seulement que les extrémités sont froides, les muscles des mains et les doigts fortement contractés.

Le lendemain, le corps fut transporté au Palais de justice à fin d'autopsie. L'opération, qui eut lieu dans la salle du tirage au sort des jurés, ne fit rien découvrir d'anormal et n'ébranla pas la conviction exprimée par les chirurgiens dans le procès-

verbal dont rien, du reste, n'autorise à suspecter la sincérité. L'autopsie terminée, on exposa ces restes déchirés dans la salle où le tribunal criminel tenait ses audiences.

Là, le commissaire du gouvernement, André Gérard, prit la parole, afin de prouver « que la vérité avait été recherchée par tous les moyens ». Faisant allusion au complot auquel Pichegru était accusé d'avoir participé, il continua : « L'instruction deviendra bientôt publique et l'état où elle se

trouvait, au moment où Charles Pichegru s'est donné la mort, ajoutera une grande preuve morale aux preuves légales qui constatent cet événement.

Alors, la malignité, l'intrigue, l'esprit de parti, la haine et la malveillance feront de vains efforts pour corrompre l'opinion. Les contemporains diront et la postérité répétera qu'un Français qui s'est rendu profondément coupable envers sa patrie, n'a pas vu de milieu entre la mort volontaire et l'échafaud :

il s'est suicidé. » L'orateur, en tenant ce langage, semble avoir prévu que la version du suicide rencontrerait beaucoup d'incrédulités, et avoir voulu répondre par avance aux propos calomnieux que les ennemis du Premier Consul allaient tenir. A peine la nouvelle de la mort mystérieuse de Pichegru commençait-elle à se répandre que, déjà, circulaient des bruits accusateurs, vagues et confus encore, mais qui, bientôt, devaient se préciser, et à la version du suicide opposer celle de l'assassinat.

Ces rumeurs firent le tour de l'Europe. Louis XVIII en avait l'écho à Varsovie où il résidait alors et d'où, le 22 Avril, il écrivait à son frère : « J'apprends dans l'instant la fin tragique du brave et malheu-



LA MORT DE PICHEGRU
Reproduction du tableau de MOREAU, de Tours.

reux Pichegru. Si elle a été volontaire, — ce dont il est bien permis de douter, — païen, je Pousse peut-être admirée; chrétien, elle ajoute encore à mes peines. »

Les propagateurs de la calomnie accumulaient, pour la fortifier, des inventions mensongères, et entre autres celle-ci, basée sur le prétendu témoignage d'un médecin présent à l'autopsie. On avait, disait-on, extrait du poison des viscères du mort; mais ce poison, mis dans un gobelet, avait ensuite disparu; — accusation aussi dépourvue de vraisemblance que de preuves, à laquelle on pouvait objecter que, si l'on avait empoisonné Pichegru, on n'aurait pas eu besoin de l'étrangler ensuite.

Néanmoins, ces inventions forgées à plaisir faisaient leur chemin, prenaient bientôt assez de consistance pour affaiblir l'autorité des dénégations légitimes qu'on y opposait et pour que, plus d'un siècle après l'événement qui les provoqua, il ait continué à nous apparaître comme mystérieux. Mais, si le doute qu'ils supposent sur la cause de la mort de Pichegru était permis aux contemporains, il ne saurait l'être aux hommes de nos jours. Les historiens de bonne foi ont fait justice d'une accusation que ne mérite pas Bonaparte et que son intérêt même, loin d'exiger qu'il s'y expose, lui commandait de ne pas encourir.

En laissant vivre Pichegru, il se faisait honneur, la clémence d'un victorieux envers un vaincu ayant toujours été un titre de gloire pour celui qui l'exerce. D'autre part, Pichegru, déshonoré par sa trahison antérieure, avili par un complot qui tendait à l'assassinat, ne pouvait plus devenir jamais un rival redoutable pour Bonaparte,

et c'est en vain qu'on cherche le profit que celui-ci pouvait retirer et retira de sa mort. En faisant grâce à Moreau, qui était pour lui un rival bien autrement dangereux et qu'il lui eût été aussi facile de faire assassiner, il prouva, quelques semaines plus tard, qu'il eût fait grâce à Pichegru. Il était, à cette heure, placé assez haut pour dédaigner l'adversaire désormais flétri, dont la mort ne pouvait en ajouter aux terribles exemples par lesquels, dès ce moment, il cherchait à décourager et à désarmer le parti qui menaçait son pouvoir et sa vie.

A ces raisons qui ne permettent pas de laisser sur sa mémoire, même à l'état de doute, une imputation calomnieuse et visiblement intéressée, il y a lieu d'ajouter celles que nous avons résumées plus haut et qui font comprendre pourquoi Pichegru a préféré une mort libératrice à une existence humiliée, déshonorée et désormais sans but. Il avait touché de trop près la gloire pour se consoler d'avoir perdu le droit d'en jouir et il n'a pas voulu survivre à son honneur.

Quelques années plus tard, le gouvernement des Bourbons restauré, se rappelant que Pichegru s'était compromis pour eux, voulut le réhabiliter; invoquant les services, d'ailleurs bien obscurs, qu'il avait rendus à la cause royale; il lui éleva même une statue. Mais la postérité, bien qu'elle ait admis, en faveur du suicidé du Temple, les circonstances atténuantes, n'a pas ratifié cette tentative de réhabilitation. (Fin.)

ERNEST DAUDET.

(Récits des Temps Révolutionnaires.)

Est-il raisonnable de prescrire certains produits qu'on oppose à la CARNINE LEFRANCQ, alors qu'on ne sait :

NI OÙ

NI PAR QUI

NI COMMENT

NI AVEC QUOI

?

ILS SONT FABRIQUÉS

La Carnine Lefrancq au CANADA



Nous certifions que la **Carnine Lefrancq** est importée depuis plusieurs années dans notre pays, et qu'elle est actuellement l'une des spécialités françaises les plus employées et le plus souvent prescrites par les Médecins.

D'après notre expérience personnelle, nous pouvons dire que ce produit est d'une excellente conservation sous notre climat.

Rougier Frères, Droguistes, Montréal
Arthur Décary, Pharmacien-Gérant,

Depuis plusieurs années, j'ai eu souvent l'occasion de prescrire, en particulier dans mon service de l'Hôpital Notre-Dame, la **Carnine Lefrancq**, et j'ai constaté que c'est un excellent agent de suralimentation, que les estomacs débiles la digèrent très bien et ne s'en fatiguent pas, surtout lorsqu'on l'administre avec le soda effervescent. Sa conservation est parfaite à toutes les températures.

Dr E. P. Benoît, Professeur à l'Université Laval,
 Clinicien de l'Hôpital Notre-Dame, **Montréal.**

Nous avons eu l'occasion de prescrire la **Carnine Lefrancq** à un certain nombre de nos malades, et il nous a été donné de constater :

- 1^o Que ce suc de viande de bœuf crue était un agent de suralimentation très efficace ;
- 2^o Que sa conservation était parfaite sous notre climat.

Dr G. E. Larin, Agrégé à la Faculté de Médecine de l'Université Laval,
 Assistant-Professeur de Clinique médicale à l'Hôtel Dieu, **Montréal.**

Je suis un admirateur de la **Carnine Lefrancq** et je la prescris à tous mes clients qui ont besoin d'un reconstituant énergétique et rapide.

Dr Lorenzo J. Montreuil,
 Médecin spécialiste de l'Hôtel Dieu de Lévis, **Québec.**

Votre réclame est inutile pour moi ; je prescrirai toujours la **Carnine Lefrancq** parce que son emploi me donne toujours des succès.

Dr J. Emmanuel Gagne,
 Inspecteur Sanitaire des Ecoles, **Montréal.**



Le Professeur CHANTEMESSE

Le professeur Chantemesse a eu une carrière particulièrement rapide. Interne des Hôpitaux en 1880, médecin des Hôpitaux en 1885, agrégé en 1889, il obtenait la chaire d'hygiène en 1898, et entrait à l'Académie de Médecine en 1901. En 1903, il était nommé Inspecteur général des Services sanitaires.

Cette brillante carrière était d'ailleurs parfaitement méritée et elle se légitime par ce fait, que le docteur Chantemesse, jeune agrégé, élève de Pasteur, avait représenté en quelque sorte la Faculté auprès du maître qui était en train de renouveler les doctrines médicales et de bouleverser la pratique des médecins.

Aussi fut-il choisi pour créer, à la Faculté de Médecine, le nouvel enseignement dont la nécessité était la conséquence de cette grande révolution, et de nombreuses générations de médecins vinrent recevoir, dans le laboratoire de M. Chantemesse, cet enseignement de la bactériologie, qui était alors la partie la plus attrayante des études médicales.

Pendant les premières années, ce cours n'avait point d'analogue, puisque le laboratoire de M. Pasteur n'était pas encore ouvert au public; et non seulement les étudiants, mais encore des médecins français et étrangers, des médecins des hôpitaux, des agrégés de la Faculté vinrent demander à M. Chantemesse de les initier aux recherches pastoriennes. Et tous ont conservé du savant et aimable professeur de bactériologie le plus sympathique souvenir.

Les recherches de M. Chantemesse s'orientèrent bientôt du côté de l'application de la bactériologie à l'hygiène; et en cela encore il se montra véritable élève de Pasteur, bien pénétré de l'esprit du maître.

Peut-être a-t-on, aujourd'hui, un peu oublié l'histoire de la découverte, dans les eaux de consommation, du bacille de la fièvre typhoïde, tant cette notion est devenue classique et même banale.

Or, c'est en Mars 1897, qu'en collaboration avec M. Widal, M. Chantemesse a trouvé le bacille

typique dans l'eau d'une borne-fontaine de Ménilmontant. En même temps, considérant que si l'eau potable, à Paris, charriait ainsi le virus, on pourrait en avoir la démonstration par l'état de la santé publique, après les périodes où l'on avait distribué en grande masse l'eau de rivière, il apporta cette preuve *a posteriori* en dressant des graphiques où l'on pouvait lire que, deux ou trois semaines après chaque distribution d'eau de rivière, il y avait une recrudescence dans le nombre des entrées aux hôpitaux par fièvre typhoïde.

Mais il n'a pas suffi au savant d'éclairer l'étiologie de la fièvre typhoïde; il a encore voulu trouver à ce mal une médication spécifique. Ayant réussi, non sans de grandes difficultés, à cultiver le microbe typhoïdique, il a pu préparer un sérum qui, administré dans de certaines conditions, donne d'excellents résultats. Dans son service hospitalier, la mortalité par fièvre typhoïde, grâce à cette sérothérapie, est extrêmement réduite.

Le docteur Chantemesse pratique aussi depuis quelque temps, sur les élèves et les infirmiers de son service, la vaccination antityphique, et avec le plus grand succès, puisqu'aucun cas de contagion n'a, depuis cette mesure, été observé sur son personnel.

Chargé maintenant de la direction des services sanitaires, M. Chantemesse, toujours très au courant de l'état de sa science de prédilection, et soucieux d'en appliquer les données les plus modernes à la prophylaxie, vient de déclarer la guerre aux insectes, moustiques, puces, mouches, etc., et à tous les animaux parasites dont on connaît depuis peu le rôle si actif dans la transmission des maladies virulentes et pestilentielles.

Ses rapports sur le choléra et sur la peste, présentés à l'Académie de Médecine en collaboration avec M. Borel, constituent des études remarquables sur la marche de ces fléaux qui nous serrent de si près depuis quelque dix ans, et sur les mesures qu'il convient de leur opposer.

Le professeur Chantemesse, médecin de l'Hôtel-Dieu, est Officier de la Légion d'honneur.



PHOT. FROU

PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Chantemesse qui, en tant qu'inspecteur général des Services sanitaires, a charge de la santé publique, tâte le pouls de la France et examine l'état de sa langue, prêt à intervenir avec une lotion désinfectante, si sa cliente présentait le moindre signe de contamination.

CARNINE LEFRANCQ

Suc Musculaire de BŒUF CRU
CONCENTRÉ et INALTÉRABLE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
(pas de bouillon) FROID ou TIÈDE

Usine modèle à Romainville (Seine) construite
sur un Hectare spécialement et uniquement
pour la fabrication de la Carnine Lefrancq.
Société au Capital de 2.000.000 de francs
entièrement versés.

DÉPOT GÉNÉRAL : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



LE MARCHÉ DE L'ENCARNACION, A SÉVILLE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Zoé Hess, Petit-Palais des Champs-Élysées, Paris.

EXTRAITS DE VIANDE. — Les extraits de viande préparés par l'industrie ou à domicile à l'aide de la marmite dite américaine, renferment une certaine proportion de substances albuminoïdes (6 à 15 p 100) : ils sont relativement riches en matières extractives (créatine, xanthine, etc.). Ils sont, surtout et avant tout, succagogues : ils agissent en stimulant le goût et en provoquant la sécrétion de suc d'appétit, à la façon des condiments.

Ils n'ont pas de valeur alimentaire propre. Malgré leur utilité succagogue, leur valeur opothérapique n'a rien de commun avec celle de la viande d'où ils dérivent, en raison même de leur mode de préparation.

OPOTHÉRAPIE - PAUL CARNOT,
Professeur agrégé - Médecin des Hôpitaux.

A.-B. BAILLIÈRE - PARIS.

La CARNINE LEFRANCQ est préparée dans le VIDE et A FROID

par un procédé déposé à
l'Académie de Médecine.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 80

AVRIL 1911 (2)

ABONNEMENT

UN AN. FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 15 Fr.

LE CABINET NOIR SOUS LE SECOND EMPIRE

La pièce suivante, sur le cabinet noir, a été trouvée dans un des bureaux de l'Administration des Postes par le délégué de la commune. Elle a été évidemment écrite sous l'Empire par un employé des Postes. Nous ignorons à qui elle était alors destinée, mais il nous a paru intéressant de la reproduire.

Le cabinet noir est situé au premier étage de l'Hôtel des Postes; il se compose de deux pièces, lesquelles, bien que séparées par une cloison, n'ont pas de communication entre elles; les fenêtres de ces pièces donnent sur la rue Jean-Jacques-Rousseau. L'une des pièces, sur la porte de laquelle est peint un gros N° 3, est occupée par M. Simonel, agent des Postes, dont nous indiquerons plus bas les fonctions; l'autre, par M. Marseille, commissaire de police.

M. Simonel se rend ordinairement à son cabinet par la rue Coq-Héron. Il est muni d'une clef de la grille, il monte par l'escalier E, traverse clandestinement l'anti-

chambre du départ, et juste en face de lui, se trouve la porte N° 3.

Quant à M. Marseille, pour échapper à la vue des employés du départ, il monte par l'escalier B, traverse l'antichambre du cabinet du directeur de la Seine et suit ensuite le corridor vitré qui surplombe la cour de l'arrivée.

Le service des lettres de l'administration centrale se divise en trois sections principales, savoir : 1° Service de Paris, salle des facteurs; 2° Tri général, se subdivisant en France et banlieue; 3° Étranger.

Le cabinet N° 3, qui a été choisi avec une grande intelligence, rayonne sur ces trois sections. Toute communication est inter-

Il n'est pas possible de prescrire un produit à base de viande crue si l'on ne sait
NI OÙ, NI COMMENT, NI PAR QUI, NI AVEC QUOI IL EST PRÉPARÉ

dite entre les agents de ces diverses sections. Grâce à cette défense et à l'organisation des lieux, le sous-agent Prost, placé sous les ordres immédiats de M. Simonel, peut entrer dans ces trois sections, sans trop éveiller l'attention des employés, y prendre et y rapporter les dépêches, ainsi que les lettres lues, lesquelles, on le comprend, sont gardées jusqu'à la dernière limite du temps.

Malgré toutes ces précautions, le secret est celui de Polichinelle, chacun en rit tout bas. Ajoutons que, par pudeur, le mot noir n'est jamais prononcé; on se borne à dire : « Portez cette dépêche au cabinet » ; « Cette dépêche a-t-elle passé au cabinet ? ».

Voici maintenant quelles sont les fonctions de M. Simonel :

Quand une dépêche signalée arrive au bureau central, le sous-agent Prost, averti d'avance et très expert, se présente à l'ouverture du paquet signalé, et, sans désemparer, le porte à M. Simonel; puis se rend à une autre section, où sa présence est encore nécessaire pour le même motif. M. Simonel qui, pendant ce temps, a dépouillé le paquet précédent et en a extrait les lettres qui doivent être lues, échange ce paquet contre un paquet nouveau, et Prost remet immédiatement le précédent dans le service. Quant aux lettres extraites, elles sont à l'instant remises à M. Marseille, qui se livre sur elles à son travail particulier.

Pour mieux nous faire comprendre, citons un exemple :

En automne 1868, M. Thiers passa quelque temps dans un château situé près de Luzarches; aussitôt l'embargo fut mis sur les dépêches de ou pour Luzarches. Prost se présentait à l'arrivée de la dépêche, l'emportait, et, en quelques minutes le tour était joué. D'autre part, il s'emparait du paquet de lettres à destination de Luzarches quelques minutes avant le départ, et même opération.

La rapidité extrême du chemin de fer ne permet pas maintenant d'opérer avec la même lenteur que sous le premier empire; c'est pour le coup qu'on n'en aurait jamais fini, malgré l'habileté extrême des employés sus nommés.

Quelquefois aussi les facteurs d'un rayon reçoivent l'ordre d'attendre en table au dernier moment; une seule lettre retarde ainsi la distribution de tout un quartier de Paris.

On croit généralement, dans le public, que la surveillance du cabinet noir porte

uniquement sur le parti républicain; c'est une grande erreur; la plupart des lettres lues sont celles de gens qui, par leur position, paraîtraient être à l'abri de tout soupçon; ce sont les officiers supérieurs de tous les corps d'armée, les familiers du château eux-mêmes, et jusqu'aux femmes de chambre de certaines grandes dames, les sénateurs, les évêques. Croirait-on que la correspondance écrite de la propre main du Prince Napoléon à S. A. Madame la Princesse Clotilde n'est pas plus respectée que les autres, et est soumise à l'examen impur d'un agent de police ?

D'autres parts, les dépêches transitant par la France passent au cabinet noir. Les dépêches closes, si admirablement scellées par l'Office Anglais, sont non moins admirablement ouvertes et recachetées.

Le cabinet noir est muni, à cet effet, d'un appareil spécial ainsi que de cire et de ficelle de fabrique anglaise. Le cabinet noir a pourtant subi un échec à l'occasion d'une lettre chargée arrivant de Londres et adressée au général Garibaldi. Cette lettre était arrivée à Paris par le courrier du matin et n'en devait partir que le soir. On avait donc tout son temps; mais les précautions avaient été bien prises : la lettre, d'un gros volume, avait ses plis si bien enchevêtrés les uns avec les autres, elle était en outre couverte de tant de cachets artistement appliqués, que toutes les tentatives sont restées superflues. Force a été d'ignorer le contenu de cette lettre, ce qui n'a pas peu contribué à contrister MM. Simonel et Co et faire faire des gorges chaudes à tout l'entourage.

Bien qu'en réalité M. Simonel n'exerce que des fonctions occultes et que, comme nous l'avons dit plus haut, il ne mette jamais les pieds au bureau du départ, il n'en porte pas moins le titre de chef de bureau du départ. Sa commission au traitement de 5.000 francs, est signée par le Ministre des Finances (sans compter tous les boniments de la police); son nom figure entre ceux de MM. Wicot et Dufour, chefs réels du bureau précité.

Ce n'est pas un faible motif d'irritation pour ces deux chefs, de voir leurs noms accolés à celui d'un agent de police. Quant aux simples employés, ils ne sont pas moins révoltés de se voir frustrer de ces 5.000 francs qui sont prévus au budget en leur faveur, et détournés de leur destination au profit d'un agent secret; ceci constitue un véritable vol.



Le Docteur Julien POTOCKI

LE RECENSEMENT

Jusqu'au xvm^e siècle, il n'y a jamais eu en France de recensement général de la population; on se bornait à établir les dénombrements par feux, en vue de la levée des impôts.

Le tableau de Vauban « pour l'établissement de la dime royale » qui indique que la population totale de la France était alors de 19.094.000 habitants, a été dressé d'après les « mémoires des intendants » lesquels contiennent la première enquête officielle ayant donné des résultats généraux pour l'ensemble du royaume.

Plusieurs recensements eurent lieu sous Louis XVI, dont le plus important fut celui de la Bourgogne, en 1786.

La loi du 22 Juillet 1791 prescrivit aux corps municipaux de faire constater, chaque année, soit par des commissaires de police, soit par des citoyens commis à cet effet « l'état des habitants ». Les renseignements ainsi recueillis devaient être inscrits sur un registre permanent indiquant les « nom, prénoms, âge, sexe, profession de chaque habitant », mais, en réalité, cette loi n'a jamais été exécutée.

C'est en 1801 seulement qu'a eu lieu le premier recensement régulier prescrit par une circulaire ministérielle du 16 Mai 1800.

Un second recensement eut lieu en 1806, puis un troisième en 1821, et un quatrième en 1831.

C'est à partir de cette dernière date seulement que les recensements généraux ont été effectués tous les cinq ans, et ce n'est qu'à dater de 1836 que les recensements furent *nominatifs* au lieu d'être *numériques*.

Jusqu'en 1836, en effet, on se bornait à relever *numériquement* les chiffres de la population. Il en résultait des erreurs nombreuses par suite de négligences et aussi par suite de calculs d'intérêts opposés.

Telle commune, par exemple, diminuait le chiffre de sa population pour ne pas avoir à subir une augmentation des impôts qui variaient suivant l'importance de cette population.

Telle autre, au contraire, dans le but d'obtenir certaines prérogatives, augmentait le chiffre réel des habitants. C'est ainsi qu'en 1831 le chiffre réel de la population avait été augmenté, dans certaines communes, de plusieurs milliers d'âmes, afin que le maire obtint l'honneur d'être nommé par le roi.

L'Ordonnance royale du 30 Décembre 1836 mit fin à ces abus en exigeant, pour l'avenir, un dénombrement *nominatif* de tous les habitants de chacune des communes, et en prescrivant aux maires d'en envoyer le double à la Préfecture.

Eugène GRÉCOURT,

(Intermédiaire des chercheurs et curieux.)



Victorin Richel.

NOUVELLE ZEMBLE

Femme Samoyède et son enfant.

VIANDE DE CHEVAL

Elle est d'un goût sucré, agréable, et n'est pas grasse, les chevaux n'étant pas engraisés avant l'abattage. Mais il est nécessaire de ne prendre que les meilleurs morceaux; car, le cheval n'étant pas préparé spécialement,

LA VIANDE QUE L'ON PEUT SE PROCURER VIENT, HABITUELLEMENT, DE CHEVAUX MORTS D'ACCIDENTS OU RÉFORMÉS, TROP SOUVENT EN MAUVAIS ÉTAT DE NUTRITION.

OPOTHÉRAPIE — PAUL CARNOT

Professeur agrégé,

J.-B. BAILLIÈRE - PARIS

Médecin des Hôpitaux.

A PROPOS DE L'AMOUR

Le cœur ne vieillit pas, mais il est pénible de loger un Dieu dans des ruines.

On se plaît encore à table quoique l'on n'y mange plus.

VOLTAIRE.

LE CŒUR DE TIMANDRA

Nous avons extrait, d'un poème dramatique, en trois actes, que vient de faire paraître (1) Mme Julien



JULIEN REYNE

Reyne, ces quelques vers d'un lyrisme exalté, d'une envolée si puissante. L'auteur, dans *Le Cœur de Timandra*, nous fait revivre à Corinthe les

heures où la maîtresse d'Alcibiade attend, selon la prédiction des oracles et le vœu de son cœur, le retour de son trop éher et trop oublieux amant.

ALCIBIADE

Femme, que dis-tu là?... Les dieux m'ont-ils conduit?
M'attendais-tu vraiment?... N'en suis-je pas réduit
À être dans ces lieux le jouet d'un vain songe?...
Dans quel gouffre de joie, ébloui, je me plonge!...
Si j'y pouvais mourir!...

TIMANDRA, avec exaltation.

Insensé, que dis-tu?...
Tu parles de mourir ce soir, quand la vertu
D'un souvenir divin fait renaître immortelle
Une ivresse divine en notre âme fidèle!...
Mourir, mon bien-aimé!... Ah! vivre, vivre, vivre!...
Pour entendre de toi le mot doux qui enivre,
Te sentir palpiter, frémir dans le lien
De mes bras refermés!... offrir comme soutien
À ta tête, ami cher, l'épaulé jamais lasse
De l'amante qu'enfin ton bras puissant enlace!...
Sentir fondre mon cœur au feu de ton regard
Vivre!... l'aimer toujours, à l'instant, sans retard.

Plus recueillie.

Vivre, tendre ma lèvre, ô ravissante fièvre,
Au lent baiser profond d'une lèvre... ta lèvre!...
Vivre en fermant les yeux pour mieux te voir en moi
Et mieux me recueillir dans le suprême émoi
De te sentir tout proche et tout mien...

Avec une nouvelle exaltation

Vivre
Le passé, le présent que le destin nous livre,
Tout l'immortel amour, toute la volupté,
Dans un unique instant!... Faire une éternité
D'un moment! Échanger les mots et les caresses
Où se tisse en l'oubli la trame des tendresses
Qui défilent à la fois et l'espace et le temps!...
À tout l'essaim qui chante au cœur fou des amants,
Donnons le vol ce soir... Vivons...

Julien REYNE.

(1) Librairie du XX^e siècle, Edit. Paris.

LA PUDEUR

La pudeur a mille formes, qui sont incohérentes et contradictoires; une femme montre au bal ce qu'elle cache aux bains de mer et montre aux bains de mer ce qu'elle cache au bal. « Une femme de Madagascar, dit Stendhal, laisse voir sans y songer ce qu'on cache le plus ici et mourrait de honte plutôt que de montrer ses bras ». Il en est de la pudeur comme du bien; nous ne savons rien du bien, excepté qu'il faut le faire; les femmes ne savent rien de la pudeur excepté qu'il faut en avoir.

Emile FAGUET,
de l'Académie Française.

" DE L'AMOUR ", E. GANSOT & C^{ie}, ÉDITEURS, PARIS.



ALGÉRIE - Femme du Sud.

LE MARIAGE EN CHINE

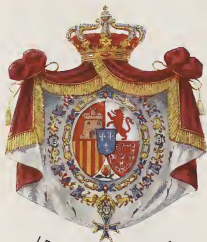
En Chine, il y a très peu de célibataires par sentiment, mais beaucoup de célibataires par force, faute de moyens.

Le mariage est très honoré : un homme non marié ne peut être ni conseiller municipal, ni député; un homme non marié jouit de peu de considération dans le grand monde.

On se marie de très bonne heure, et les secondes noces sont fréquentes; il y a beaucoup de sexagénaires qui se remariaient, lors même qu'ils ont déjà beaucoup d'enfants.

(Revue du Traditionnisme - Décembre 1909.)

La Carnine Lefrancq en ESPAGNE



LES ARMES D'ESPAGNE

Parmi les préparations opothérapiques employées ici, je prescris assez souvent la **Carnine Lefrancq**, qui conserve ses propriétés pendant un temps presque indéfini, et qui m'a toujours donné de bons résultats comme agent de suralimentation.

Professeur Mariano Battlès,
Doyen de la Faculté de Médecine
de Barcelone.

J'ai prescrit, à maintes reprises, la **Carnine Lefrancq**, à un assez grand nombre de mes malades, et j'ai toujours constaté l'efficacité de cette préparation comme agent de suralimentation tout en constatant qu'elle conserve presque indéfiniment ses propriétés sous notre climat.

Dr Pedro Vicent,
Valence.

Entre les nombreuses préparations de viande qui se fabriquent, il y a longtemps que je préfère la **Carnine Lefrancq**, pour ses bons résultats thérapeutiques, en premier lieu, et pour sa magnifique conservation et son agréable goût au palais, qui fait qu'elle ne peut être remplacée pour les enfants.

Dr Tomas Seliquer Pérez,
Murcie.

Nous certifions que la **Carnine Lefrancq** est importée depuis plusieurs années dans notre pays, et qu'elle est actuellement une des spécialités françaises les plus employées et le plus souvent prescrites par les Médecins.

D'après notre expérience personnelle, nous pouvons dire que ce produit est d'une excellente conservation sous notre climat.

Ont signé, les Droguistes-Importateurs dont les noms suivent :

Fco Gayoso - Martín y Durán - Pérez, Martín y C^{ia}, Madrid.

M. Dalman Oliveres - J. Uriach y C^{ia} - J. Viladot, Barcelone.

Hijos de Blas Cuesta - G. Contat y C^{ia}, Valence.

Successeurs de J. Villar, La Corogne.

Depuis plusieurs années, j'ai eu l'occasion de prescrire la **Carnine Lefrancq** à un certain nombre de mes malades, et il m'a été donné de constater : que ce suc de viande de bœuf crue était un agent de suralimentation très efficace et que sa conservation était parfaite.

Dr Celestino Molinier.

Professeur-Chef du Dispensaire des Maladies des Enfants à l'Institut Rubio, Madrid.

TEMPÉRATURE MAXIMUM : + 47°



TEMPÉRATURE MINIMUM : - 11°



CHANTEUSE ESPAGNOLE

Le Docteur Julien POTOCKI

Julien Potocki est né le 29 Août 1860.

Licencié ès-sciences physiques en 1878, externe des Hôpitaux en 1880, interne titulaire en 1884, il est successivement interne du professeur Pinard, à Lariboisière, et du professeur Tarnier, à la Maternité.

En 1888, il soutenait, pour le doctorat, une thèse sur « Les Méthodes d'embryotomie et les présentations de l'épaule négligées », où il étudiait spécialement l'embryotome de Tarnier. Cette thèse valait au jeune accoucheur une médaille d'argent (Prix de thèses de la Faculté de Médecine).

Poursuivant sa rapide et brillante carrière, le docteur Potocki, chef de Clinique d'accouchement en 1890, était reçu accoucheur des Hôpitaux en 1896 et agrégé en 1901. En 1898, il était nommé accoucheur-adjoint de la Maternité. Dans cet établissement, qui est l'Ecole des sages-femmes de l'Assistance Publique de Paris, il a prodigué son enseignement jusqu'en 1907,



époque à laquelle il quitta la Maternité.

Après avoir terminé son clinicat, il resta attaché à la Clinique Baudelocque, où il continua à participer à l'enseignement tant de l'obstétrique que de la gynécologie, sous la direction du professeur Pinard. Ces cours, très suivis par les médecins français et étrangers, ont établi la réputation du docteur Potocki.

On doit au docteur Potocki une édition française annotée de l'*Atlas-Manuel d'Obstétrique clinique et thérapeutique* de O. Schaeffer (1 vol. de 472 pages, Paris, 1901) et, en collaboration avec M. Branca, une monographie de *L'Enf human et des premiers stades de son développement* (1 vol. Paris, 1905).

Secrétaire général de la Société d'Obstétrique, de Gynécologie et de Pédiatrie de Paris, où ses communications sont très remarquées, le docteur Potocki est actuellement accoucheur de la Pitié.

Il est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Potocki, entouré de ses élèves sages-femmes (1^{re} année, cols bleus, 2^e année, cols roses), est en train de faire (à l'aide d'une ficelle !) la brillante démonstration de l'abaissement prophylactique du pied qu'il préconise, dans certaines présentations vicieuses. Il porte au côté son embryotome, et de sa poche sort un plan de la nouvelle Pitié, auquel il a collaboré.

CARNINE LEFRANCO

SUC MUSCULAIRE
de Viande de Bœuf CRUE

Préparé dans le VIDE et à FROID

PAR UN PROCÉDÉ DÉPOSÉ A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

MODE D'EMPLOI. — De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

INDICATIONS

TUBERCULOSE — ANÉMIE — CHLOROSE
CONVALESCENCES — FAIBLESSE
MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN

INDICATIONS

ANOREXIE — NEURASTHÉNIE — DÉBILITÉ
ALIMENTATION LIQUIDE
TOUTES DÉCHÉANCES PHYSIQUES

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis — PARIS

J
A
P
O
N

A
N
C
J
E
N

DAME NOBLE

La CARNINE LEFRANCO est la *moins chère* de toutes les préparations zomothérapiques, parce qu'elle est préparée avec du suc musculaire de **Bœuf CONCENTRÉ**.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

BI-MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 81

MAI 1911 (1)

ABONNEMENT

UN AN. { FRANCE . . . 12 Fr.
ÉTRANGER . . 15 Fr.

LA MORT DU DUC D'ENGHIEN

(21 Mars 1804)

Par suite des dispositions du traité de Lunéville, en 1801, le corps de Condé ayant été licencié, le duc d'Enghien alla se fixer à Ettenheim, petite ville de 2.600 âmes, du grand-duché de Bâle, sur l'Ettenbach, près des frontières de France. Là, forcément rendu au repos, l'arrière-petit-fils du grand Condé avait donc déposé les armes, qu'il croyait désormais inutiles à la plus noble des causes. Il partageait son temps entre les plaisirs de la chasse, auxquels il se livrait avec cette passion innée chez tous les princes de sa maison, la culture des fleurs et les épanchements de l'amitié qu'il avait vouée à Mme la princesse Charlotte de Rohan-Rochefort. Il laissait souvent ses regards errer sur les côtes de France, mais sans ressentiment,



LE DUC D'ENGHIEN

sans arrière-pensée, sans aucun projet hostile; depuis qu'il avait vu tous les souverains de l'Europe abandonner sa cause, il l'avait, en quelque sorte, abandonnée lui-même, en attendant des temps meilleurs, et il avait renoncé à la guerre et à l'ambition.

Bonaparte, premier consul, ne pouvait croire à tant de résignation. Quand il apprit que les principaux réfugiés en Angleterre songeaient à revenir en France, il ne douta pas que le duc d'Enghien, celui de tous dont il redoutait le plus le caractère entreprenant, ne fût à leur tête, et il résolut de s'emparer de sa personne, à quelque prix que ce fut.

Le 14 mars 1804, le duc d'Enghien, qui avait passé la journée à la chasse, était

Peut-on prescrire un produit, alors qu'on ne sait

NI OÙ,
NI PAR QUI,

NI COMMENT,
NI AVEC QUOI

IL EST FABRIQUÉ ?

couché et endormi, quand il fut réveillé en sursaut par deux fidèles serviteurs, qui lui dirent que le château était entouré. Il sauta à bas de son lit, s'arma d'un fusil de chasse à deux coups et ouvrit la fenêtre. Sa demeure, en effet, était cernée par un détachement de dragons, des piquets de gendarmerie, formant un total de près de 300 hommes, conduits par deux généraux, un colonel de dragons et un colonel de gendarmerie. Une demi-heure après, les

portes de l'habitation furent enfoncées. Le prince se préparait à une vigoureuse défense, déjà il avait couché en joue le colonel de gendarmerie Charlôt, qui, le premier, était entré dans la cour; mais le baron de Grunstein, son ami, releva son fusil en lui faisant observer que toute résistance était inutile, vu les forces considérables qui enveloppaient la maison. Le prince fut violemment enlevé de chez lui, emmené dans un moulin situé à peu de distance d'Etteinhaim, embarqué par Rheinau, débarqué, conduit à pied jusqu'à Pfofsheim, mené ensuite en voiture, escorté par le colonel de gendarmerie Charlôt, un maréchal des logis de

cette arme et un gendarme. Le prince arriva à Strasbourg vers cinq heures et demie du soir. Transféré une demi-heure après, dans un fiacre, à la citadelle, il fut séparé de ses compagnons d'infortune. Le 18, dimanche, à une heure et demie du matin, on enleva le jeune duc pour le conduire à Paris, où il arriva le 20, à quatre heures et demie du soir et à cinq à Vincennes. Le prince, exténué de besoin, de fatigue, prit un léger repas et se jeta sur un mauvais lit, sur lequel il s'endormit profondément. On l'éveilla vers les onze heures pour le faire comparaître devant un Conseil de guerre, présidé par le général Hulin. On lui demanda quel grade il occupait dans l'armée de Condé. Il répondit : « Commandant de l'avant-garde en 1796. » « — Et depuis? » « — Toujours à l'avant-garde. »

« Avant de signer le procès-verbal, dit le prince, je fais la demande d'avoir une audience particulière du premier consul. Mon nom, mon rang, ma façon de penser et l'horreur de ma situation me font espérer qu'il ne se refusera pas à ma demande. (1) »

Après sa comparution devant le Conseil, le duc d'Enghien causait tranquillement avec le lieutenant Noirot de la gendarmerie d'élite. Il lui demandait depuis quand il était rentré dans l'armée, s'il était entré au

service comme simple soldat et s'il aimait son métier. Tout à coup, Harel, commandant du château, entre, une lanterne à la main, suivi du brigadier Aufort, et invite le prince à le suivre. Celui-ci descend dans la cour, accompagné par Noirot et par plusieurs gendarmes. Il la traverse et arrive à l'escalier de la petite porte ogivale de la cour du Diable, qui conduit aux fossés. Il était deux heures et demie du matin. Il faisait froid; la pluie fine qui tombait pénétrait les vêtements. A la vue de cet escalier étroit, tristement éclairé par une lanterne fumeuse, le prince étonné recule. Ils s'écrient : « — Où me conduisez-vous ? dites-le moi ! » Point de



LA MORT DU DUC D'ENGHIEN
Reproduction du tableau de J.-P. Laurens.

réponse. « — Est-ce aux cachots ? continue-t-il. Autant vaudrait mourir ! » Alors, un des hommes de l'escorte laisse échapper ces mots significatifs : « — Aux cachots ? Non, malheureusement. » Et Harel ajoute : « — Monsieur, veuillez me suivre et rappeler tout votre courage. »

Cette fois, le prince a compris le sort qui l'attend. Il descend avec calme les quarante marches de l'escalier en spirale, franchit le petit pont-levis qui sépare la cour du Diable des fossés, descend encore sept marches, longe la cour des Salves, arrive à la tour du Gouverneur, puis, au tournant, près du pavillon de la Reine, se trouve face à face avec le peloton d'exécution. L'adju-

(1) VILLEMER - Mgr. le Duc de Bourbon, Paris - 1854 - in-8°.

dant-général Pelé tient à la main une lanterne à demi-ouverte, dont il dirige la lumière sur le duc d'Enghien. On fait arrêter le prince à deux pas des gendarmes, le dos au mur du pavillon de la Reine.

L'adjutant entr'ouvre son manteau et lit au prince la sentence de mort.

La lecture terminée, le duc se tourne vers le lieutenant Noiroi et lui demande de lui rendre un service. Sa pensée s'est reportée tout à coup vers la princesse Charlotte. Il ne voit en face de lui que des visages cruels ou impassibles et, dans cette nuit qui s'achève, ses regards ont paru chercher la rive du Rhin, où gémît la femme adorée dont il croit entendre les sanglots et les soupirs. Il réclame des ciseaux, coupe une mèche de ses cheveux, la place avec son anneau d'or dans un billet qu'il avait écrit furtivement de Strasbourg

à Paris, et prie Noiroi de remettre le tout à la princesse de Rohan-Rochefort. L'officier le lui promet...

Le prince tourne son esprit vers Dieu. « Ne me donnerez-vous pas un prêtre ? » demande-t-il. Alors une voix répond ironiquement, du haut des glacis qui faisaient face au pavillon : « Veut-il donc mourir en capucin ? »

Le duc d'Enghien tombe à genoux et, dans une prière silencieuse, invoque le Dieu qui fait les forts et qui consacre les martyrs. Puis il se relève et s'écrie : « Qu'il est affreux de périr ainsi de la main des Français !... »

A ces mots, l'adjutant Pelé porte la main à son chapeau et, comme s'il eût craint d'autres paroles, il se découvre rapidement. C'était le signal convenu. Les gendarmes font feu, et le duc d'Enghien tombe raide mort.

Henri WELSCHINGER,

(*Le Duc d'Enghien*, Plon, Edit., Paris).

CATASTROPHE DU BALLON LE « ZÉNITH »

Monté par Gaston Tissandier, Crocé-Spinelli et Sivel (15 Avril 1875)

L'ascension a duré quatre heures. Parti à midi de l'usine à gaz de la Villette par un magnifique soleil, l'aérostat atteignit vers une heure l'altitude de 5.000 mètres. Une partie des expériences, but de l'expédition, étaient terminées. On monta encore et à une heure vingt minutes on atteignit 7.000 mètres. « Sivel et Crocé sont pâles et je me sens faible », écrit dans son journal M. Tissandier. « Je respire de l'oxygène, qui me ranime un peu. Nous montons encore. Sivel se tourne vers moi et me dit : « Nous avons beaucoup de lest, faut-il en jeter ? » Je lui réponds : « Faites ce que vous voudrez. » Il se tourne vers Crocé et lui fait la même question. Crocé baisse la tête avec un signe d'affirmation très énergique. Trois sacs sont vidés et le ballon monte rapidement. » M. Tissandier dit ensuite : « Je me sens tout à coup si faible que je ne peux pas tourner la tête pour regarder mes compagnons. Je veux saisir le tube à oxygène, mais il m'est impossible de lever le bras. Mon esprit était encore très lucide : j'avais les yeux sur le baromètre et je vois l'aiguille passer sur le chiffre de la pression 290, puis 280, qu'elle dépasse. Je veux m'écrier : « Nous sommes à 8.000 mètres ! » Mais ma langue est presque comme paralysée. Tout à coup, je ferme les yeux et je tombe inerte, perdant absolument le souvenir : il était environ une heure et demie. A deux heures huit minutes, je me réveille un moment : le ballon descendait rapidement. J'ai pu couper un sac de lest pour arrêter la vitesse. Sivel et Crocé étaient encore évanouis au fond de la nacelle. »

Mais aussitôt après, l'aéronaute retombe dans sa syncope. Un vent violent de bas en haut indiquait une descente rapide. « Quelques moments

après, ajoute-t-il, je me sens secouer le bras et je reconnais Crocé qui s'est ranimé : « Jetez du lest, me dit-il, nous descendons. » Mais c'est à peine si je peux ouvrir les yeux et je n'ai pas vu si Sivel était réveillé. Je me rappelle que Crocé a détaché l'aspirateur, qu'il a jeté par dessus bord, et qu'il a jeté du lest, des couvertures, etc... Tout cela est un souvenir extrêmement confus qui s'éteint vite, car je retombe dans mon inertie plus complète encore qu'auparavant. Que s'est-il passé ? Je suppose que le ballon, délesté, imperméable comme il l'était et très chaud, a remonté encore une fois dans les hautes régions. A trois heures quinze minutes environ, je rouvre les yeux ; je me sens étourdi, affaibli ; mais mon esprit se ranime. Le ballon descend avec une vitesse effrayante, la nacelle est balancée avec violence et décrit de grandes oscillations ; je me trouve sur mes genoux et je tire Sivel par le bras, ainsi que Crocé. « Sivel ! Crocé ! m'écriai-je, réveillez-vous ! » Mes deux compagnons étaient accroupis dans la nacelle, la tête cachée sous leurs manteaux. Je rassemble mes forces et j'essaye de les soulever. Sivel avait la figure noire, les yeux ternes ; la bouche béante et remplie de sang ; Crocé-Spinelli avait les yeux fermés et la bouche ensanglantée. » Ils étaient morts. Sivel était un ancien capitaine au long cours, quoique fort jeune encore. Il s'était dévoué, depuis quelques années, aux progrès de la navigation aérienne, comme Crocé-Spinelli, plus jeune que lui et également intré-

pide. Tous deux ne poursuivaient, dans cette fatale expédition, que l'intérêt de la science.

GASTON TISSANDIER.

LA GUERRE DE 1870

Voici, d'après l'ouvrage publié par le grand état-major allemand, la *Guerre franco-allemande*, une statistique émouvante.

Les armées allemandes ont perdu, en 1870-1871, 129.510 hommes, dont 6.251 officiers et 125 médecins et fonctionnaires militaires. Dans ce nombre rentrent également 12.854 hommes disparus après être tombés entre les mains de l'ennemi.

La proportion des officiers est énorme : 1 sur 16 tués, 1 sur 21 blessés ; il y eut en outre 20 généraux blessés et 5 tués à l'ennemi ; 51 colonels ont été blessés, 27 sont morts au champ d'honneur. Le premier officier tombé au cours de la campagne est le lieutenant Winsloe. C'est le mois d'août 1870 qui fut le plus sanglant.

Il y eut 64.090 hommes tués. Dans la guerre contre l'Empire tombèrent 78.130 hommes ; dans celle contre la République, 51.380. Les pertes françaises s'élèvent à 250.000 hommes, dont 120.000 tués. C'est à la suite de la falsification de la dépêche d'Ems, ou faux de Bismarck, que l'on doit la guerre de 1870, qui a causé la mort de 250.000 soldats français et allemands.

COTE D'IVOIRE

YOUNGIE MICHEL
BAMORO - Types du BaouléBANDAMA
Femmes des tirailleurs

LE FLAGEOLET

Un souvenir, qui date de mes quatre premières années, est celui de ma

première émotion musicale. Ma mère avait été voir quelqu'un dans un village près de Paris, je ne sais lequel. L'appartement était très élevé, et de la fenêtre, étant trop petite pour voir le fond de la rue,

je ne distinguais que le faite des maisons environnantes et beaucoup d'étendue du ciel. Nous passâmes là une partie de la journée, mais je ne fis attention à rien, tant j'étais préoccupée du son d'un flageolet, qui joua tout le temps une foule d'airs qui me parurent admirables. Le son partait d'une des mansardes les plus élevées, et même d'assez loin ; car ma mère, à qui je demandais ce que c'était, l'entendait à peine. Pour moi, dont l'ouïe était apparemment plus fine et plus sensible à cette époque, je ne perdais pas une seule modulation de ce petit instrument, si aigu de près, si doux à distance, et j'en étais charmée. Il me semblait l'entendre dans un rêve. Le ciel était pur et d'un bleu étincelant, et ces délicates mélodies semblaient planer sur les toits et se perdre dans le ciel même. Qui sait si ce n'était pas un artiste d'une inspiration supérieure, qui n'avait en ce moment d'autre auditeur attentif que moi?... J'éprouvais d'indicibles jouissances musicales, et j'étais véritablement en extase devant cette fenêtre, où, pour la première fois, je comprenais vaguement l'harmonie des choses extérieures, mon âme étant également ravie par la musique et par la beauté du ciel.

George SAND.

DUMONT - Intérieur d'une concession



Docteur BEURNIER
Chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis

Avec Richet et Héricourt, la viande crue prend une signification moins nutritive et plus opothérapique. Ils ont, en effet montré que, chez les chiens rendus tuberculeux, la viande crue augmente notablement leur résistance et donne une survie considérable : alors que les témoins meurent en trente ou trente-cinq jours, les chiens traités par la viande crue résistent trois cents jours ; quelques-uns même ont survécu un an à deux ans et demi. Des chiens, nourris durant un mois à la viande crue, puis inoculés, résistent plus longtemps à la tuberculose que les chiens ordinaires. Enfin des chiens tuberculeux et cachectiques reprennent de la force lorsqu'on les soumet à la viande crue.

Ainsi la viande crue permet-elle le traitement de la tuberculose en évitant la suralimentation.

OPOTHÉRAPIE — Paul CARNOT
Professeur Agrégé
Médecin des Hôpitaux

J.-B. BAILLIÈRE — PARIS

LA VIANDE CRUE UTILISÉE PAR LES MALADES EST TOUJOURS DOUTEUSE

En raison du dégoût et quelquefois de l'intolérance, les malades ne suivent jamais leur traitement d'une façon régulière.

Le malade retire toujours plus de profit et plus de satisfaction avec la CARNINE LEFRANCQ qu'avec la viande crue.

LES IRIS

Le violet qui colore un satin précieux
Moiré d'azur ou strié d'un doux mauve,
Est celui des Iris érigés vers les cieux ;
Il semble que la fleur, de la gaine se sauve,
Pointant vers le soleil un bouton fuselé
Qui demain va s'ouvrir en dépliant la robe
Où le cœur encor pur, par d'autres appelé,
S'ouvre à l'insecte fort qui bientôt se dérobe...
Mais le baiser subtil est un poison menteur.
Comme flamberge au vent, la feuille se redresse :
— Au Printemps reverdi, tout paraît enchanteur —
Un papillon qui passe a redit la caresse
Et le violet satin se fane et disparaît.
Adieu ! les clairs matins où le soleil s'irise
Au bord du frais pétale où l'Amour apparaît,
C'est le jour de la mort dont l'insecte se grise !

Iris bleus, Iris blancs, de pourpre ou de satin,
Repliez votre robe où joliment se cache
Un idéal Amour doux, sincère et mutin
Et qu'aucun papillon à jamais ne le sache...

Georges RENAUDET.



Docteur BOISSARD
Médecin de l'Hôpital Lariboisière

Le Professeur LANDOUZY

Louis Landouzy est né à Reims en 1845. Fils et petit-fils de médecins de cette ville, il y commença ses études, qu'il termina à Paris, où il vint en 1867.

Interne des hôpitaux en 1870; puis, successivement, chef de Clinique de la Faculté, médecin des Hôpitaux (1879), agrégé de la Faculté, le docteur Landouzy, médecin de l'Hôpital Laënnec depuis 1890, y voit sa clinique suivie avec grande assiduité.

En 1893, le brillant agrégé obtenait la chaire de thérapeutique à la Faculté de Médecine; et une année plus tard, il était élu membre de l'Académie de Médecine.

Il avait ainsi rapidement parcouru, en moins de vingt-cinq ans, toutes les étapes de sa carrière.

Actuellement, le docteur Landouzy occupe une des trois chaires de Clinique médicale; il est, en outre, doyen de la Faculté, dans la deuxième période de son décanat.

Clairvoyant clinicien, thérapeute méthodique et attentif, écrivain élégant et orateur disert, le professeur Landouzy a l'allure un peu raide et le diagnostic autoritaire. Président de très nombreux Congrès, il a toujours rempli ces délicates fonctions tout à la fois avec une fermeté et une aménité qui lui ont conquis tous les suffrages.

Les travaux du professeur Landouzy sont des études de pathologie générale, et plus particulièrement de pathologie infantile, nerveuse, pulmonaire, cardiaque, etc. On lui doit la démonstration de la fréquence et des formes spéciales de la tuberculose chez les enfants; celle de la nature tuberculeuse de la pleurésie; celle encore de la fréquence si particulière du rétrécissement mitral dans le sexe féminin.

A la IX^e Conférence internationale de la Tuberculose, qui s'est tenue à Bruxelles en 1910, le docteur Landouzy a lu, sur les prédispositions à la tuberculose (hérédoprédisposition et hérédoprédisposition tuberculeuses) une magistrale étude qui a été hautement appréciée.

Clinicien et pathologiste à son départ, le professeur Landouzy est devenu thérapeute de par la chaire qu'il dut accepter, au début de son professorat; mais il n'a pas tardé à revenir à la Clinique; et, abandonnant l'enseignement de la thérapeutique dès la première Clinique vacante, il retourna à ses premières amours. Il semble, toutefois, que, sur la fin de sa carrière, le clinicien ait une tendance à se doubler d'un hygiéniste et soit attiré vers la médecine sociale.

Quoi qu'il en soit, le passage du docteur Landouzy à l'enseignement de la thérapeutique a été marqué par une heureuse initiative: l'organisation de tournées dans les villes d'eaux de la France. Au cours de ces voyages, qui ont un grand succès et sont suivis par de nombreux médecins, le professeur Landouzy, avec un talent très original, a su mettre en relief les puissantes qualités de nos eaux et rappeler sur elles l'attention, un peu distraite, mais dorénavant éclairée, des médecins et du public.

Il en est maintenant à son onzième voyage, qu'il fera, du 28 Août au 11 Septembre 1911, dans les stations du Sud-Est de la France.

Ajoutons que notre Doyen est un des directeurs de la *Presse médicale* et de la *Revue de Médecine*; et qu'il est Commandeur de la Légion d'honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Landouzy, fêté par les aimables sources thermales qu'il visite chaque année et qui, se disputant ses faveurs, lui font, comme on le pense bien, l'accueil le plus empressé.

CARNINE LEFRANCQ

Suc de chair de Bœuf **CRUE**

CONCENTRÉ dans le **VIDE**
et à **FROID**

Par un procédé déposé à l'Académie de Médecine

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou mélangée à un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait

FROID ou TIÈDE

CARNINE LEFRANCQ

— Capital : 2.000.000 de francs entièrement versés —

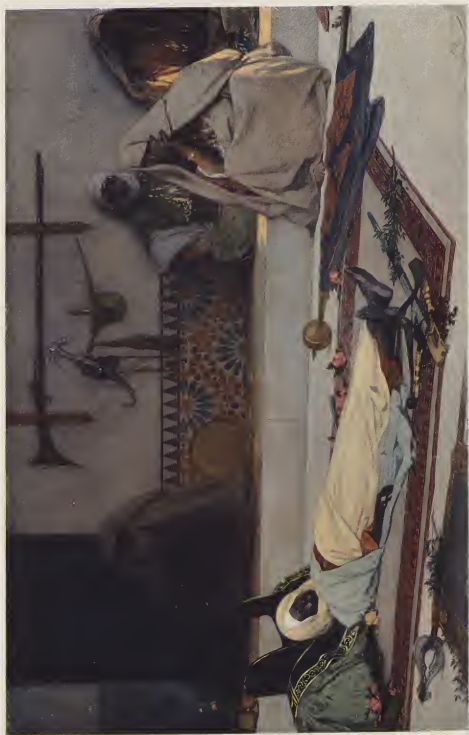
Usine à **ROMAINVILLE (Seine)**

sur 12.000 mètres carrés, construite uniquement et spécialement pour la **CARNINE**, ayant coûté

UN MILLION DE FRANCS

Abattoir spécial sous la surveillance d'un vétérinaire sanitaire de la Ville de Paris.

Dépôt Général : **ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis - PARIS**



LA MORT DE L'ÉMIR

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Benjamin Cossant, Petit-Palais des Champs-Élysées, Paris.



GRANDECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 82

MAI 1911 (2)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE . . . 12 Fr.
ÉTRANGER . . . 15 Fr.

MORT DE L'AVARE GRANDET

Dans l'année 1825, Grandet, sentant le poids des infirmités, fut forcé d'initier sa fille au secret de sa fortune territoriale et lui disait en eas de difficultés de s'en rapporter à Cruchot, le notaire, dont il avait éprouvé la probité. Puis, vers la fin de cette année, le bonhomme fut enfin, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progrès. M. Grandet fut condamné par M. Bergerin.

En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugénie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement le dernier anneau d'affection qui la liait à la société. Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement; aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie. Dès le

matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or; il restait là sans mouvement, mais il regardait, et, au grand étonnement du notaire, il entendait le baillement de son chien dans la cour.

Puis il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir les fermages, faire des comptes avec les cloisiers ou donner des quittances: alors il agitait son fauteuil à roulettes, jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il la faisait ouvrir par sa fille et veillait à ce qu'elle plaçât en secret, elle-même, les saes d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis il revenait à sa place, silencieusement, aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef toujours placée dans la poche de son gilet et qu'il tâtait de temps en temps...

Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pen-

Le Médecin qui désire prescrire de la viande de bœuf crue ne peut être que satisfait et rassuré en indiquant la CARNINE LEFRANÇO, parce qu'il sait
OÙ, COMMENT, PAR QUI et AVEC QUOI ELLE EST PRÉPARÉE

dant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulait rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à soi et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à maman, sa gouvernante : « Serre ça, serre ça, pour qu'on ne me vole pas. » Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille : « Y sont-ils ? Y sont-ils ? » d'un ton de voix qui dénotait une sorte de peur panique. — « Oui, mon père. » — « Veille à l'or, mets de l'or devant moi. » Alors Eugénie lui étendait des louis sur une petite table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un

enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet ; et comme à un enfant il lui échappait un sourire pénible :

« Ça me réchauffe », disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.....

Après la mort de son père, Eugénie apprit par maître Cruchot qu'elle possédait quatre cent mille livres de rente en biens-fonds dans l'arrondissement de Saumur, deux cent cinquante mille francs en trois pour cent, acquis à soixante et un francs et qui valaient alors soixante-dix-sept francs ; plus trois millions en or et cent mille francs en écus, sans compter les arrérages à recevoir. L'estimation totale de ses biens allait à vingt millions.

BALZAC.

GREEN

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches,
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve de chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encore de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

PAUL VERLAINE.

Il est à rapprocher de l'action opothérapique du suc musculaire dans la tuberculose, cette notion que

LA TUBERCULOSE DU MUSCLE EST EXTRÊMEMENT RARE,

peut-être par suite des propriétés peu favorables qu'offre ce tissu au développement du bacille de Koch.

P. Carnot et Delion ont, à cet égard, fait des expériences démonstratives, par injection directe de culture de bacille de Koch dans les muscles : ils ont constaté que, lorsque la tuberculose se développe, après injection intramusculaire, c'est toujours dans le tissu conjonctif interstitiel, et que la phagocytose musculaire n'a même pas à s'exercer ; car le bacille de Koch ne pénètre pas dans la cellule musculaire même. Généralement, les lésions rétrocedent après un certain temps. On ne retrouve plus de bacilles : il ne se produit pas de caséification ; la sclérose seule persiste et l'inoculation des lésions est négative. Ces expériences montrent bien l'action particulière du tissu musculaire vis-à-vis du bacille de Koch.

OPOTHÉRAPIE — PAUL CARNOT,
Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux.
(J. B. BAILLIÈRE.)



HARRIS GOSSET

SUD-ALGÉRIEN
Un régime de Dattes de 24 kgs.

BUENOS-AYRES

NACIÓ
EN
GOYA

1876



. D^r DAVID SPERONI .



ITALIA

1905



FRANCIA

1906

ALEMANIA

CLÍNICA DEL
PROFESSOR MULLER
-BUENOS-AIRES - 1906 -

CLÍNICA DEL
PROFESSOR GUERRES
-BUENOS-AIRES - 1907 -
DIRECTOR, CLÍNICA
DEL HOSPITAL STA
LIZA NO - 1910 -



CATEDRA DE SE.
MIOLOGIA - 1908 -
FACULTAD DE
MEDICINA -



Le Docteur David SPERONI
(République Argentine)

George Villa -
Paris - 1911 -

UNIFORMITÉ ET VARIÉTÉ

J'ai vécu dans les climats où l'olivier, l'oranger conservent leur verdure éternelle. Sans méconnaître la beauté de ces arbres d'élite et leur distinction spéciale, je ne pouvais m'habituer à la fixité monotone de leur costume immuable, dont la verdure répondait à l'immuable bleu du ciel. J'attendais toujours quelque chose, un renouvellement qui ne venait pas. Les jours passaient, mais identiques. Pas une feuille de moins sur la terre, pas un léger nuage au ciel. « Grâce, disais-je, nature éternelle ! Au cœur changeant que tu m'as fait, accorde au moins un changement. Pluie, boue, orage, j'accepte tout ; mais que du ciel ou de la terre l'idée du mouvement me revienne, l'idée de rénovation ; que chaque année le spectacle d'une création nouvelle

me rafraîchisse le cœur, me rende l'espoir que mon âme pourra se refaire et revivre et, par des alternatives de sommeil, de mort ou d'hiver, se créer de nouveaux printemps. »

Homme, oiseau, toute la nature, nous disons la même chose. Nous sommes faits pour le changement. A ces fortes alternatives de chaud, de froid, de brume et de soleil, de tristesse et de gaieté, nous devons la trempe, la puissante personnalité de notre Occident. La pluie ennuie aujourd'hui, le beau temps viendra demain. Les splendeurs de l'Orient, les merveilles des tropiques ne valent pas, mises ensemble, la première violette de Pâques, la première chanson d'avril, l'aubépine en fleur, la joie de la jeune fille qui remet sa robe blanche.

MICHELET.

ANOREXIE

DISPARAIT TOUJOURS AVEC UN SEUL FLACON
— DE CARNINE LEFRANCQ MARQUÉ 5 fr. 50 —

Dieu, qui sourit et qui donne,
Et qui vient vers qui l'attend,
Pourvu que vous soyez bonne,
Sera content.

Le monde où tout étincelle,
Mais où rien n'est enflammé,
Pourvu que vous soyez belle,
Sera charmé.

Mon cœur, dans l'ombre amoureuse
Où l'enlèvent deux beaux yeux,
Pourvu que tu sois heureuse,
Sera joyeux.

Victor HUGO.

Nous voulons savoir quelque chose, puis plus encore, puis tout, puis davantage pour ainsi dire, de la femme que nous aimons. Nous voulons pénétrer les mystères de son âme un à un jusqu'au dernier, comme nous voulons faire tomber les voiles qui couvrent son corps, et un idéaliste dirait peut-être que ceci n'est que le symbole grossier de cela et peut-être n'aurait-il pas tort ; nous voulons que rien d'elle ne nous soit caché, et il nous semble qu'elle nous frustre quand elle nous dérobe quelque chose d'elle, et c'est là, pour le dire en passant, que curiosité et désir de possession se rejoignent et que l'un n'est qu'une forme de l'autre.

"DE L'AMOUR"

R. BARROT, ÉDIT., PARIS.

Emile FAGUET,

de l'Académie Française.

SÉNÉGAMBIE



PAYS LOLO

Femme et Enfant.

LORHOSSE

Petite Fille Dioula.

Tout nous fatigue à la longue, et surtout les grands plaisirs : on les quitte toujours avec la même satisfaction qu'on les a pris, car les fibres qui en ont été les organes ont besoin de repos.

MONTESQUIEU.

La bravoure et le désintéressement sont les deux qualités que nous admirons davantage, sans doute parce qu'elles mettent en péril les biens qui nous sont les plus précieux : la vie et l'argent.

COMTESSE DIANE.

NOUVELLE ZEMBLE
Types Samoyèdes.

Vissacope Richard



Vissacope Richard



Vissacope Richard



Vissacope Richard

LA FIN DU SECOND EMPIRE

Nous dinâmes à l'*Hôtel de la Sirène* (à Etain), dans la salle et à la place même où Napoléon III, fuyant Metz, s'arrêta le 16 août 1870, à neuf heures et demie du matin, tandis que grondait déjà au loin le canon de Gravelotte. L'empereur, qui avait encore quinze jours à régner, était escorté d'un escadron de chasseurs d'Afrique, d'une compagnie de chasseurs à pied, d'un bataillon de grenadiers de la garde et des cent-gardes. Le prince impérial le suivait, l'air souffreteux et mélancolique. Avant le déjeuner, Napoléon s'assit au café de l'hôtel et, sur un bout de table de marbre, il écrivit lentement une dépêche à l'impératrice, puis la relut, ne la trouva point satisfaisante et la déchira en morceaux. Ces fragments de papier, recueillis par un habitant d'Etain, forment un autographe historique bien curieux et bien triste.

L'empereur se leva ensuite et passa, en traversant la cuisine, dans la salle à manger. Il s'assit là, ayant son fils à sa gauche, devant un poêle de faïence, et tandis qu'on lui servait un déjeuner improvisé — des œufs, du jambon, des morceaux d'un pâté apporté à l'hôtelier, M. Liégeois, par le maire de la ville, — il demeurait silencieux, presque immobile, les bras appuyés sur la table et ses yeux bleus fixés sur son assiette. L'état-major ne parlait pas non plus. Au dehors, la foule attendait, pressée, anxieuse, et se demandait si déjà l'on abandonnait Metz comme on avait abandonné Strasbourg. Tout à coup, le curé d'une petite ville, située entre Etain et Conflans, accourut à cheval, et demandait à parler à l'empereur.

Il venait annoncer qu'autour de sa paroisse, à Parfondrup, se pressaient déjà cinq mille Prussiens qui pouvaient rapidement se rendre à Etain et attaquer, enlever peut-être, l'empereur et sa suite.

On se hâta de fuir. Le prince impérial était monté au premier étage de l'*Hôtel de la Sirène*, chambre numéro 3, prendre un moment de repos. « En voiture, Monseigneur ! » lui cria-t-on. Ordre fut donné en hâte aux grenadiers de la garde de renverser la soupe et de partir aussitôt. Il était onze heures et demie. L'état-major et les cent-gardes disparurent bientôt par la route de Verdun. Une heure après, deux uhlands entraient à Etain, pistolet au poing, caracolant et faisant étinceler le pavé sous le fer de leurs chevaux. L'Allemagne suivait de près et éprouvait César et sa fortune...

Jules CLARETIE, de l'Académie Française.

La **CARNINE LEFRANCQ** est beaucoup moins chère que tous les produits qu'on lui oppose, parce qu'elle ne contient ni sang, ni drogue quelconque, mais seulement du suc musculaire de bœuf **CONCENTRÉ**.

Si nous utilisons le suc musculaire tel qu'il sort des presses, c'est-à-dire **NON CONCENTRÉ**, le prix de la **CARNINE LEFRANCQ** serait inférieur à celui de tous ses concurrents.

La Carnine Lefrancq dans la RÉPUBLIQUE ARGENTINE



LES ARMES DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Je certifie que la **Carnine Lefrancq** est introduite depuis plusieurs années dans ce pays où elle est actuellement très employée.

Selon mon expérience personnelle, je puis dire que ce produit est d'une excellente conservation sous notre climat.

G. Dupont,

Droguiste-Importateur, **Buenos-Ayres.**

La **Carnine Lefrancq** est une préparation efficace qui donne de bons résultats dans l'anémie et les convalescences. D'un goût agréable, elle est bien acceptée par les malades. Je la prescris souvent.

Docteur David Speroni,

Médecin des Hôpitaux,

Professeur de la Faculté de **Buenos-Ayres.**

Depuis quelque temps, j'ai eu l'occasion de prescrire la **Carnine Lefrancq** à un certain nombre de mes malades, et il m'a été donné de constater que ce jus de viande de bœuf crue est un agent de suralimentation très efficace et que sa conservation est parfaite sous ce climat.

Docteur Eliseo Canton,

Professeur de Clinique obstétricale et Doyen de la Faculté de **Buenos-Ayres.**

Je prescris la **Carnine Lefrancq**, c'est un reconstituant de premier ordre, bien accepté en général par les malades.

Docteur Ricardo S. Gomez,

Secrétaire de l'École de Médecine de **Buenos-Ayres.**

Professeur substitut de Pathologie externe.

La **Carnine Lefrancq** est un excellent produit dont je suis très satisfait et que je prescris avec plaisir quand s'impose l'usage d'un reconstituant énergétique.

Docteur J. C. Llames Massini,

Médecin des Hôpitaux, P^e à la Faculté de Médecine de **Buenos-Ayres.**

TEMPÉRATURE MAXIMUM : + 35,5



ENVIRONS DE TUCUMAN (ARGENTINE). — La Chasse.

VÉRACOSCOPE RICHARD

TEMPÉRATURE MINIMUM : — 2



Le Docteur David SPERONI, de Buenos-Ayres

David Speroni est né à Goya le 5 Janvier 1876, et a fait ses études secondaires au Collège National de Corrientes (République Argentine).

Nommé assistant à l'Hôpital des Cliniques de Buenos-Ayres en 1898, il passait sa thèse de doctorat en 1901, et recevait de la Faculté de Médecine la médaille d'or décernée aux élèves qui, pendant toute leur scolarité, ont obtenu les meilleures notes.

Prosecteur d'anatomie pathologique durant les années 1902-1903, le docteur Speroni entreprenait alors un voyage en Italie, en France et en Allemagne pour y poursuivre des études complémentaires. En 1906, il faisait fonction de médecin agrégé de la clinique du professeur Muller, à Munich, et de retour à Buenos-Ayres, en 1907, il devenait le médecin agrégé de la clinique du professeur Güemes.

Chef de clinique de la chaire de séméiologie, en 1908, professeur suppléant de clinique médicale après le concours de 1908, le docteur Speroni a fait des cours

libres de clinique médicale à la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres de 1907 à 1910.

En 1910 enfin, il a obtenu au concours la fonction de directeur de la clinique médicale de l'Hôpital Italien de Buenos-Ayres.

Le docteur Speroni s'est spécialisé dans la clinique des maladies internes. Depuis le jour où il soutint sa thèse inaugurale sur les calculs biliaires (Anatomie pathologique, Pathogénie), il a écrit de très nombreuses études, notamment sur la hernie diaphragmatique, la lithiase rénale et le cancer, la maladie d'Addison, la tuberculose, l'actinomyose et la méningite cérébro-spinale. Il y a quelques années, il

faisait à la Société Anatomique de Paris, dont il est membre correspondant, des communications sur la nature des globules rouges ponctués et sur la migration des globules blancs mononucéaires.

Le docteur Speroni a été délégué du Gouvernement au 4^e Congrès médical latino-américain tenu à Rio-de-Janeiro en 1909. Il est directeur de la *Revista de la Sociedad Médica Argentina*.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Speroni, un stéthoscope à l'oreille, entouré d'attributs qui rappellent sa carrière depuis sa naissance à Goya : médaille d'or en 1901, voyages, diplômes, travaux.

Les effets de la
CARNINE LEFRANCO
ne se font
JAMAIS ATTENDRE

Cette rapidité d'action
donne

CONFIANCE
au malade

Et, chose rare,
provoque
généralement sa

RECONNAISSANCE
envers le Médecin



ILE DE TIMOR (Koejang). - Dîner chez un Chef Indigène.
POSSESSION DES PAYS-DAS DANS LES ILES DE LA SONDE.

Huit ou dix cuillerées
à bouche suffisent
TOUJOURS
pour ramener l'appétit

A chaque pas de
votre pratique, vous
pouvez
L'ORDONNER
avec avantage

Faites-le de suite pour
vous éviter le
REGRET
de ne l'avoir pas fait
plus tôt.

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOZE, 78, Faubourg Saint-Denis - PARIS



VIERGE GLORIEUSE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de BARTOLOMEO, Musée du Louvre, Paris.

CARNINE LEFRANCO : Reconstituant - Merveilleux -

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, PURE ou étendue d'un liquide quelconque (bouillon excepté), thé, lait, eau minérale ou naturelle, FROID ou TIÈDE.



Tuberculose - Anémie - Chlorose - Débilité
Convalescences - Neurasthénie - Faiblesse
Anorexie - Toutes Déchéances Physiques
Alimentation Liquide
Maladies de l'Estomac et de l'Intestin





L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 83

JUIN 1911 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE. . . 12 Fr.
ÉTRANGER. . . 15 Fr.

UNE RUPTURE

A J.-L. Vaudoyer.

Je venais d'avoir vingt et un ans, et je jouissais pour la première fois d'une complète liberté. Jusqu'alors mon père avait dirigé mes occupations. Pour lui obéir, j'avais dû employer plus de temps au travail qu'au plaisir. Aussi attendais-je, non sans une certaine impatience, que ma majorité me mit en possession de la fortune qui me venait de ma mère. Le moment légal de ma double indépendance arrivé, j'annonçai à mon père que le genre de vie qu'il m'avait imposé n'était point celui que je comptais mener à l'avenir. Aucune carrière ne me tentait, et je n'avais nullement l'intention de faire usage des diplômes qu'il avait exigé que j'acquiesce. J'aimais les arts, et je n'avais besoin de rien de plus pour occuper les loisirs que me permettait ma nouvelle situation de famille et de fortune.

Mon père prit assez mal cette déclaration de principe, et il s'ensuivit entre nous un

désaccord momentané. Afin de laisser se calmer la mauvaise humeur paternelle, je me résolus à voyager. L'Italie m'attirait et je formai le dessein de la visiter.

Les premières semaines de mon séjour furent délicieuses. Je passai la fin du printemps à Venise et à Florence, et ce fut à Rome que l'été me surprit. La chaleur, cette année-là, fut excessive. Rome était une fournaise, et je songai à chercher un endroit moins torride. Un jeune peintre de ma connaissance me vanta la fraîcheur relative de Sorrente, et me conseilla d'en essayer. Je suivis son conseil, et j'allai m'installer à



Une cuillerée à bouche de CARNINE LEFRANCO après le repas, chez les personnes qui ne digèrent pas la viande, procure une digestion complète.

EFFET SÛR ET IMMÉDIAT

l'hôtel qu'il m'indiqua. Je me louai fort de ma décision. L'hôtel Bellatesta est bon et le climat de Sorrente est exquis. Les brises mariées en tempèrent l'ardeur. Les orangers et les citronniers embaument l'air salin qu'on y respire. C'est un lieu de grâce et de beauté.

Une seule chose me manquait pour que je fusse entièrement heureux. J'étais à un âge où l'on n'imagine pas le bonheur sans l'amour, et ma solitude sentimentale me pesait un peu. J'en souffrais d'autant plus que les couples amoureux abondaient autour de moi. L'hôtel en hébergeait d'anglais,

conservais son image devant mes yeux, et, plus d'une fois, je me retournai pour voir disparaître la voiture qui l'emportait! La belle inconnue y était toujours seule et semblait rechercher cette solitude, car c'était seule aussi qu'elle habitait une des villas de Sorrente. Je m'étais enquis de sa demeure et de son nom. Cette jeune dame était Française et s'appelait Mme C...

Mme C... prit donc une certaine place dans mes pensées. Sa grâce élégante, l'existence retirée qu'elle menait en cette ville étrangère lui donnaient pour moi de l'attrait et de la singularité; aussi ne fut-ce pas



SORRENTE. — Panorama de S. Antonio et vue du Vésuve.

(ÉDITION 0300)

d'allemands et même d'italiens. Les villas en abritaient d'autres que je rencontrais dans la ville ou sur les routes, et cette vue ne m'aidait pas à la résignation. Il est vrai que j'eusse pu trouver, à Naples ou à Sorrente même, des divertissements faciles, mais j'étais romanesque. Le plaisir ne me tentait guère. C'était d'amour que je rêvais. Lui seul me semblait digne de mon désir.

Dès les premiers temps de mon séjour à Sorrente, j'avais remarqué une jeune femme que je croisais assez souvent au cours de mes promenades. Elle avait fait tout de suite sur moi une grande impression. Chaque fois que je la voyais, je pensais à la joie qu'il y aurait d'être aimé d'une personne telle que celle-là. De toute sa délicate et gracieuse beauté, elle répondait à mon idéal secret. Quel doux et charmant visage! Longtemps après l'avoir aperçue, je

sans surprise que je vis un jour, auprès d'elle, dans le vieux landau où elle allongeaient d'ordinaire son isolement, un monsieur encore jeune, avec qui elle causait d'une façon assez animée. J'éprouvai même, à cette vue, un mouvement de dépit. Mais quoi! ce compagnon imprévu pouvait fort bien être quelque indifférent retrouvé par hasard à Sorrente, à moins que ce ne fût tout bonnement son frère ou son mari! Je sus bientôt d'ailleurs que je m'étais trompé en cette dernière conjecture, car le soir, en revenant à l'hôtel, j'aperçus le mari ou le frère supposé de Mme C... en conversation avec le portier. Je m'informai au bureau. Le nouveau venu se nommait M. Charles B.-V... Il occupait la chambre 43, à côté de la mienne. J'étais le voisin de l'amant de Mme C...

Cette idée absurde et arbitraire, qui m'avait sans raison traversé l'esprit, n'était



Le Professeur BAR

du reste pas si saugrenue qu'elle me le sembla tout d'abord.

Bientôt, en effet, je n'eus plus de doute à ce sujet. M. Charles B.-V... n'était pas une simple relation de M^{me} C.... Leur intimité prouvait des liens plus étroits que n'en comportent les rapports mondains usuels. M. B.-V... passait ses journées à la villa de M^{me} C.... Plusieurs fois, je le vis sonnant à la porte. Il devait dîner chez elle, et y rester fort tard, car je l'entendais rentrer à des heures avancées de la nuit. Avouerais-je même que je ne me serais pas endormi avant que mon voisin se fût couché? M. B.-V... me préoccupait fort. Positivement, j'étais jaloux de lui. Ma jalousie avait ceci de particulier que non seulement j'enviais à M. B.-V... une si charmante maîtresse, mais que, de plus, je lui en voulais de ne pas l'aimer peut-être comme il aurait dû l'aimer. Les amants heureux sont souvent indifférents et égoïstes. M. B.-V... pouvait en être un de cette sorte. Se rendait-il bien compte, au moins, de son bonheur? Ah! si un bonheur pareil m'était échu, par quelles adorations eussé-je témoigné ma reconnaissance! Et je faisais un grief à M. B.-V... de ne point montrer, par l'expression de son visage, par ses gestes, par tout lui-même, les signes de sa félicité.

* *

J'allais réfléchir à ces folies dans un petit bois d'orangers où le propriétaire, en échange de quelques menues monnaies, me permettait de me promener et de manger autant de fruits que je voulais. Le plus souvent, je me contentais de m'asseoir sous les beaux arbres odorants et de respirer le parfum amer et sucré qu'ils répandaient dans leur ombre chaude. Le silence du lieu m'agréait. Rien n'y venait distraire mes méditations. Mon bois, d'ailleurs, me plaisait d'autant plus qu'il n'était séparé que par un mur du jardin de M^{me} C..., dont j'apercevais la villa à travers les arbres. Or, un matin que j'étais là à rêvasser, j'entendis, de l'autre côté du mur, un bruit de pas et de voix. J'eus la sensation très nette que c'était M^{me} C... et M. B.-V... Brusquement, je me levai; je sais bien qu'il eût été plus discret de m'éloigner ou de signaler ma présence par un moyen quelconque, mais la curiosité me retint. J'écoutai donc. La conversation commencée avait cessé, mais les pas avançaient toujours. Tout à coup, ils s'arrêtèrent, en même temps qu'une voix brève et irritée s'élevait :

— Vous savez bien, Charles, que c'est inutile. Voyons, mon cher, ne me forcez pas à vous répéter ce que je vous ai dit hier soir. Je n'ai rien à y ajouter. Ma décision est irrévocable.

La voix s'était faite dure et sèche. Elle reprit :

— Séparons-nous loyalement. Peut-être, un jour, pourrons-nous être des amis, mais il faudra du temps... Le temps que j'aie oublié votre amour, ou du moins ce que vous appeliez votre amour.

La voix se tut sur l'ironie amère des derniers mots. Il y eut un moment de silence. J'attendais une protestation. La voix reprit de nouveau, plus âpre, plus cinglante :

— Car vous prétendez m'aimer. C'est possible, mais je ne veux pas être aimée ainsi. Oui, vous êtes venu me rejoindre ici. Merci, mon cher, de cette tentative, c'était de la politesse. J'y ai répondu, mais maintenant c'est fini. A chacun sa route. Vous par ici, moi par là...

Mon cœur battait. Sans doute, de l'autre côté du mur, ils étaient debout, en face l'un de l'autre, elle obstinée, lui suppliant. Et il allait implorer son pardon. J'allais entendre ses supplications, sa révolte à l'idée de la perdre à jamais, ses prières d'amant, car il n'accepterait pas ainsi, en silence, ce congé que cette femme lui donnait si durement. Il saisirait le pan de sa robe, se traînerait à ses pieds. Et qui sait si elle ne se laisserait pas fléchir!

Cette pensée me fut insupportable. Je ne voulais pas demeurer là un moment de plus. Rapidement je gagnai l'issue du bois d'orangers. J'avais hâte d'en sortir. Aussi répondis-je à peine au propriétaire, le vieux Pietro, qui cherchait à me retenir au passage. Avec les monnaies que je lui donnais de temps en temps, il venait d'acheter une grosse montre de nickel et voulait me la faire admirer. Je la vois encore, cette montre; les aiguilles marquaient midi à son cadran peinturluré!

* *

Du bois d'orangers à l'hôtel Bellatesta, la route longe la villa de M^{me} C.... Justement, comme j'en approchais, je vis la porte s'ouvrir et M. B.-V... lui-même se montra. En l'apercevant, j'éprouvai une véritable angoisse et je baissai les yeux. N'allais-je pas lire sur son visage le désespoir de cette rupture dont j'avais été le témoin involontaire, y découvrir le désarroi de son cœur?... N'y a-t-il pas une sorte de basse indiscretion à surprendre ainsi sur une figure les ravages

de la passion? Mais ma curiosité fut la plus forte et je hasardai un timide regard.

Ah! j'avais bien tort de me gêner! M. B.-V... paraissait parfaitement calme. La porte refermée derrière lui, il tirait, de sa poche un étui de cuir et choisissait une cigarette avec la plus méticuleuse tranquillité, l'allumait et soufflait l'allumette avant de la jeter. Il n'y avait rien en lui de l'homme qui vient de subir une crise douloureuse de son destin. Je crus même, lorsque je passai devant lui, qu'il allait me saluer. Evidemment M. B.-V... était dans un parfait équilibre d'esprit.

S'était-il donc réconcilié avec Mme C...? Cela me semblait peu probable. Était-il habitué à ces sortes d'orages dont les passions fortes ne sont pas exemptes? Il y avait pourtant, dans les paroles de Mme C..., quelque chose de bien définitif... Restait l'hypothèse que la perte qu'il venait de faire lui était complètement indifférente et qu'elle ne lui causait ni chagrin ni regret.

Ce qui me confirma dans cette idée, ce fut, en rentrant à l'hôtel, après un détour, d'y retrouver M. B.-V... en train de déjeuner. Il mangeait de bon appétit. A mesure que je l'examinais, je me sentais pris envers lui d'un véritable sentiment de haine. Quoi! cet homme avait été aimé de cette femme! Elle lui avait souri; il avait baisé cette bouche si voluptueuse, possédé ce corps si gracieux et si beau, et tout cela

était perdu à jamais pour lui, et il continuait à vivre. Il découpait sa côtelette et rompaît son pain comme si rien n'avait changé dans sa vie. Ah! stupide destinée, tu prodigues tes bonheurs les plus rares à ceux qui ne savent pas en jouir et qui n'en ont pas plus goûté les joies enivrantes qu'ils n'en ressentent la mélancolique privation!

Pendant toute cette journée, je ruminai les mêmes pensées. Plusieurs fois, je rencontraï M. B.-V... Je le vis mettant une lettre à la poste. Je le vis savourant un sorbet sur la terrasse de l'hôtel. Je le vis à dîner, toujours avec le même visage tranquille, ce visage ni tourmenté, ni soucieux, ce visage ni beau, ni laid, dont la vue m'exaspérait...

Je songeais encore à lui, lorsque, rentré dans ma chambre, je l'entendis rentrer dans la sienne. Ce voisinage m'agaçait tellement que je remis mon chapeau, et que j'étais sur le point de redescendre. A peine avais-je fait ce geste qu'une détonation retentissait, suivie de près de deux autres. Au bruit, j'étais accouru. M. B.-V... venait de se tuer. Une large tache rougissait le plastron de sa chemise. Assis dans son fauteuil, sa tête renversée reposait sur le dossier du siège, et son visage avait, dans la mort, une telle expression de désespoir que, devant lui, instinctivement et comme pour m'excuser de l'avoir si mal jugé, je me découvris avec respect...

Henri de RÉGNIER.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE PRATS DE MOLLO (Pyr.-Or.)

DE LA COMTESSE DIANE

Ce sont les fortes raisons qui déterminent nos résolutions; ce sont les petites raisons qui nous arrêtent au moment de les exécuter. De loin, tout le monde a envie de faire un beau voyage; et, à l'heure du départ, plus d'un est arrêté par la crainte de la cuisine ou des lits d'auberge.

On a souvent pensé à la mort de ceux qu'on aime, parce qu'on la craint; à la mort de ceux qu'on hait, parce qu'on l'accueille. La mort des indifférents, qui pourtant n'émeut pas, est celle qui surprend davantage.

Le monde interprète en mal tout ce qui lui est caché ou inexplicable, il ne présume jamais la modestie qui veut fuir ses éloges, ni l'indépendance qui s'en passe.



L'église qui domine la ville, offre une tour romane crénelée, une belle nef ogivale du xviii^e siècle et renferme un gigantesque retable du temps de Louis XIV, sculpté et doré (statues des saintes patronnes de la ville, Juste et Rufine, et bas-reliefs). Au bas de la nef, Chapelle de la Pleta, du xve siècle. Un souterrain voûté relie l'église au Fort-la-Garde, bâti par Vauban, à 856 mètres sur la montagne, au Nord de la Ville.

La Carnine Lefrancq au CHILI



LES ARMES DU CHILI

aucune réclamation relativement à la bonne conservation du produit.

Luis Moutier y Cia, Droguistes-Importateurs à **Santiago**.

Nous certifions que la **Carnine Lefrancq** est importée depuis plusieurs années en notre pays et qu'elle est actuellement une des spécialités françaises les plus employées et le plus souvent prescrites par les Médecins. D'après notre expérience personnelle, nous pouvons déclarer que ce produit est d'une excellente conservation sous notre climat.

A. Andrade Muñoz, Droguiste-Importateur à **Santiago**.

Parmi les préparations opothérapiques employées dans ce pays, je prescris souvent la **Carnine Lefrancq**, qui conserve ses propriétés pendant un temps presque indéfini et qui m'a toujours donné de bons résultats comme agent de suralimentation.

Prof.-Dr Luis Puyo Medina,
Santiago.

Je considère la **Carnine Lefrancq** comme un des meilleurs spécifiques de cette sorte, connus. Je puis assurer qu'elle m'a toujours donné les résultats les plus satisfaisants dans tous les cas où je l'ai prescrite, dans ma nombreuse clientèle particulière ou hospitalière.

Docteur Ildefonso Nuñez O.,
Médecin-Chirurgien, **Santiago**.



SAN ANTONIO (CHILI). — Relais.



Le Professeur BAR

Paul Bar est né à Paris, en 1853.

Externe des Hôpitaux en 1875, interne des Hôpitaux en 1876, interne à la Maternité en 1880, docteur en 1881, le jeune médecin était reçu accoucheur des Hôpitaux en 1883 et était aussitôt nommé chef de clinique adjoint à la Clinique d'accouchement ; puis il faisait fonction à la maternité de Tenon de 1885 à 1889, à la maternité de Saint-Louis de 1889 à 1893 et à la maternité de Saint-Antoine en 1893.

Entre temps, en 1889, il concourait avec succès pour l'agrégation; en 1895, il obtenait une des trois chaires de Clinique obstétricale de la Faculté de Médecine de Paris. Les travaux du docteur Bar sont très nombreux, et nous ne pourrions les citer tous ici.

Mentionnons seulement sa Thèse inaugurale, sur des « Recherches pour servir à l'histoire de l'hydramnios », travail couronné par la Faculté de Médecine (médaille d'argent) ; sa thèse d'agrégation sur « Les méthodes



PORTRAIT-CHARGE. — Le professeur Bar, entouré des objets nécessaires à l'analyse des urines et à la mesure de leur toxicité (tubes à essais, microscope, cobaye) fait à une femme enceinte l'injection de bleu de méthyle dont il préconise l'emploi pour apprécier la valeur des reins dans la grossesse.

A ses pieds, un bassin vicieux rappelle les recherches du savant sur l'embryotomie céphalique.

Le découragement est en toutes choses ce qu'il y a de pire : c'est la mort de la virilité.

LACORDAIRE.

Le désespoir est la plus grande de nos erreurs.

VAIVENARGES.

Savoir attendre est un grand moyen de parvenir.

JOSEPH DE MAISTRE.

C'EST PLUS QU'UN CRIME, C'EST UNE FAUTE

La paternité de cette phrase est attribuée à Talleyrand, qui l'aurait prononcée en apprenant l'exécution du duc d'Enghien. On prétend, d'autre part, que le futur prince de Bénévent aurait opiné, dans un conseil secret, tenu par le premier Consul, pour l'enlèvement et l'arrestation de l'infortuné jeune duc. Il rédigea à ce sujet un rapport motivé, qu'il essaya de faire disparaître au début de la Restauration, mais qui échappa à la destruction faite par lui-même de ses papiers compromettants, et fut recueilli par le baron de Méneval. Sous l'Empire, raconte Thiers, Napoléon ayant appris que Talleyrand avait déclaré qu'il était resté complètement étranger à la mort du duc d'Enghien, l'apostropha violemment en plein conseil (1809), en lui rappelant qu'il la lui avait conseillée par écrit.

NAUTICUS.

LA
CARNINE LEFRANCO
est indiquée dans:
ANOREXIE-ANÉMIE-NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE-CONVALESCENCES-CHLOROSE
DÉBILITÉ-FAIBLESSE-MALADIES DE
L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

De 1 à 5 capsules à prendre par jour, à chaque repas, quel qu'il soit, pure ou additionnée d'un liquide quelconque: eau, lait, jus de citron, etc.

FROID - ou TIEDE

MUSÉE DU LOUVRE



MARIE DE MÉDICIS AUX PONTS-DE-CÉ

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de RUBENS.

Sous Louis XIII, pendant le gouvernement d'Albert de Luynes, les grands passèrent au parti de la reine-mère, avec qui le favori traita à Angoulême (30 Avril 1619). Marie de Médicis obtint le gouvernement de l'Anjou, mais elle n'en continua pas moins de conspirer, et le roi en personne dut marcher contre sa mère, dont les partisans furent dispersés aux Ponts-de-Cé.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 84

JUIN 1911 (2)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

L'HISTOIRE DE FRANCE EN MILLE MOTS

L'antiquité appelait Gaule le pays compris entre les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, la mer, dont la population, célèbre par son aventureuse audace, provenait de migrations aryennes.

Soumise par Jules-César, la Gaule reçut de Rome, pendant une domination de 500 ans, son langage, ses lois, ses pratiques administratives. Il en subsiste une grande partie.

Au cinquième siècle, l'Empire romain, reculant devant les barbares, délaisse ses provinces éloignées. La Gaule chrétienne, surtout catholique, accepte la domination des Francs, venus des bords du Rhin. Le Mérovingien Clovis reçoit le baptême après avoir, à Tolbiae, repoussé l'invasion germanique. Par l'annexion des Gallo-Romains, ses fils dominent l'Europe centrale; puis amoindris par l'exercice de leur royauté, aban-

donnent le pouvoir aux maires du palais, chefs des Francs.

L'un d'eux, Charles-Martel, donne à ses fils accès au trône en arrêtant, à Poitiers, les Arabes, maîtres du monde connu, des frontières de Chine à l'Océan.

Son petit-fils, Charlemagne, étend la domination franque en Italie, en Espagne, jusqu'à la Baltique et la Hongrie : le Pape le sacre Empereur d'Occident. Mais ses derniers jours sont attristés par la vue des pirates du Nord ravageant les rivages,

pénétrant par les fleuves au cœur du continent. Les petits-fils de Charlemagne se partagent l'Empire; l'Allemagne, la France, deviennent deux nations séparées.

En France, le pouvoir central, impuissant à gouverner ses provinces, concède



HENRI IV

Le Médecin ne recherche pas un remède bon marché, mais bien un remède actif, honnêtement préparé. Voilà pourquoi la CARNINE LEFRANCO, malgré tous ses concurrents, prend chaque jour une importance plus grande.

l'hérédité à leurs gouverneurs. La Féodalité est fondée.

Les Gouverneurs, surtout la famille des Capétiens, se dévouent aux fiefs devenus leur patrimoine, en organisent la défense, en chassent les Normands qui les stérilisaient.

Misérable au neuvième siècle, la France se couvre, au dixième, d'églises, de châteaux, jette à la conquête de Jérusalem un million d'hommes échangeant les soucis de la misère pour les ardentes aspirations de la religion.

A ce moment, les Capétiens ont succédé aux Carlovingiens. Ceux-ci avaient installé en Neustrie les derniers envahisseurs normands. La Normandie avait prospéré sous ses nouveaux princes qui, devenus Français, avaient conquis l'Angleterre, se gardant d'y établir la féodalité.

Bienfaisante à l'origine, la féodalité devient funeste en opposant le patriotisme local au culte de la grande patrie, en luttant contre le Roi qui représente celle-ci. Les souverains d'Allemagne profitent de ces luttes pour usurper l'Empire, séparer de la France : Lorraine, Suisse, Italie, une partie de la Provence. Leurs progrès seront arrêtés à Bouvines par Philippe-Auguste, avec son petit-fils Saint-Louis.

La loi Salique, stipulant l'hérédité des mâles, appelle au trône Philippe de Valois, cousin-germain des trois derniers rois de la première branche capétienne. Edouard III d'Angleterre, fils de leur sœur, prétend à la couronne et commence la guerre de Cent ans.

Duguesclin, Jeanne d'Arc, Charles VII, rendent la France aux Français.

La Royauté, protégeant les peuples contre la tyrannie des seigneurs, favorisant l'érection des communes, parvient à dominer la féodalité, Louis XI l'écrase. Mais la Bourgogne et la Bretagne restent indépendantes. La première échappe à la grande patrie. Marie de Bourgogne porte en mariage à Maximilien d'Autriche la basse vallée du Rhin. D'autre part, les successifs mariages d'Anne de Bretagne avec Charles VIII et Louis XII réunissent la Bretagne à la France et, au xvii^e siècle, le mariage de

Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Espagne permettra de revendiquer Flandre française et Franche-Comté.

De 1496 à 1544, la France et l'Espagne se disputent l'Italie. François I^{er} préserve difficilement l'indépendance nationale contre Charles-Quint, héritier, à la fois, de l'Espagne et de l'Allemagne. Au milieu du siècle, le protestantisme change les conditions de la lutte; il aide Henri II à recouvrer Metz, mais lutte ensuite contre les

Valois, monte sur le trône de France avec Henri IV, le premier roi Bourbon qui le protège, malgré sa conversion, est annulé politiquement par le cardinal Richelieu, ministre tout puissant de Louis XIII, qui écrase aussi les résistances de la noblesse, héritière de la féodalité. Celle-ci, essayant encore la lutte, est définitivement vaincue par le cardinal-ministre Mazarin.

Louis XIV prenant le pouvoir en 1663, l'exerce sans contrôle, avec grandeur et dévouement à son devoir de roi. La France, au premier rang en Europe, est illustrée par les poètes Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, par les guerriers Turenne, Condé, Luxembourg, Vendôme, Villars.

Après Louis XIV, cette terrible responsabilité du pouvoir absolu déshonore la royauté sous Louis XV et la perdra sous Louis XVI.

A étudier l'histoire du xviii^e siècle, on voit les abus du régime de cour s'affirmer chaque jour, le respect se perdre, la révolution devenir inévitable.

De 1789 à 1793, les éléments hostiles à la royauté l'emportent, Louis XVI est guillotiné; mais les républicains abuseront du pouvoir et lasseront la nation plus et plus vite que la royauté, malgré les admirables exploits qui illustrent la France dans ces dernières années du xviii^e siècle. Au 9 Novembre 1799, le pouvoir échoit au général Bonaparte, qui restaure l'ordre, les finances et triomphe, pendant douze ans, des coalitions européennes.

Empereur depuis 1804, il lasse la fortune. La France, épuisée de sang, fatiguée de guerres, accepte de l'Europe victorieuse l'héritier de ses anciens rois : Louis XVIII.



LOUIS XIV



Le Docteur ROUTIER

Mais l'ancien régime ouvre la lutte contre les principes nouveaux. En 1815, Napoléon, au nom de ceux-ci, reprend le pouvoir, le perd à Waterloo. Après cent jours de ce second règne, l'Angleterre l'envoie mourir à Sainte-Hélène.

La Restauration, peu populaire, malgré l'établissement du régime parlementaire, la prospérité renaissante, la glorieuse conquête d'Alger, succombe sous l'émeute en 1830 : un prince libéral, Louis-Philippe d'Orléans, lui succède. La République le

renverse (1848), mais disparaît devant une éclatante individualité. Louis-Napoléon est porté, par le souvenir de son glorieux oncle, à la présidence en 1848, à l'Empire en 1852. Sa popularité s'affaiblit après 1862. Il croit une guerre extérieure nécessaire pour la rétablir et accepte celle qu'a préparée en 1870 la Prusse, guidée par M. de Bismarck; mal conduite du côté de la France, cette guerre aboutit à un désastre. La France y perd l'Alsace-Lorraine, tandis qu'une nouvelle République s'établit en France.



ANATOLE FRANCE en visite, sur la terrasse de la Maison des Etudiants.

LE MONOPOLE DES TABACS

Il y aura bientôt cent ans qu'un décret impérial attribua à l'Etat le monopole exclusif de la fabrication et de la vente du tabac en France ; mais en réalité, le monopole de la vente du tabac remonte à l'année 1674, époque où fut établie en France la première ferme. Les fermiers avaient seuls le privilège d'acheter la récolte, d'opérer la fabrication et le débit. Plus tard, l'Assemblée nationale rendit entièrement libres la culture et la vente du tabac. Puis on imposa aux producteurs un droit de taxe, assez mince d'ailleurs. Enfin, en Décembre 1811, Napoléon rétablit dans

son entier le monopole supprimé par l'Assemblée nationale.

Les causes de ce rétablissement sont des plus curieuses. Napoléon aperçut un soir, dans un bal donné aux Tuileries, une ravissante valseuse dont les épaules étaient constellées de perles et de diamants.

— Quelle est donc, questionna Napoléon, la femme dont le mari est assez riche pour lui offrir une telle profusion de bijoux ?

On lui dit que c'était la femme d'un fabricant de tabacs...

Quelques jours après paraissait le décret en question.

NOS MINISTRES DANS LA RUE



M. CAILLAUX réglant le taxi-auto
qu'il vient de quitter.

SUR UN NUAGE

Sur un nuage gris — gris comme fine cendre —
Je voudrais, sur les bois tout vibrants de doux eris,
Planer, planer longtemps, puis tout à coup descendre,
Et ravir en son rêve un rossignol surpris,

Sur un nuage gris.

Sur un nuage blanc — blanc comme douce neige —
Je voudrais, au sommet du mont étincelant,
Découvrir l'*edel-weiss*, qu'un âpre exil protège,
Et l'emporter ensuite, astre frère et tremblant,

Sur un nuage blanc.

Sur un nuage feu, nef aux ardentes voiles,
Je voudrais — car la fleur des glaciers, c'est trop peu —
Aller glaner là-haut dans le champ des étoiles,
Et choisir la plus fière au ciel immense et bleu,

Sur un nuage feu.

Sur un nuage d'or, éperdu dans sa course,
Je voudrais entraîner d'un invincible essor
Celui que j'aime aux bords où la vie a sa source,
Pour qu'en l'éternité nous nous aimions eneor,

Sur un nuage d'or.

Daniel LESUEUR.

OPOTHÉRAPIE MUSCULAIRE DANS LA TUBERCULOSE

Depuis longtemps, on a reconnu les très grands avantages de la viande crue dans la tuberculose pulmonaire.

Fuster (de Montpellier) a érigé en méthode thérapeutique l'usage de la viande crue chez les tuberculeux et a obtenu des résultats véritablement remarquables.

OPOTHÉRAPIE — PAUL CARNOT, Professeur agrégé,
Médecin des Hôpitaux.

J.-B. HAILLIÈRE — PARIS

LA CARNINE LEFRANCQ EST LA REPRÉSENTATION
RIGOREUSE DE LA VIANDE CRUE

CENT ANS APRÈS

Les braves dorment bien dans cette immense plaine.
Pas de saules pleureurs, pas de mornes eypres....
Ce n'est qu'un terrain vague, où vient la marjolaine,
La bruyère et l'ajone. — Mais là, cent ans après,
Filant à pas songeurs leur quenouille de laine,
Les filles du pays, d'un long regard pieux,
Salueront le champ calme où dorment les aïeux;
Et diront : « Par milliers, dans ce grand cimetière,
Pâtres et laboureurs, sans linceul et sans bière,
Tous frappés par devant, se couchèrent un soir....
Ils avaient accompli saintement leur devoir. »

ANDRÉ LEMOYN

NOS MINISTRES DANS LA RUE



M. DELCASSÉ au moment de monter
dans sa voiture.



LE TRIOMPHE DE LA VÉRITÉ (Vie de Marie de Médicis)
par RUBENS
(Reproduction par la photographie des couleurs)

LA VÉRITÉ

La vérité peut attendre ; elle restera toujours jeune, et elle est sûre d'être un jour reconnue.

GUYAU.

Nous connaissons la vérité non seulement par la raison, mais encore par le cœur.

PASCAL.

La vérité pourrait se comparer à un diamant dont les feux rayonnent non pas sur un seul côté, mais sur un grand nombre de côtés.

GOETHE.

Russitôt qu'une pensée vraie est entrée dans notre esprit, elle jette une lumière qui nous fait voir une foule d'autres objets que nous n'apercevions pas auparavant.

CHATEAUBRIANT.

La vérité est un dépôt comme la richesse. Nous n'en sommes, pour ainsi dire, que les trésoriers ; nous ne l'amonçons que pour la répandre.

J. SIMON.

La vérité est plus répandue qu'on ne pense ; mais elle est très souvent fardée et très souvent enveloppée, et même affaiblie, mutilée, corrompue par des additions qui la gâtent ou la rendent moins utile.

LEIBNITZ.

Dans tous les genres, la vérité est à la fois ce qu'il y a de plus sublime, de plus simple, de plus difficile, et de plus naturel.

M^{re} DE SÉVIGNÉ.

L'attention de l'esprit est la prière naturelle que nous faisons à la vérité intérieure pour qu'elle se découvre à nous.

MALEBRANCHE.

Le Docteur ROUTIER

Armand-Edmond Routier est né à Astaffort, dans le Lot-et-Garonne, le 20 Octobre 1853.

Après avoir fait ses études classiques au Lycée d'Agen, il venait à Paris faire sa médecine et était reçu externe des Hôpitaux en 1874. Deux ans après, il arrivait à l'internat, et on le trouve ensuite aide d'anatomie en 1879 et prosecteur en 1881. C'est cette même année qu'il passait sa thèse de doctorat sur « Les picds bots accidentels ».

En 1883, le docteur Routier faisait fonction de chef de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine, et en 1885 il était nommé chirurgien des Hôpitaux.

Nommé d'abord chirurgien à l'Hospice d'Ivry (1893), il ne restait que quelques mois à ce poste et passait à Necker, où nous le trouvons encore actuellement.

En 1896, le docteur Routier était chargé d'un cours annexe de clinique chirurgicale par la Faculté, fonctions qu'il continue à

remplir au grand avantage des étudiants qui aiment à suivre des opérations plutôt que des cours.

Depuis 1894, le docteur Routier est chirurgien de l'Institution des Jeunes Aveugles; il est membre de la Société de Chirurgie, dont il a été aussi le président; membre de la Société de Gynécologie et membre de la Société de Pédiatrie et d'Obstétrique.

On doit à ce très habile opérateur, qui s'est fait un peu une spécialité de la chirurgie abdominale et des voies urinaires, de nombreux travaux originaux, notamment sur des questions de gynécologie. Un des premiers, à Paris, à l'exemple du professeur Terrier, il a mis en pratique les méthodes aseptiques.

C'est à lui qu'on doit la publication des *Leçons cliniques* de Terrillon, son maître préféré (1883-1884).

Le docteur Routier, lauréat de la Faculté et des Hôpitaux, est Officier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Routier, déjeunant d'une brochette d'appendices. Les deux personnages qui sont à ses côtés, le bon vieux Temps, et l'armée puissante qui exécute la danse du ventre, sont des allusions aux méthodes opératoires et à la spécialisation du savant praticien.

LE PLUS ÉNERGIQUE RECONSTITUANT dont dispose la Médecine

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou étendue d'un liquide quelconque (bouillon excepté), thé, lait, eau minérale ou naturelle, FROID ou TIÈDE.



USINE MODÈLE à ROMAINVILLE (Seine) ayant coûté UN MILLION et construite sur 12.000 m. q. spécialement et uniquement pour la préparation de la Carnine Lefrancq.

Tuberculose - Anémie - Chlorose - Débilité - Convalescences - Neurasthénie - Faiblesse - Anorexie
Toutes Déchéances Physiques - Alimentation Liquide - Maladies de l'Estomac et de l'Intestin

Dépôt Général : ETABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis - PARIS

MUSÉE DU LOUVRE



LA SAINTE FAMILLE

Par MURILLO

(Reproduction par la photographie des couleurs).

MURILLO (Bartolome Esteban, dit) peintre espagnol, né et mort à Séville (1617-1682).

Après s'être fixé à Madrid pour y étudier les Flamands, il revint à Séville, où les Franciscains lui commandèrent une série de tableaux pour leur cloître. Il fut un brillant et harmonieux coloriste en même temps qu'un habile et souple dessinateur. Parmi ses tableaux les plus célèbres, citons : *San Diego avec les Pauvres*, *La Cuisine des Anges*, *La Mort de Sainte-Claire*, *L'Extase de Saint-François*, *L'Adoration des Bergers* et enfin *L'Assomption de la Vierge*, qui est regardée comme un des chefs-d'œuvre de la peinture.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

BI-MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 85

JUILLET 1911

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE. . . 12 FR.
ÉTRANGER. . . 15 FR.

GUIDE PRATIQUE DE L'INVITÉ EN AUTOMOBILE

- Faites-vous beaucoup d'automobile ?
- Beaucoup. J'adore ça.
- Quelle voiture avez-vous ?
- ...Je n'en ai pas pour le moment. J'en fais avec des amis.

Le type de l'automobiliste qui « n'a pas d'automobile pour le moment » est de plus en plus répandu. Cette façon d'« en faire avec des amis » est très en faveur. Elle a d'abord l'avantage de supprimer certains frais, tels que l'achat d'une 16-chevaux, son entretien et les appointements du mécanicien. Les économies réalisées sur ce chapitre permettent d'être plus large sur d'autres articles, tels que le cache-pousière, les lunettes et les gants.

Là s'arrête la liste des fournitures — d'une élégance impeccable — qui doivent être apportées par l'invité. Les couvertures sont à la charge du maître du bord et il serait indiscret de notre part d'en apporter une, car nous semblerions ainsi mettre en doute la vigilance hospitalière de notre

mobile amphytrion.

Les déjeuners, dîners et en général toutes les collations un peu substantielles sont également à la charge du propriétaire de la voiture; c'est du moins l'avis de plusieurs invités de mes collègues que j'ai consultés sur ce point. En revanche, ils pensaient que l'invité doit offrir les consommations légères, l'apéritif, voire le café, s'il ne figure pas déjà sur l'addition du repas. Il lui est permis aussi d'acheter quelques cartes postales illustrées et d'en faire hommage à son compagnon.

Il est de bon ton pour un invité de faire preuve d'une certaine bienveillance pour apprécier le fonctionnement du moteur et la vitesse de la machine. Cette affirmation :



TRISTAN BERNARD

La CARNINE LEFRANCQ est INALTÉRABLE

même pendant les plus fortes chaleurs, même débouchée, même en vidange.

« Nous marchons à soixante-cinq » ne doit jamais être accueillie que par la réponse : « Au moins ».

Il est de mauvais goût à ce moment de tirer un chronomètre de sa poche. Il est reconnu que les chronomètres, dans les appréciations de vitesse qu'ils prétendent nous fournir, sont d'une modération tout à fait inexacte.

Si le maître de la voiture vous demande avec un air d'indifférence mal joué : « Trouvez-vous que je conduise bien ? » répondez : « Oui, mais vous avez un défaut... Vous êtes un peu téméraire », même si le chauffeur a l'habitude de freiner dès qu'il aperçoit une poule.

Si votre voiture est dépassée par une autre voiture, dites : « C'est idiot de faire des courses de vitesse sur les routes. »

Il vaut mieux à mon avis se refuser toute compétence en ce qui concerne les réparations, et particulièrement celle des pneumatiques.

Il est d'autres recommandations qui sont

inutiles à faire, parce que l'invité les suivra d'instinct. C'est à propos du récit du voyage et des heures de départ et d'arrivée. Si l'on quitte Rouen à trois heures moins un quart pour arriver à Paris à sept heures et demie, il tombe dans le sens que les fractions doivent être négligées, et que l'on a quitté Rouen à trois heures pour arriver à sept heures à Paris.

De même, la durée des pannes doit varier selon les cas. La même panne qui n'aurait duré qu'un quart d'heure, si l'habileté du mécanicien est en question, aura duré cinquante-cinq minutes, s'il s'agit d'établir une bonne moyenne de marche.

C'est en suivant ces recommandations et certaines autres, que son instinct lui dictera, que l'invité prolongera sa carrière d'invité et pourra attendre, pour se procurer une voiture à lui, que les constructeurs aient trouvé le « type définitif » qu'il espère depuis quelques années déjà.

Tristan BERNARD.

EN HOLLANDE



MAURE. — Berger et Moutons.
(MUSÉE D'AMSTERDAM)

Venez que je vous parle, ô jeune enchanteresse!
Dante vous eût fait ange et Virgile déesse.
Vous avez le front haut, le pied vif et charmant,
Une bouche qu'entr'ouvre un bel air d'enjouement,
Et vous pourriez porter, fière entre les plus fières,
La cuirasse d'azur des antiques guerrières.

Venez que je vous parle, ô belle aux yeux divins!
Pour la première fois quand près de vous je vins,
Ce fut un jour doré. Ce souvenir, Madame,
A-t-il comme en mon cœur son rayon dans votre [âme?

Vous souriez. Mettez votre main dans ma main.
Venez. Le printemps rit, l'ombre est sur le chemin,
L'air est tiède, et là-bas dans les forêts prochaines,
La mousse épaisse et verte abonde au pied des [chênes.

Victor Hugo.

EN HOLLANDE



MAURE. — Bruyère près de Laren.
(MUSÉE D'AMSTERDAM)

*Ne trouvez-vous pas qu'il est prudent,
avant de prescrire un produit, de savoir*

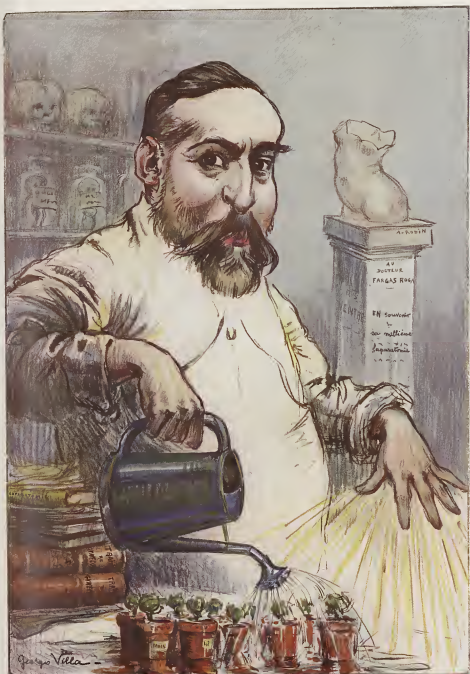
**OÙ, COMMENT, PAR QUI,
AVEC QUOI il est préparé ?**

CARNINE LEFRANCQ

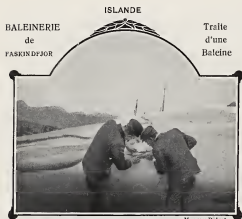
CAPITAL : 2 MILLIONS

Usine Modèle à ROMAINVILLE (Seine)
— ayant coûté UN MILLION —

ABATTOIR SPÉCIAL sous le contrôle d'un
Vétérinaire-Sanitaire de la Ville de Paris.



Le Professeur Don Miguel FARGAS ROCA
de Barcelone



AVANTAGES DE SE LEVER MATIN

Dans ma jeunesse, j'aimais beaucoup à dormir, et ma paresse me dérobaît la moitié de mon temps. Mon pauvre Joseph (domestique qui m'a servi pendant plus de soixante ans) faisait tout ce qu'il pouvait pour la vaincre sans pouvoir réussir. Je lui promis un écu toutes les fois qu'il me forcerait à me lever à six heures. Il ne manqua pas le jour suivant de venir me tourmenter à l'heure indiquée; mais je lui répondis fort brusquement. Le jour d'après il vint encore : cette fois-là, je lui fis de grandes menaces qui l'effrayèrent.

« Ami Joseph, lui dis-je dans l'après-midi, j'ai perdu mon temps et tu n'as rien gagné; tu n'entends pas bien ton affaire : ne pense qu'à ma promesse et ne fais désormais aucun cas de mes menaces ».

Le lendemain, il en vint à son honneur. D'abord, je le priai, je le suppliai, puis je me fâchai; mais il n'y fit aucune attention et me força de me lever malgré moi. Ma mauvaise humeur ne durait guère plus d'une heure après le moment du réveil; il en était récompensé alors par mes remerciements et par ce qui lui était promis. Je dois au pauvre Joseph dix ou douze volumes au moins de mes ouvrages.

BUFFON.

LE MADRIGAL DE LOUIS XIV

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie et qui vous divertira. Le roi se mêle depuis peu de faire des vers. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au Maréchal de Gramont : « Monsieur le Maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un aussi impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le Maréchal, après avoir lu, dit au roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses : il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le Roi se mit à rire, et lui dit « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait

est bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien! dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement : c'est moi qui l'ai fait. — Ah! Sire, quelle trahison! Que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement. — Non, Monsieur le Maréchal : les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le Roi a beaucoup ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le Roi en fit là-dessus et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

Mme DE SÉVIGNÉ.

AU JAPON

DE LA COMTESSE DIANE

On peut rendre son affection ; jamais on ne rend son estime.

On aime ses amis pour eux ou pour soi : dans le premier cas on les aime mieux, dans le second on les aime plus.

Pour être heureux, il faut faire ce qu'on veut et avoir fait ce qu'on doit.

Les joies viennent des choses, mais le bonheur vient des êtres.

L'espérance est entêtée ; il n'y a qu'elle qui sache attendre.

Plus à plaindre que l'homme qui ose désirer l'impossible est celui qui n'ose plus rien désirer.

Promettre et ne pas tenir, renvoyer et retenir, voilà la coquetterie.

L'absence affirme les grandes passions et débarrasse des petites.



Vérascope Richard

1. OSAKA. — Exposition Nationale. - Pavillon de Formose.
2. EN WAGON. — Voyage sur le Kansai-Railway.

La CARNINE LEFRANCQ est la représentation du SUC MUSCULAIRE NATUREL

« ... Or, il nous a été permis de constater que la CARNINE est parfaitement tolérée ; que son absorption en grande quantité ne présente absolument aucun inconvénient, et aussi qu'elle possède une efficacité thérapeutique rigoureusement comparable à celle du *Sue Musculaire frais*.

« D'une façon générale, l'absorption de la Carnine, étendue d'eau fraîche, fut très agréable aux malades, qu'elle désaltérait par les chaudes journées de Juillet et d'Août, tandis que les malades soumises à l'administration du suc naturel manifestèrent parfois quelque dégoût et même quelque intolérance stomacale. »

Extrait du Rapport du Dr LEFÈVRE, Médecin de l'Hôpital de Villepinte (S.-et-O.)



LA DESTINÉE DE MARIE DE MÉDICIS

RUBENS

(Reproduction par la photographie des couleurs)

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Du sentier des bois aux daims familier,
Sur un noir cheval, sort un chevalier.
Son éperon d'or brille en la nuit brune;
Et, quand il traverse un rayon de lune,
On voit resplendir, d'un reflet changeant,
Sur sa chevelure un casque d'argent.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ils l'entourent tous d'un essaim léger
Qui dans l'air muet semble voltiger.
— Hardi chevalier, par la nuit seraine,
Où vas-tu si tard ? dit la jeune Reine.
De mauvais esprits hantent les forêts;
Viens danser plutôt sur les gazon frais.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Non ! ma fiancée aux yeux clairs et doux
M'attend, et demain nous serons époux.
Laissez-moi passer, Elfes des prairies,
Qui foulez en rond les mousses fleuries;
Ne m'attardez pas loin de mon amour,
Car voici déjà les lueurs du jour. —

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Reste, chevalier. Je te donnerai
L'opale magique et l'anneau doré,
Et, ce qui vaut mieux que gloire et fortune,
Ma robe filée au clair de la lune.

— Non ! dit-il. — Va donc ! — Et de son
[doigt blanc
Elle touche au cœur le guerrier tremblant.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Et sous l'éperon le noir cheval part.
Il court, il bondit et va sans retard ;
Mais le chevalier frissonne et se penche ;
Il voit sur la route une forme blanche
Qui marche sans bruit et lui tend les bras :
— Elfe, esprit, démon, ne m'arrête pas ! —

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Ne m'arrête pas, fantôme odieux !
Je vais épouser ma belle aux doux yeux.
— O mon cher époux, la tombe éternelle
Sera notre lit de noce, dit-elle.
Je suis morte ! — Et lui, la voyant ainsi,
D'angoisse et d'amour tombe mort aussi.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

(Poèmes barbares) ! LÉCONTE DE LISLE.

Le Professeur Don Miguel FARGAS ROCA, de Barcelone

D. Miguel A. Fargas Roca est né en 1858 à Castellersol, fils de modestes propriétaires ruraux. Ayant fini ses études classiques à Moya, il allait à Barcelone faire ses études médicales, qu'il terminait en 1881.

Bientôt après, il était nommé Directeur des Musées anatomiques (1883), et en 1893, il obtenait la chaire de Gynécologie et d'Obstétrique à la Faculté de Médecine de Barcelone.

Les principaux travaux du professeur Fargas Roca sont : *Anatomie des centres nerveux* (un vol. 1882); *Première série de 10 ovariectomies* (une broch. 1886); *Suites de laparotomies* (une broch. 1888); *Le meilleur procédé d'Hystérectomie abdominale totale* (une broch. 1889); *Grossesse extra-utérine* (une broch. 1896); *Gynécologie artistique et scientifique* (une broch. 1907); *La lutte contre le cancer de l'utérus* (une broch. 1907); *Traité de Gynécologie* (1903-1906); ce dernier ouvrage est un traité complet de Gynécologie, en 2 volumes de plus de 1.300 pages, avec 650 gravures.

Dévoué au progrès humanitaire en Gyné-



cologie, le docteur Fargas Roca fondait, en 1889, dans une propriété lui appartenant, une clinique privée, la première en Espagne. Cette clinique est pourvue d'une belle salle d'opérations, d'un laboratoire de désinfection, de stérilisation et de microbiologie, et

d'un Musée d'anatomie pathologique gynécologique. Toutes les microphotogravures du *Traité de Gynécologie* du professeur Roca ont été prises dans cette clinique.

Toujours matinal, le docteur Fargas Roca commence sa visite à 8 heures au nouvel Hôpital-Clinique, où il fait son cours. A 10 heures, il fait ses opérations à sa clinique privée.

Le 4 juillet 1907, il y pratiquait sa millième laparotomie, et à cette occasion, ses élèves et amis lui offraient une médaille commémorative. Le professeur Roca est président de l'Académie et du Laboratoire des Sciences médicales de Catalogne; il est vice-président de la Royale Académie de Chirurgie et de Médecine; président honoraire des Congrès d'Obstétrique et de Gynécologie tenus à Amsterdam et à Rome, et du 17^e Congrès français de Chirurgie.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Fargas Roca, dans sa Clinique gynécologique, arrose ses petits choux, espoir des prochaines générations auxquelles il prodigue ses soins. Derrière lui, son Musée d'anatomie, et une statue, emblème du ventre féminin, dont il a fait sa spécialité.

INALTÉRABLE

Je suis très satisfait de la CARNINE LEFRANCO; elle supporte très bien la chaleur, 45 et 50° à l'ombre. J'ai eu l'occasion d'en prescrire et les flacons que le pharmacien m'a délivrés, bien qu'ayant passé l'été, étaient en parfait état de conservation.

Docteur Bourguinaud,
Biskra (Algérie).

Permettez-moi de vous féliciter pour votre procédé de fabrication de la CARNINE LEFRANCO, qui se conserve en Algérie par les grandes chaleurs, même lorsque le flacon est débouché depuis un mois, et dont je n'ai toujours eu qu'à me louer.

Docteur Courcelle,
Ancien interne des Hôpitaux de Paris, Oran.

LA CARNINE LEFRANCO
est indiquée dans:

ANOREXIE-ANÉMIE-NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE-CONVALESCENCES-CHLOROSE
DÉBILITÉ-FAIBLESSE-MALADIES DE
L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

On la trouve en bouteille par litre, à portée quel
moment, dans les pharmacies ou dans les magasins
qui vendent les produits de la Pharmacie Le Franco.

FROID ou TIÈDE

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis - PARIS



MURILLO

LA NAISSANCE DE LA VIERGE

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de MURILLO, Musée du Louvre, Paris.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 86

AOUT 1911

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE... 12 Fr.
ÉTRANGER... 16 Fr.

L'ABIME

J. MARNI

A Georges Brandès.

Dans le Jardin du restaurant de Madrid, huit heures du soir, en août.

Il a plu un peu dans la journée, la soirée est orageuse.

PIERRE BARSON, 30 ans. — Grand, solide, musclé, très élégant. Smoking, fleur à la boutonnière, chapeau gris.

M^{me} D'ERHARD, 28 ans. — Toute menue. Une taille de fillette. Un petit visage enfantin, aux traits puérils, où, sous un enlacement de cheveux clairs très fins, fleurissent, pareils à des bleuets, deux yeux au regard étonné. Elle est vêtue d'un costume tailleur mastie excessivement chie et simple, d'un canotier en paille de riz cerclé de galons noirs et à demi recouvert d'un voile de dentelle crème. Sur le bras, elle porte un collet de drap souple, presque blanc.

Elle descend de voiture, aidée par Pierre Barson, qui l'attend depuis quelques minutes; puis, précédés d'un maître d'hôtel, ils se dirigent tous les deux vers une table, sous un arbre, un peu à l'écart.

M^{me} D'ERHARD, s'asseyant. — Là, nous serons très bien!

Elle se dégage. Ses mains sont d'une finesse extrême. A l'annulaire gauche un mince fil d'or, au petit doigt de la main droite une bague merveilleuse de chez Bandoïn.

PIERRE. — Vous n'aurez pas froid?

M^{me} D'ERHARD. — Non, j'ai une robe chaude; c'est vous plutôt qui...

PIERRE. — Oh! moi, je ne crains rien. Mais si vous mettiez tout de même votre collet.

M^{me} D'ERHARD, *ton gracieux*. — Je le mettrai tout à l'heure, si j'ai froid... Merci!

Pendant ce temps le maître d'hôtel a fait signe à deux garçons, et presque tout de suite le potage est apporté.

PIERRE. — J'ai commandé le dîner, un dîner léger comme vous les aimez. Des petits plats... Avez-vous faim?

M^{me} D'ERHARD. — Assez... J'avais tant de courses à faire que n'ai pas eu le temps de déjeuner, figurez-vous! J'ai mangé un sandwich en courant cet après-midi.

« ... D'une façon générale, l'absorption de la Carnine, étendue d'eau fraîche, fut très agréable aux malades, qu'elle désaltérait par les chaudes journées de Juillet et d'Août, tandis que les malades soumis à l'administration du suc naturel manifestèrent parfois quelque dégoût et même quelque intolérance stomacale.

Extrait du Rapport du D^r LEFÈVRE, Médecin de l'Hôpital de Villepinte (S.-et-O.).

PIERRE. — A quelle heure êtes-vous arrivée, ce matin, à Paris ?

M^{me} D'ERHARD. — J'ai pris le train qui part d'Orléans à 10 h. 4 et qui arrive à 11 h. 59... (*Petit silence.*) Q'avez-vous pensé en recevant mon télégramme ?

PIERRE. — J'ai pensé : quel bonheur ! Et j'ai dansé de joie.

M^{me} D'ERHARD. — Allons donc, vous avez dansé ?

PIERRE. — Absolument ! J'ai esquissé un pas... Vous me trouvez ridicule ?

M^{me} D'ERHARD. — Non !

PIERRE. — Gosse alors ? Gosse, hein ?

M^{me} D'ERHARD. — Un peu jeune, oui !

PIERRE. — Je vous engage à parler de jeunesse, vous ! avec votre figure de gamine, votre voix de première communiant... Ah ! votre voix candide !... quel charme elle vous donne... Vous n'en avez pas idée !... Vous êtes la seule femme que j'ai jamais rencontrée ayant une voix pareille... une voix si pure ; aussi...

M^{me} D'ERHARD. — Aussi ?

PIERRE. — Rien !

M^{me} D'ERHARD. — Si, dites ! J'ai horreur qu'on ne termine pas ses phrases.

PIERRE. — Vous savez bien ce que je veux dire.

M^{me} D'ERHARD. — Pas du tout... Je n'en sais rien du tout... Voyons, dites, Pierre !

PIERRE. — Tout à l'heure !

Il montre de l'œil un garçon qui apporte une « truite meunière », cependant qu'un autre garçon leur enlève leurs assiettes. On les sert. Ils mangent en silence quelques secondes, puis les garçons les laissent seuls.

M^{me} D'ERHARD, aussitôt. — Eh bien ! Pierre, aussi ?...

PIERRE. — Eh bien, aussi, quand vous m'avez dit avec cette voix-là : « Je ne veux pas être à vous, mon ami, je suis une honnête femme ! » vous ai-je crue sur parole.

M^{me} D'ERHARD, *ton passif*. — Alors, vous croyez à la voix, à la physionomie, à l'apparence, à la façade, vous ?

PIERRE. — Je crois à votre voix, à votre physionomie, à votre apparence, à votre façade à vous, oui !

M^{me} D'ERHARD. — Et, si elles mentaient, par hasard ?

PIERRE, *légèrement inquiet*. — Oh ! Non ! C'est impossible.

M^{me} D'ERHARD. — Pourquoi donc ? Il y a des fleurs vénécuses qui ressemblent à des lys...

PIERRE. — Je ne veux pas que vous vous compariez à une fleur vénéneuse. D'abord,

ce n'est pas vrai, il n'y en a pas qui ressemblent à des lys. Et puis, quand même, j'ai mon opinion faite sur vous. Vous êtes une créature d'exception. Voilà tout ! Une créature rare, qui trouve à la fois le moyen de se faire adorer et respecter depuis des années par un homme comme moi... ce qui n'est pas banal, je vous l'affirme ! (*Un temps.*) Vous ne reprenez pas de truite ?

M^{me} D'ERHARD, *préoccupée*. — Non, merci...

Le maître d'hôtel arrive, suivi d'un garçon qui porte sur un plat d'argent des « Tournedos Pompadour ».

M^{me} D'ERHARD, *elle mange avec de jolis mouvements de bras et une petite bouche qui s'entr'ouvre comme un petit bec d'oiseau*. — C'est vraiment très bon, ça...

PIERRE. — C'est assez fin, en effet... (*Silence.*) Vous repartez demain matin pour les « Peupliers » ?

M^{me} D'ERHARD. — Oui. J'aurai dû repartir ce soir. J'ai envoyé une dépêche à mon mari. Je rentrerai seulement demain, avec ma belle-sœur, chez laquelle je suis descendue.

PIERRE. — Ah ! Vous n'êtes pas à l'hôtel ?

M^{me} D'ERHARD. — Non. Je suis chez ma belle-sœur.

PIERRE. — Elle est encore à Paris, M^{me} de Lottres ?

M^{me} D'ERHARD. — Elle y est de passage seulement. Elle repartira pour l'Anjou, quand elle nous aura donné une semaine, aux « Peupliers ».

PIERRE. — C'est une femme agréable d'habitude, mais...

M^{me} D'ERHARD. — Elle est très gentille.

PIERRE. — Mais, cette fois-ci, elle a perdu une belle occasion de ne pas se faire prendre en grippe par votre serviteur.

M^{me} D'ERHARD. — Pourquoi dites-vous ça ? Vous savez bien, qu'alors même que ma belle-sœur n'eût pas été à Paris, cela n'aurait rien changé à mes intentions.

PIERRE, *la regardant profondément*. — Alors, jamais ? C'est irrévocable ? Jamais, vous ne consentirez à être à moi ?

M^{me} D'ERHARD. — Jamais !

Ils cessent de manger. On leur apporte un autre plat ; ils se laissent servir machinalement et, quand leurs assiettes sont pleines, ils les regardent d'abord, puis les repoussent d'un même mouvement.

M^{me} D'ERHARD, *très bas*. — J'ai... J'ai quelque chose à vous avouer, Pierre ; quelque chose qui vous fera, qui nous fera beaucoup de peine à tous les deux. C'est...



Le Docteur Robert MOUTARD-MARTIN

C'est à cause de cela que j'ai voulu dîner ici, avec vous, en plein air, dans cet endroit-ci, où, forcément, nous serions obligés de nous contenir... etc...

PIERRE. — Qu'est-ce? Qu'est-ce encore? Vous n'allez pas me priver d'aller et autonne aux « Peupliers », je suppose?

M^{me} D'ERHARD. — Non! du moins cela dépendra de vous, de vous seuls!... Vous viendrez, si vous voulez... si vous croyez pouvoir venir malgré... Eeoutez! (*Elle baisse encore la voix; son petit visage enfantin tout rose sous l'abat-jour d'une lampe qu'on vient d'apporter.*) Eeoutez! Il y a un drame dans ma vie... Un drame terrible. Personne n'en a jamais rien su, ni mon mari, ni les miens, personne! Mais, à vous, à vous qui m'aimez depuis si longtemps, je veux le confier... parce que... parce que... il le faut! Pierre! Vous vous souvenez, il y a sept ans, quand je suis allée en Savoie?

PIERRE, *très pâle et anxieux*. — Oui! Chez votre mère, près d'Annecy.

M^{me} D'ERHARD. — J'étais avec M. d'Erhard. Nous faisons presque un voyage de noces, puisque nous venions à peine de nous marier... Vous connaissez le château de mes parents? Il est bâti à pic sur une montagne; au-dessous des fenêtres coule un torrent très profond, très dangereux...

PIERRE. — « L'Abîme », oui, oui, je sais!

M^{me} D'ERHARD. — Eh bien, dans ce torrent... une nuit... un homme s'est précipité...

PIERRE. — Pour vous?

M^{me} D'ERHARD, *avec effort*. — Pour ne pas être surpris dans ma chambre...

A ce moment, le maître d'hôtel dépose lui-même sur la table un panier de fruits, joliment ornés de roses blanches et pourpres.

PIERRE, *bouleversé, d'une voix qui tremble*. — Voulez-vous une pêche?

M^{me} D'ERHARD, *le front incliné, sans relever les yeux*. — Merci!

Ils attendent que le maître d'hôtel ait changé leurs assiettes. Quand il est loin :

PIERRE, *amer*. — Alors, vous avez eu un amant?

M^{me} D'ERHARD. — Qui est mort à cause de moi, oui!

PIERRE, *même ton*. — Et que vous adoriez, sans doute?

M^{me} D'ERHARD. — Que j'aimais au point de le recevoir pendant la nuit dans ma chambre, alors que mon mari couchait dans une pièce, à côté, la porte seulement poussée...

Silence.

PIERRE. — Si c'est pour me guérir de vous que vous me racontez ça! vous ne connaissez guère les hommes, Marie-Louise!

M^{me} D'ERHARD. — Ce n'est pas pour vous guérir... C'est... C'est afin de vous faire comprendre la raison vraie de mon refus. (*Très simplement.*) Je pourrais tromper mon mari avec vous, Pierre, puisque déjà... mais je ne dois pas, je ne veux pas être infidèle à celui...

PIERRE, *violemment, mais se contenant*. — Que vous aimez toujours?

M^{me} D'ERHARD, *ton très bas*. — Hélas! non! Je ne l'aime plus... Je ne suis pas une héroïne de roman, mon pauvre Pierre!... Je suis une petite femme du monde comme il y en a des milliers... Seulement, à moi, il m'en est arrivé cette chose horrible de voir mourir un homme pour me sauver l'honneur... Alors, vous comprenez, cet honneur, à présent, j'y tiens... et il faut, il faut que je le garde.

Elle prend une grappe de raisin et, avec un geste innocent de bébé, la porte à ses lèvres.

PIERRE, *très ému*. Pour vous posséder, pour baiser votre bouche, moi aussi, je me jetterais dans l'abîme.

M^{me} D'ERHARD, *mettant son collet*. — Vous dites ça... Vous êtes sincère... mais!... (*Silence.*) Demandez l'addition, je vous prie.

PIERRE. — Vous voulez déjà partir?

M^{me} D'ERHARD. — J'ai dit à ma belle-sœur que je ne rentrerais pas tard.

PIERRE, *au maître d'hôtel*. — L'addition! LE MAÎTRE D'HÔTEL. — Ni café, ni liqueurs?

PIERRE, *brusquement*. — Non!

J. MARNI.

ANOREXIE

La CARNINE LEFRANCQ est particulièrement indiquée chez toutes les personnes qui s'alimentent mal ou insuffisamment et sont, de ce fait, menacées d'une déchéance physique à bref délai.

:: :: ELLE RAMÈNE TOUJOURS L'APPÉTIT dès le 2^e jour de traitement :: ::

BAIGNEUSE



Yvonage Richard

ALIMENTATION PAR LA VIANDE CRUE

Galbraith (1) a constaté chez des tuberculeux et des sujets sains, que l'alimentation par la viande crue détermine plus facilement une fixation d'azote dans l'organisme que l'alimentation avec la viande cuite et que, en outre, elle augmente rapidement l'hémoglobine du sang.

OPOTHÉRAPIE — PAUL CARNOT,
(J. B. BAILLIÈRE, ED., PARIS)

(1) GALBRAITH, Congrès International de la Tuberculose, 1905.

La CARNINE LEFRANCQ est la représentation rigoureuse de la VIANDE CRUE.

LES PHASES DE LA LUNE

Le Vieux Major eut un précurseur et qui fut, paraît-il, plus heureux que lui en ses prévisions : ce fut le Maréchal Bugeaud. On rapporte, en effet, que pendant la guerre d'Espagne le futur Maréchal de France — Bugeaud n'était alors que capitaine — lut dans un manuscrit tombé sous sa main, cette loi empirique :

« Le temps se comporte onze fois sur douze, pendant la durée de la lune, comme il s'est comporté au cinquième jour de la lune, si le sixième jour est resté le même qu'au cinquième.

« Et neuf fois sur douze comme le quatrième jour, si le sixième ressemble au quatrième. »

M. Bugeaud, ravi de cette découverte, fit l'épreuve de cette loi et la vit, paraît-il, se vérifier avec une régularité extraordinaire. Agriculteur de 1815 à 1830, il la mit souvent en pratique; elle lui fit éviter, à l'époque de la fenaison et de la vendange, des pertes auxquelles

aucun propriétaire voisin ne sut échapper. Gouverneur de l'Algérie, il ne faisait entrer les troupes en campagne qu'après le sixième jour de la lune; s'il se trouvait en expédition et que le mauvais temps lui fut prédit par la lune, rien ne l'empêchait de chercher un abri. C'est ainsi que toujours il préserva les colonnes placées sous ses ordres. On attribuait à la chance le résultat d'observations et de calculs.

Parlant de l'heure exacte de la lune, il tenait compte, en outre, de la différence des trois quarts d'heure environ entre le temps de la révolution de la terre autour de son axe et le temps de la révolution de la lune autour de la terre, c'est-à-dire qu'il ajoutait cinq heures au sixième jour écoulé, avant de se prononcer sur le temps qu'il devait craindre ou espérer.

Cette formule s'appelle la loi Bugeaud.

(Journal des Débats, 27 Octobre 1909.)



A LA MER
LA LEÇON DE NATATION

La CARNINE LEFRANCQ est chère
Elle ne laisse qu'un petit bénéfice
aux pharmaciens. Elle est attaquée
de toutes parts.

Oui, mais...

on revient toujours, malgré tout,
à la

CARNINE LEFRANCQ



DUBOIS GÉRAULT-RICHARD JEAN AICARD
WILLETTTE RODRY SILVAIN FOURCROY
A la Maison des Comédiens, à Pont-aux-Dames

Je tiens à vous signaler un nouveau succès à l'actif de la **Carnine**.

Une de mes clientes, âgée de 71 ans, avait eu autrefois, me dit-elle, un ulcère gastrique, qui paraît s'être cicatrisé. Il y a quelques mois, elle a été reprise de vomissements et de violentes douleurs gastriques. Elle rejetait toute alimentation, le lait à peine était toléré.

Comme elle s'affaiblissait beaucoup, j'eus

SON SAUVEUR !

l'idée d'essayer la **Carnine Lefrancq** étendue d'un peu d'eau de seltz. Elle fut parfaitement supportée. La malade, grâce à un traitement approprié, est à peu près guérie et reprend ses forces de jour en jour. Elle considère la **Carnine Lefrancq** comme « **SON SAUVEUR** ».

Docteur F. de Bil,

Ex-Interne du Sanatorium de Saint-Pol-sur-Mer,
Hondschoote (Nord).



NAPOLÉON BLESSÉ DEVANT RATISBONNE (23 Avril 1809)

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Claude GACHELOT, Musée de Versailles.

MESURES DE POLICE

Quinze jours avant l'attentat de Damiens, un négociant provençal, passant dans une petite ville à six lieues de Lyon, et étant à l'auberge, entendit dire, dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une cloison, qu'un nommé Damiens devait assassiner le roi.

Ce négociant venait à Paris; il alla se présenter chez M. Berryer, ne le trouva point, lui écrivit ce qu'il avait entendu, retourna le soir et lui dit qu'il était, puis repartit pour sa province.

Comme il était en route, arriva l'attentat

de Damiens. M. Berryer, qui comprit que ce négociant conterait son histoire, et que cette négligence le perdrait, lui, Berryer, envoya un exempt de police et des gardes sur la route de Lyon.

On saisit l'homme, on le bâillonna, on le mène à Paris; on le met à la Bastille, où il est resté pendant dix-huit ans.

M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 1775, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation.

CHAMFORT.

Le Docteur Robert MOUTARD-MARTIN

Robert Moutard-Martin est né à Paris en 1851. Fils de l'ancien médecin de Beaujon, dont les travaux sur la valeur de l'arsenic dans le traitement de la phthisie pulmonaire, et le dévouement pendant les épidémies cholériques de 1849 et 1854, n'ont pas été oubliés.

Interne des Hôpitaux en 1874, Robert Moutard-Martin passait sa thèse en 1878. Le sujet : « Contribution à l'étude des pleurésies », continuait encore la tradition familiale, car le docteur Moutard-Martin père avait publié, en 1867, une série de leçons cliniques faites à Beaujon sur la thoracentèse et, en 1872, une étude sur la pleurésie purulente et son traitement.

En 1880, le docteur Robert Moutard-Martin a fait, en collaboration avec son ami le professeur agrégé Charles Richet, de très intéressantes recherches sur l'action diurétique du sucre de lait et du glucose, substance dont l'emploi, peu de temps après,



PROF. WORMER

passait dans la pratique médicale courante.

Dès 1888, guidés par les faits physiologiques établis par les expériences de Moutard-Martin et de Charles Richet, Germain Sée, d'une part, et, d'autre part, Dujardin-Beaumetz, donnaient avec succès du sucre à leurs malades pour augmenter l'excrétion urinaire.

On doit encore, à la collaboration de Moutard-Martin et de Charles Richet, d'importantes expériences sur la polyurie et sur les effets des injections d'urée et l'élimination de l'urée. Ces dernières démontrèrent que l'urée injectée dans le sang, même à doses considérables, ne provoque pas la mort. C'est depuis ces travaux (1881), qu'on a cessé d'attribuer à l'urée les accidents de l'urémie.

Nommé médecin des Hôpitaux en 1883, le docteur Moutard-Martin est actuellement médecin de la Charité; il est chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Moutard-Martin apporte sa ration quotidienne de sucre à une malade, et constate avec satisfaction, dans la table de nuit, les heureux résultats de sa médication.

LE TUNG-WHANG-FUNG

La fleur Ing-wha, petite et poudrant des plus belles,
N'ouvre qu'à Ching-tu-fu son calice odorant;
Et l'oiseau Tung-whang-fung est tout juste assez grand
Pour couvrir cette fleur en tendant ses deux ailes.

Et l'oiseau dit sa peine à la fleur qui sourit,
Et la fleur est de pourpre, et l'oiseau lui ressemble,
Et l'on ne sait pas trop, quand on les voit ensemble,
Si c'est la fleur qui chante, ou l'oiseau qui fleurit.

Et la fleur et l'oiseau sont nés à la même heure,
Et la même rosée avive chaque jour
Les deux époux vermeils, gonflés du même amour.
Mais quand la fleur est morte, il faut que l'oiseau meure.

Alors, sur ce rameau d'où son bonheur a fui,
On voit pencher sa tête et se faner sa plume.
Et plus d'un jeune cœur, dont le désir s'allume,
Voudrait, aimé comme elle, expirer comme lui.

Et je tiens, quant à moi, ce récit qu'on ignore
D'un mandarin de Chine, au bouton de couleur.
La Chine est un vieux monde où l'on respecte encore
L'amour qui peut atteindre à l'âge d'une fleur.

Louis BOULHET.
(Dernières Chansons).



ANÉMIE-CHLOROSE
ANOREXIE
DÉBILITÉ-FAIBLESSE
TUBERCULOSES
NEURASTHÉNIE
CONVALESCENCES
MALADIES
DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

CARNINE

LEFRANCQ

SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CRU
INALTÉRABLE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à
s'ajouter quel moment, pur ou additionné
d'un liquide quelconque, eau, sirop ou
naturelle, thé, lait, etc. (pour de brèves)
FROID ou TIÈDE

Dépôt Général : ÉTABLISSEMENT FUMOUZ, 10, rue de la Chapelle, Paris

MAIGRE DÉJEUNER

Le plus souvent, je partais pour le collège à jeun, l'estomac et la tête vides. Quand ma grand'mère venait nous voir, c'étaient les bons jours ; elle m'enrichissait de quelque petite monnaie. Je calculais alors sur la route ce que je pourrais bien acheter pour tromper ma faim. Le plus sage eût été d'entrer chez le boulanger ; mais comment ne pas trahir ma pauvreté en mangeant mon pain sec devant mes camarades ? D'avance je me voyais exposé à leurs rires et j'en frémissais.

Pour échapper aux railleries, j'imaginai d'acheter quelque chose d'assez substantiel pour me soutenir et qui ressemblât pourtant à une friandise. Le plus souvent c'était le

pain d'épice qui faisait les frais de mon déjeuner. Il ne manquait pas de boutiques en ce genre sur mon chemin. Pour deux sous on avait un morceau magnifique, un homme superbe, un géant par la hauteur de la taille ; en revanche il était si plat que je le glissais dans mon carton, et il ne le gonflait guère. Pendant la classe, quand je sentais le vertige me saisir et que mes yeux voyaient trouble par l'effet de l'inanition, je lui cassais un bras, une jambe, que je grignotais à la dérobée ; mes voisins ne

tardaient guère à surprendre mon petit manège : « Que manges-tu là ? » me disait l'un ou l'autre. Je répondais, non sans rougir : « mon dessert. »

MICHELET.



MICHELET

AMSTERDAM. — MUSÉE DE L'ÉTAT



David TENIERS. — LES JOUEURS DE CARTES
Reproduction par la photographie des couleurs.



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MEUSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 87

SEPTEMBRE 1911

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 12 Fr.
ÉTRANGER . . 15 Fr.

LE RÊVE DE MÉHO

Mého, l'allumeur de lanternes, a demandé en mariage Fatea, la fille de Hassan-aga, et c'est demain qu'elle doit le suivre sous son toit. Mého est joyeux comme un oiseau au printemps ! Il lui semble qu'il a grandi jusqu'au ciel, qu'il a fourré ses deux bras dans le Djénét (1) et qu'il a enlevé la plus belle des houris ! Sa joie est si grande qu'il ne sait plus que devenir. Il court d'un côté à l'autre, il tourne comme une toupie, il danse, il crie, il gronde et se démène à l'ouvrage, quoiqu'il soit incapable de rien faire de bon, si ce n'est de déranger sa mère et les bonnes femmes qui l'aident à ses préparatifs, car il est tout le temps dans leur chemin à répandre leur farine et à mettre leur vaisselle sens dessus dessous !

Le soir venu, il tombe de fatigue. Ses jambes fléchissent, il a mal, — il ne tient plus debout.

(1) Paradis des musulmans.

Enfin il se traîne jusqu'à sa petite chambre au rez-de-chaussée, sa chambrette dont il est si fier et dont il ne cesse de raconter que les murs en sont peints, bien que jamais pinceau ne les eût touchés ! C'est que l'humidité et la fumée les ont si bien marbrés de taches jaunes et noires que le peintre le plus habile n'eût pu faire mieux. Là, il s'étend donc sur sa couchette, un vieux matelas tout usé, dont les crevasses, à plusieurs endroits, laissent passer la laine et quelques guenilles.

— Ah ! dit-il à mi-voix, en reposant sa tête sur ses deux bras ; il fera bon vivre lorsque Fatea sera là ! Demain, à cette heure, elle sera avec moi, et elle viendra se coucher là, tout près de moi...

Et il ne put continuer. Une fièvre inconnue le saisit et fit trembler tout son être. Et il vit Fatea couchée près de lui, vêtue seulement d'une petite chemise légère, sa gorge et ses beaux bras découverts ; et elle lui caressait la figure, lui

La CARNINE LEFRANCO,

quoique d'un prix élevé, est la moins chère de toutes les préparations similaires.

Il vaut mieux faire prendre aux malades une petite quantité d'un remède dont on a éprouvé la valeur, qu'une dose élevée d'un produit inconnu.

tirait les moustaches, se serrait contre lui...
— Oh! que ce sera beau! finit-il par s'écrier malgré lui; et, étouffant, tout égaré, il bondit au milieu de la chambre.

— Si l'on pouvait dormir! gémit-il ensuite, s'étendant enfin sur les planches nues et froides qui pliaient sous son poids; et, rejetant encore les bras sous sa tête, il continua sa conversation solitaire :

— Puis, je m'assoierai là et je la prendrai sur mes genoux... Je l'embrasserai et elle me le rendra. Nous causerons, nous rirons et nous nous embrasserons encore... Et ainsi nous nous aimerons bien longtemps... Et voilà qu'un beau jour elle me donne un fils! Je reviens du marché et les messagers de courir à ma rencontre : « Un fils! Il t'arrive un fils! » Une autre fois, voilà que je reviens encore et il parle, il m'appelle *papa*. Et mon cœur se met à gambader comme un jeune poulain, et j'embrasse le petit, et j'embrasse Fatea et le monde tout entier!

Il se mit à claquer des lèvres comme s'il baisait l'enfant et, enlaçant une poutre, il l'étreignit, croyant que c'était Fatea!

Sur ce fait, sa tête s'affaissa contre sa poitrine, il ferma les yeux et, serrant plus fort la poutre, il se mit à ronfler en cadence.

Mais voici venir l'bro le cafédi! Ses gros yeux verts roulent comme s'ils voulaient sortir de leurs orbites, sa face blême est devenue violette comme une aubergine et sa poitrine halette de fatigue...

— Oh! Mého! hurle-t-il, sa gueule énorme s'ouvrant d'une oreille à l'autre; on t'enlève Fatea!

Mého tressaille, sursaute.

— Qui? Quoi? Qui est-ce?

— Houso Balta vient d'emmener Fatea avec lui...

Mého n'entend plus rien. C'est comme si un coup de massue tombait sur sa tête, son pauvre crâne rasé; il rugit comme un tigre et saisit l'énorme couteau qui lui vient de son père et qui depuis lors reste accroché au mur sans que personne n'y touche.

— Ah! il ne l'emmènera pas tant qu'il y aura en moi un souffle de vie! Je m'en vais lui apprendre, à ce giaour, comment on enlève les femmes! Qu'on m'appelle Vlah (1) si, dans sa propre maison, je ne fais pas rouler sa tête à mes pieds comme la tête d'un coq!

Et il resserre ses larges pantalons qui le gênent, il retrousses ses manches et, le couteau entre les dents, il se met à courir comme un possédé.

— Par ici, Vlah! s'écrie-t-il en arrivant devant la maison de Houso et s'y postant d'une enjambée menaçante.

Là dedans quelqu'un tousse, un juron se fait entendre, les volets grincent et la fenêtre s'ouvre.

— Non, il n'est pas un Vlah, dit Fatea, dont la jolie tête paraît derrière la grille. Toi-même tu es un Vlah et plus qu'un Vlah! Je l'aime! Je le préfère à toi.

Mého sent son cœur tressaillir douloureusement. Il s'emporte :

— Tu n'as donc fait que me tromper, malheureuse!

Fatea ne répond pas. Elle crache vers lui et disparaît pour céder la place à une paire d'énormes moustaches embroussaillées et à des yeux de brigand et d'assassin qui semblent vous envoyer du plomb ardent!

— Que viens-tu faire ici? crie Houso en brandissant son pistolet. Elle est à moi et, si elle t'as trompé, c'est que tel était son bon plaisir! Et que je ne t'entende plus souffler un mot, car j'aurais vite fait de te loger une balle dans la tête!

Mého le regarde, ahuri.

— A moi? fit-il.

— A toi!

Alors, comme sur le cœur de Mouso Késsedji (1), un serpent endormi s'éveille sur le cœur de Mého.

— Eh bien, frappe! s'écrie-t-il en offrant à l'ennemi sa poitrine découverte. Puisque tu m'as pris Fatea, ôte-moi donc la vie! A quoi bon la vie sans elle?

L'autre roule des yeux féroces et vise.

— C'est bien, dit-il. Tiens bon!

« Je vais donc mourir, pense Mého, voyant le canon se diriger vers son front. Mourir pour elle? Est-elle donc une houri? »

Et avant que Houso ait pu faire feu, il se ramasse, se fait tout petit, et se met à courir aussi vite qu'il peut. Il court à travers champs et jardins, sautant des fossés, s'accrochant aux haies, — sans même remarquer qu'il a perdu une de ses pantoufles et que son couteau est resté dans l'herbe.

— De grâce, n'y a-t-il personne pour venir à mon secours! veut-il s'écrier, croyant encore Houso sur ses troussees, et juste au moment où une rude secousse le réveille brusquement.

— As-tu fini de dormir? gronda sa mère en le secouant plus fort. Tes invités vont arriver. SVÉTOZAR TCHOROVITCH.

(Traduit du Serbe par P. Aleaury)

(1) Nom méprisant que les Serbes musulmans de Bosnie donnent à leurs compatriotes chrétiens.

(1) Légendaire brigand turc.



Le Docteur THIROLOIX

UN PROSPECTUS DE M. DE LAMARTINE

On a souvent parlé de la détresse de l'illustre poète : il n'y a plus rien à en dire. Cependant, on verra peut-être avec quelque curiosité, le fac-simile du prospectus qui, croyons-nous, n'a jamais été reproduit. L'original nous est communiqué par notre confrère Tix.

(L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux).



M. DE LAMARTINE

OUVERTURE

D'UN

EMPRUNT LITTÉRAIRE

PAR M. DE LAMARTINE

SITUATION DE L'EMPRUNTEUR

M. de Lamartine a remboursé en huit ans environ trois millions. Sa dette ne dépasse pas aujourd'hui 600.000 francs.

Des circonstances impossibles à prévoir lui ont enlevé cette année le moyen de payer l'à-compte de 260.000 francs qu'il paye au mois de Décembre à ceux dont il est le débiteur.

La nécessité et le besoin urgent obligent à regret quelques-uns de ses créanciers à poursuivre la vente de ses biens par voie judiciaire.

Cette vente par autorité de justice et les frais de tous genres qui s'ensuivent dévoreraient évidemment les valeurs. Les créanciers ne trouveraient pas dans le prix des biens, déjà engagés au Crédit foncier, le montant présumé de leurs poursuites. C'est dans leur intérêt surtout que M. de Lamartine y résiste.

Pour prévenir cette double catastrophe, M. de Lamartine a pensé à ouvrir un emprunt littéraire à courte échéance sur ses ouvrages.

Ses abonnés au *Cours de Littérature*,

aussitôt qu'ils ont eu connaissance de cet emprunt, y ont répondu avec un empressement presque unanime qui atteste la cordialité de leur amitié.

Il s'adresse aujourd'hui, pour compléter la somme nécessaire, au public bienveillant.

L'épreuve qu'il a faite des sentiments du public à son égard lui a prouvé qu'il peut compter sur environ vingt mille amis littéraires dans son pays.

Si, parmi ce nombre, quelques milliers de personnes seulement pouvaient se passer, sans inconvénient, d'une somme insignifiante de 40 francs pendant deux ans, avec certitude d'un remboursement en livres ou en argent à ce terme, tout serait sauvé à l'honneur de l'écrivain et du cœur de la France !

Il suffit donc de verser 40 francs au bureau du *Cours de Littérature*, contre un engagement que M. de Lamartine enverra, ou d'adresser à M. de Lamartine, 43, rue de la Ville-l'Évêque, à Paris, l'engagement ci-dessous :

L'EMPRUNT RESTE OUVERT PENDANT
20 JOURS.

Remplir l'engagement ci-contre, le couper et l'adresser sous enveloppe à M. de Lamartine, 43, rue de la Ville-l'Évêque, à Paris.

A présentation, je m'engage à payer à M. de Lamartine ou à son ordre la somme de quarante francs, laquelle somme il me remboursera dans deux ans en livres désignés alors par moi, ou en argent.

Date

Signature

Nom et adresse

VALEUR OPOTHÉRAPIQUE DU SUC MUSCULAIRE

En plus de sa valeur alimentaire, on doit ne pas oublier la réelle valeur opothérapique du suc musculaire, qui semble agir autrement que par la valeur énergétique qu'il apporte, et qui fait souvent préférer le suc musculaire à la viande crue elle-même, malgré sa moindre valeur alimentaire.

OPOTHÉRAPIE - Paul CARNOT

Professeur agrégé, Médecin des Hôpitaux,

L.-B. BAILLIÈRE - PARIS

Or, il nous a été permis de constater que la **CARNINE** est parfaitement tolérée, et aussi qu'elle possède une efficacité thérapeutique rigoureusement comparable à celle du suc musculaire frais.

Hôpital de Villepinte (S.-et-O.)

Extrait du Rapport du Dr Lefèvre, Médecin-Chef.



Vernoye Richard

BRIGHTON. — SUR LA JETÉE-PROMENADE.

LE BILLET DE BANQUE A PRIS NAISSANCE AU CANADA

L'usage le plus remarquable que l'on ait fait des cartes à jouer, le voici :

En 1684, l'argent monnayé manquait au Canada pour payer les troupes (400 hommes) lorsque l'intendant De Meulles s'avisait de signer des « bons » écrits sur des cartes à jouer et de les mettre en circulation forcée, ce qui, du reste, fut bien accueilli de la population (10.000 âmes) et ensuite approuvé par le roi qui se porta garant de l'émission.

De Meulles créait ainsi le billet de banque, ni plus ni moins, lui donnant pour base sa signature personnelle, bientôt couverte par la parole du roi. Rien de pareil n'existait en Europe, en Asie ou en Amérique. Ce n'était plus la lettre de change ou de crédit, ni une traite quelconque, mais le vrai billet de banque avec tout son caractère actuel.

Louis XIV, peu pressé de faire voir ses écus, se décida pourtant, un jour, à faire rentrer au trésor une partie de ces cartes. Bientôt après, le successeur de De Meulles répéta l'opération, et elle se continua jusqu'à 1760. Donc, c'est une colonie française qui a inventé le billet de banque.

Certains marchands de Boston qui avaient séjourné à Québec, proposèrent, en 1690, à la province du Massachusetts, de libérer la dette publique au moyen d'un papier-monnaie semblable. Le projet fut accepté, cependant, comme les puritains n'avaient pas de cartes à jouer, on employa de simples cartons écrits à la main, et tout le monde s'en montra satisfait jusqu'au rachat du dernier « bon » inclusivement.

Benjamin SULTE.

VENISE

PONT DU RIALTO.

Pensée du Père de Falvelly :

Le bruit ne fait pas de bien,
Le bien ne fait pas de bruit.

ANOREXIE - TUBERCULOSES
ANÉMIE - DÉBILITÉ - CHLOROSE
Maladies de l'Estomac et de l'Intestin
CONVALESCENCES - FAIBLESSE

CARNINE LEFRANCO

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
à n'importe quel moment, pure ou
étendue d'un liquide quelconque (bouillon excepté), thé, lait, eau minérale ou
naturelle, FROID ou TIÈDE.



Vernoye Richard

LA FONDATION DU CONSERVATOIRE

En 1806, Napoléon établit, au Conservatoire, le régime de l'internat pour douze élèves hommes, tandis que six élèves femmes devaient être pensionnées chez leurs parents ou dans des familles choisies par le Ministre.

Entre temps, Sarrette songeait à tout. Jadis, il avait obtenu, de la Convention, le don des instruments de musique et des partitions de valeur saisis chez les émigrés. La bibliothèque fut fondée de la sorte. Le citoyen Eler, en 1794, en avait été nommé bibliothécaire. En 1798, lors de la campagne d'Italie, Sarrette pensa que la nation vaineuse devait acquitter l'impôt de guerre en faveur de l'art. Il lui demanda les

trésors de ses archives musicales. Kreutzer parcourut le théâtre de nos victoires et il rapporta d'incalculables volumes et des manuscrits rares. Sa plus belle trouvaille fut la partition originale d'Eurydice, composée à Florence, en l'an 1600, par Péri, pour les noces d'Henri IV et de Marie de Médicis.

Pour loger ces merveilles, Napoléon fit construire une bibliothèque qui fut ouverte au public en 1806.

Cinq ans plus tard, on inaugurerait solennellement au Conservatoire la salle de théâtre construite par l'architecte Delaunoy.

(D'après les notes recueillies par M^{me} Adam-Spiers dans les manuscrits inédits d'Adolphe Adam.)



Albert NEUHUYS. — PÊCHEURS FIANCÉS
Amsterdam. — Musée Municipal.

MALICES DU VENT

Parmi les pins du bornage
Le soleil entr'ouvre un œil —
Le vent dans les hauts feuillages
Danse comme un écureuil.

La rosée en larges gouttes
Ruisselle des fins bouleaux —
Le vent se pose, il écoute
Pépier les loriots.

Puis il repart et gambade
A travers les alisiers,
Puis sonne une vive aubade
Aux vieux chênes renfrognés.

Et les chênes, que dérident
Ses trilles frais et ses bonds,
Laissent le chanteur rapide
Jouer dans leurs frondaisons.

Or le vent capricieux
Va plus loin cueillir des fâmes
Ou poursuivre à perdre haleine
Les corneilles et les freux.

Un cerf morose qu'offensent
Tant de joyeuses cadences
Tourne son front menaçant
Vers le rieur agaçant.

Mais le vent, qui n'en a cure,
Entortille à sa ramure
Une guirlande de lierre
Puis s'enfuit dans les fougères.

Un clocher tinte midi,
L'air pèse, le soleil brûle :
Le vent lassé s'assoupit
Pour jusques au crépuscule
Dans un lit dont les courtines
Sont de houx et d'aubépines.
(Dans la Forêt.) Adolphe RITTÉ

Le Docteur THIROLOIX

J. Thiroloix est né à Douai le 19 Novembre 1861.

Interne des Hôpitaux de Paris en 1888, il obtenait la médaille d'or de l'internat en 1891, passait bientôt sa thèse sur le diabète pancréatique (clinique, anatomie pathologique et expérimentation), travail qui lui valut la médaille d'argent de la Faculté, et se préparait aussitôt au concours des Hôpitaux et de l'agrégation, tout en faisant fonction de chef de laboratoire de la Faculté en 1895 et de chef de clinique en 1896. En 1897, le docteur Thiroloix était reçu agrégé.

Parmi les travaux du savant médecin, nous devons citer ceux qui se rapportent à la microbiologie du rhumatisme articulaire aigu. Ces recherches ont été communiquées à la Société de Biologie en 1897. Dès cette époque, en effet, M. Thiroloix avait constaté

la présence de microbes spéciaux dans le sang des rhumatisants polyarticulaires aigus; et il fut ainsi un des premiers à s'engager dans la voie qui devait conduire à la découverte du microbe spécifique que l'on peut aujourd'hui considérer comme déterminé. Cette découverte était elle-même, d'ailleurs, la condition des très intéressants essais de sérothérapie institués par M. Thiroloix, avec M. Rosenthal, dans le rhumatisme articulaire aigu.

Cette nouvelle thérapeutique a déjà donné de si remarquables résultats, qu'elle paraît à la veille de passer dans la pratique médicale courante.

Membre de la Société anatomique, lauréat de l'Académie de Médecine (Prix Godart, 1892), le docteur Thiroloix est actuellement médecin de la Pitié.



PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Thiroloix, tenant sous le bras un chien rendu expérimentalement diabétique et dont l'urine sucrée semble être fort du goût de son camarade de laboratoire.

La **CARNINE LEFRANCQ**
est au Capital de
DEUX MILLIONS DE FRANCS

Elle possède à **ROMAINVILLE**,
sur 12.000^m, une Usine qu'elle a fait
construire
Spécialement et Uniquement
pour ses propres besoins.
Cette Usine a coûté **UN MILLION**

La fabrication de la **CARNINE** est
faite sous la surveillance directe de
M. Victor FUMOUEZ, o. s.,
Pharmacien de 1^{re} Classe, Docteur
en Médecine, Ancien Interne des
Hôpitaux de Paris, Lauréat de l'Académie des Sciences.

La **CARNINE LEFRANCQ** n'emploie
que du Bœuf, rien que du Bœuf.
dont le **SUC MUSCULAIRE** est
concentré dans le vide et à froid
par un procédé spécial déposé à
l'Académie de Médecine.

NI MÉLANGE, NI ADDITION



INAUGURATION DE LA MAISON DE RETRAITE DES ARTISTES LYRIQUES
à RIS-ORANGIS (S.-&-O.), le 16 Mai 1911.

M. Fallières et Dranem avec M. Autrand, Préfet de Seine-et-Oise.

LA MAISON DANS LE CŒUR

POÉSIE CHINOISE

DE THOU-FOU

Les flammes cruelles ont dévoré entièrement la maison où je suis né.

Alors je me suis embarqué sur un vaisseau tout doré, pour distraire mon chagrin.

J'ai pris ma flûte sculptée, et j'ai dit une chanson à la lune; mais j'ai attristé la lune qui s'est voilée d'un nuage.

Je me suis retourné vers la montagne, mais elle ne m'a rien inspiré.

□

Il me semblait que toutes les joies de mon enfance étaient brûlées dans ma maison.

J'ai eu envie de mourir, et je me suis penché sur la mer. A ce moment, une femme passait dans une barque; j'ai cru voir la lune se reflétant dans l'eau.

Si elle voulait, je me rebâtirais une maison dans son cœur.

▽

(Traduction de Judith Gautier).



BATAILLE D'AUSTERLITZ, GAGNÉE PAR L'EMPEREUR NAPOLEON (2 Décembre 1805).

Reproduction par la photographie des couleurs, d'un tableau du Baron GÉRARD, Musée de Versailles.

LE MOINS CHER

DE TOUS LES PRODUITS SIMILAIRES

Je dois vous dire tout le bien que je pense de la **Carnine Lefrancq** qui, étant données la sûreté et la rapidité de son action, est encore le moins cher de tous les produits similaires.

Docteur A. Moreau,
173, rue Saint-Maur, Paris.

□

L'ÉNERGIE VITALE

J'ai entièrement confiance dans l'efficacité thérapeutique régulière de la **Carnine Lefrancq**. « Prendre la **Carnine Lefrancq**, c'est prendre, sous une forme agréable, de l'énergie vitale ».

Docteur Cornet, Clermont-Ferrand (P.-de-D.)

FORTES.... TÊTES !

Le cerveau de Cuvier pesait 1.829 grammes, celui de lord Byron, 2.138 grammes, celui de Gambetta, 1.246 grammes. Voltaire n'avait lui, qu'une petite tête.

▽

Dépôt Général de la **CARNINE LEFRANCO** : ÉTABLISSEMENTS FUMOZE, 78, Faubourg St-Denis, PARIS



LA NTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE
N° 88
OCTOBRE 1911 (1)

ABONNEMENT
UN AN. | FRANCE. . . 12 Fr.
| ÉTRANGER . 15 Fr.

LA TOUR



MAURICE-QUENTIN DE LA TOUR
Pastel par lui-même (Musée du Louvre)

En 1755, La Tour n'exposait qu'un pastel : le portrait en pied de Madame de Pompadour, de 5 pieds 1/2 de haut sur 4 pieds de large. C'est le pastel qu'on voit au Louvre. Il y a sur ce portrait de la favorite une anecdote curieuse, et qui peint La Tour. Mandé à Versailles pour peindre Madame de Pompadour, il répond : « Dites à madame que je ne vais pas

peindre en ville. » Pourtant un de ses amis le décide. Il promet donc de se rendre à la cour au jour fixé, mais à condition que la séance ne sera interrompue par personne. Arrivé chez la favorite, il réitère ses conventions, et demande la liberté de se mettre à son aise. On la lui accorde. Tout à coup il détache les boucles de ses escarpins, ses jarrettières, son col, ôte sa perruque, l'accroche à une girandole, tire de sa poche un petit bonnet de taffetas et le met sur sa tête. Dans ce déshabillé pittoresque, notre génie, ou, si l'on aime mieux, notre original commença le portrait. Il n'y avait pas un quart d'heure que notre excellent peintre était occupé, lorsque Louis XV entra. La Tour dit, en ôtant son bonnet : « Vous aviez promis, madame, que votre porte serait fermée ». Le Roi rit, de bon cœur, du costume et du reproche du moderne Apelle, et l'engage à continuer : « Il ne m'est pas possible d'obéir à Votre Majesté, réplique

La CARNINE LEFRANCO est un AGENT RECONSTITUANT de PREMIER ORDRE
doué de vitalité, régénérateur rapide du sang, accroissant le poids du
corps et renforçant les défenses naturelles de l'organisme vis-à-vis des
intoxications, du froid et des hémorragies :: :: :: :: :: :: :: ::

le peintre, je reviendrai lorsque madame sera seule. » Aussitôt il se lève, emporte sa perruque, ses jarrettières, et va s'habiller dans une autre pièce en répétant plusieurs fois : « Je n'aime pas à être interrompu. »

Telles sont les façons de La Tour. Le peintre à la mode use et abuse de la mode. Nul peintre n'a imposé comme lui à son siècle la tyrannie de l'artiste et le bon plaisir du talent. Il faudra que le Roi, dont il est le locataire et le pensionnaire, subisse ses impertinences, pour avoir son portrait de sa main. Le portraitiste n'achève pas les pastels des filles du Roi, de Mesdames de France, pour les punir de rendez-vous manqués. La Dauphine ne peut obtenir le sien, parce qu'elle a eu l'imprudence de vouloir changer l'endroit des séances, Fontainebleau, dont on était convenu, pour Versailles. « Mon talent est à moi, » disait fièrement La Tour. Avec les plus grandes dames, il faisait ses conditions, des espèces de traités ; et manquait-on à la plus petite des clauses, il ne revenait plus ; rien ne le ramenait, le portrait restait là. Consentait-il à les peindre, il était le maître absolu de la pose, des traits, du teint du modèle, et

vengeait durement les portraitistes du siècle, du supplice d'obéir à toutes les exigences contemporaines de la femme qui se faisait peindre.

Avec la finance, son caprice va jusqu'à l'insolence. On connaît l'histoire de son portrait de la Reynière. Mécontent de son travail pour lequel il n'avait pas été inspiré, le peintre demande une dernière séance. Le jour fixé, le financier envoie un domestique dire à La Tour, déjà assis à son chevalet, qu'il n'avait pas le temps de venir. « Mon ami, dit La Tour au domestique, ton maître est un imbécile que je n'aurais jamais dû peindre... Ta figure me plaît, assieds-toi là, tu as des traits spirituels, je vais faire ton portrait. Je te le redis, ton maître est un sot... — Mais,

monsieur, vous n'y pensez pas ! Si je ne retourne pas à l'hôtel, je perds ma place... Eh bien ! je te placerai... commençons. » La Tour fait le portrait, M. de la Reynière chasse son domestique. La Tour envoie le portrait au Salon, l'anecdote s'ébruite, on veut connaître le spirituel valet d'un sot si riche, et bientôt il n'a plus que l'embarras du choix d'une place.

Edmond et Jules DE GONCOURT.



LA MARQUISE DE POMPADOUR
par La Tour (Musée du Louvre)

SOCIÉTÉ DE BIOLOGIE (Séance du 10 Juin 1911)

MM. LASSABLIÈRE et Ch. RICHET. — Nous avons précédemment montré que l'alimentation par la viande crue, à la dose de 30 à 50 grammes par kilogramme, provoquait chez le chien une leucocytose active, tandis que la viande cuite, même à une dose double, n'exerçait aucun effet analogue.

Il était important de savoir à quels éléments de la viande était due cette leucocythémie passagère.

Nous avons alors tenté, ainsi qu'avait fait l'un de nous lors de ses expériences sur la Zomothérapie, de séparer la viande en ses deux éléments : l'élément soluble (Jus de Viande) et l'élément insoluble (Viande lavée), et le résultat a été tout à fait net.

Il y a eu leucocytose quand la viande contenait des albumines solubles. Il n'y a pas eu leucocytose quand la viande ne contenait pas d'albumines solubles (viande cuite ou viande lavée).

(C. R. de la Société de Biologie, Juin 1911).

La CARNINE LEFRANCQ
:: :: ne contenant que du

SUC MUSCULAIRE CONCENTRÉ

est avant tout un agent producteur de leucocytes mononucléaires,
par conséquent un excitateur des défenses naturelles de l'organisme.



Le Docteur Oswaldo CRUZ, de Rio-de-Janeiro

NAPOLÉON A-T-IL PLEURÉ ?

A la mort de Duroc, atteint par un boulet ennemi au petit combat de Reichenbach sous Dresde :

« Au moment où cette nouvelle lui était apprise, Berthier, qui vient le trouver, lui annonce que les Russes ont été repoussés et ajoute : — Sire, quel ordre Votre Majesté a-t-elle à donner ?

« A demain tout, répond l'Empereur ! Où a-t-on transporté Duroc, où est-il ? Comment est-il, Berthier ?

— « Sire, il est dans une maison de Makersdorf, Ivan et Larrey sont auprès de lui... il n'y a aucun espoir...

— « Il faut que je le voie, s'écrie l'Empereur ! Pauvre, pauvre Duroc !

Dans la soirée, Berthier et moi nous accompagnâmes l'Empereur. Duroc, étendu sur un lit de camp, était en proie à d'atroces souffrances. Sa figure, affreusement décomposée était méconnaissable. Quand nous entrâmes, il tourna la tête de notre côté, son regard s'attacha sur l'Empereur avec cette horrible fixité de l'œil d'un mourant. Une faiblesse le prit ; l'Empereur se rapprocha, le serra à plusieurs reprises dans ses bras ; les médecins rentrèrent. — N'y a-t-il donc

aucun espoir ? demanda l'Empereur. — Aucun, répondirent-ils.

L'infortuné, en reprenant sa connaissance, chercha des yeux l'Empereur et lui demanda :

« Par pitié, de l'opium » ; l'Empereur s'approcha, prit la main de Duroc, la pressa, et saisissant mon bras, sortit en chancelant. — C'est horrible, horrible, disait-il mon bon, mon cher Duroc ! Ah ! quelle perte ! *Des larmes brûlantes coulaient de ses yeux et tombaient sur ses vêtements !* Nous revînmes silencieux au camp.

A cinq heures du matin, Ivan entra chez l'Empereur, qui comprit que tout était accompli ! Enfin, il ne souffre plus dit-il, il est plus heureux que moi.

L'Empereur fit acheter un terrain à Makersdorf, ordonna l'érection d'un monument, et écrivit de sa main ce qui suit : « — Ici

le général Duroc, duc de Frioul, grand maréchal du palais de l'Empereur Napoléon, frappé glorieusement d'un boulet, est mort entre les bras de l'Empereur son ami — ».

Il remit ce papier à Berthier sans prononcer un mot.

(Souvenirs du duc de Vicence).



LE MARÉCHAL DUROC

NOUS GARANTISSONS

que la

CARNINE LEFRANÇO

ne contient ni sang, ni albumine ajoutée, ni aucune drogue, mais

seulement du

Suc Musculaire de

BŒUF CONCENTRÉ.

Une telle préparation ne peut donc pas être vendue **BON MARCHÉ.**



Le Professeur METCHNIKOFF dans son Laboratoire.

L'AMITIÉ

L'amitié est une confiance du cœur qui nous porte à rechercher la compagnie d'un autre homme remarqué par nous parmi les autres, à n'en rien craindre, à en espérer un appui, à lui désirer du bien, à désirer les occasions de lui en faire et à vivre avec lui le plus possible.

Elle est au nombre de celles de nos passions qui ne dérivent pas de la volonté de puissance; elle est un *goût*, comme la gourmandise, comme le désir de flairer des odeurs saines, comme l'esthétique; il ne s'y mêle, et seulement quand elle a commencé et ce n'est donc pas sa cause, qu'une très légère ou assez légère volonté de posséder ou d'être possédé, et ce qu'elle souhaite, dès qu'elle commence et pendant qu'elle existe, c'est un état d'égalité où ni l'un ni l'autre ne soit possédé, ne soit possesseur, ne soit dominateur, ne soit dominé.

Les éléments dont ce goût se compose me paraissent être les suivants : recherche naturelle de son semblable, horreur de la solitude, sentiment de sa faiblesse, besoin de communication et d'épanchement.

EMILE FAGUET, de l'Académie Française.

DE L'AMITIÉ - E. BANSOT & Co, ÉDIT., PARIS.

DE L'AUDACE, ENCORE DE L'AUDACE !

Comment, s'adressant aux Médecins français, tous fort instruits, peut-on affirmer qu'un simple produit pharmaceutique

REMPLACE LA VIANDE CRUE,

LE JUS DE VIANDE, etc. !!

Cependant, certains industriels n'hésitent pas. Abaisseraient-ils le niveau scientifique du Corps Médical au leur ?



Le Poète MISTRAL, à Maillane, son pays natal

LA FICHE DU PÈRE DE G. FLAUBERT

En 1824, M. de Lourdoueix ayant envoyé au Directeur Général de la Police du Royaume la liste des personnes désignées par l'Académie de Médecine pour occuper les places d'*associés régnicoles* (liste qui devait être soumise à l'approbation du Roi), pour le prier de vouloir bien lui communiquer confidentiellement les notes qu'il pouvait avoir sur les personnes qui la composaient, Franchet-Desperere demanda, en conséquence, des renseignements aux préfets respectifs des « régnicoles ». Voici la réponse du préfet de la Seine-Inférieure au ministre, au sujet du Docteur Flaubert, père de l'auteur de *Madame Bovary* :

« Rouen, le 3 avril 1824.

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur de vous adresser ci-après les renseignements que j'ai recueillis sur le sieur Flaubert, au sujet duquel Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 21 mars dernier.

« Le sieur Flaubert est, depuis dix ans, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de

Rouen; il est marié et père de famille. Ses excellentes qualités morales et particulièrement son caractère de douceur lui ont acquis l'estime et la considération publiques.

« Les opinions politiques de ce docteur sont libérales; mais il ne s'est jamais fait connaître comme cherchant à les faire prévaloir; ses discours, au contraire, annoncent la sagesse et la modération, et sa conduite, sous ce rapport, est telle, que les personnes mêmes qui ne partagent pas ses principes lui accordent généralement leur confiance.

« Je suis, etc.

« Pour le Préfet absent,

« Le Conseiller de Préfecture délégué,

« LE THUILLIER. »

Les fiches sont de tous les temps : celle-ci du moins est parfaitement avouable. Elle prouve que, sous le règne de Louis XVIII, une fiche n'était pas, pour raison d'opinion, un obstacle à la carrière d'un homme d'honneur.

(Intermédiaire des Chercheurs et Curieux).

La Carnine Lefrancq au BRÉSIL



Nous certifions que la **Carnine Lefrancq** est introduite depuis plusieurs années sur notre place, où elle est actuellement très employée.

D'après notre expérience personnelle, nous pouvons dire que ce produit se conserve très bien sous notre climat.

Ont signé : les Droguistes-Importateurs dont les noms suivent

Silva et Granado, Rodolpho Hess, à RIO-DE-JANEIRO,
J.-F. Souza, Drogueria Baruel, à SÃO-PAULO.

Les produits organiques introduits dans notre pays sont exposés à bien des causes d'altération, dépendant de notre climat. Ces causes s'opposent souvent à l'emploi de produits dont l'usage serait indiqué dans

bien des maladies des pays chauds. Il m'a été donné de constater que la **Carnine Lefrancq** échappait à ce reproche et qu'elle ne nous paraissait subir aucune altération dans notre pays, même dans la saison la plus chaude.

Granado et C^{ie}, Pharmacie et Droguerie, **Rio-de-Janeiro**.

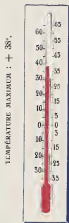
Depuis quelques années, j'ai eu l'occasion de prescrire à maintes reprises la **Carnine Lefrancq** à un assez grand nombre de mes malades et j'ai toujours constaté l'efficacité de cette préparation comme agent de suralimentation, tout en constatant qu'elle conserve presque indéfiniment ses propriétés sous notre climat.

Docteur Carlos Seidl,
Directeur de l'Hôpital São Sebastião,
Vice-Président de l'Académie de Médecine,
Rio-de-Janeiro.

J'ai eu l'occasion de prescrire la **Carnine Lefrancq** à un certain nombre de mes malades, et il m'a été donné de constater :

Que ce suc de viande de bœuf crue était un agent de suralimentation très efficace et que sa conservation était parfaite sous notre climat.

Docteur Julio Monteiro,
Médecin de l'Hôpital São Sebastião,
Membre de la Société de Médecine
et de Chirurgie,
Rio-de-Janeiro.



BRÉSIL. - SÃO PAULO. - Marché.



Le Docteur Oswaldo CRUZ, de Rio-de-Janeiro

Fils d'un médecin — le docteur Bento Cruz — qui fut Inspecteur général de la Santé publique au Brésil en 1893, Oswaldo Cruz naquit en 1872 dans l'Etat de Saint-Paul.

En 1892, il soutenait, devant la Faculté de Rio, une thèse pour le doctorat ayant pour sujet : *La Véhiculation microbienne par les eaux*. Ce travail, qui contient la description d'un appareil imaginé par son auteur pour recueillir les eaux de profondeur, fut couronné par la Faculté.

Le jeune docteur vint alors à Paris, où il devait rester deux années pour se perfectionner, à l'Institut Pasteur, dans les travaux de bactériologie, dans lesquels il se spécialisa. Il s'initia aussi, sous la direction des docteurs Ogier et Vibert, aux expertises médico-légales.

C'est à cette époque qu'il entreprit des recherches originales sur la ricine.

En 1901, le gouvernement brésilien choisissait le docteur Oswaldo Cruz pour lui confier la direction technique d'un nouvel institut créé pour la préparation du sérum antipesteux, que rendait urgente l'apparition de la peste à Rio; et deux années plus tard, le distingué bactériologiste, marchant sur les traces de son père, était appelé à procéder à la réorganisation des services d'hygiène de la ville de Rio-de-Janeiro.

Le docteur Oswaldo Cruz resta à la tête de ce service jusqu'en 1909. Dans le cours de ses fonctions, il avait le bonheur de réaliser la disparition complète de la fièvre jaune et de réduire la peste à de très rares manifestations. Cependant le projet de loi sur la vaccination, qu'il avait présenté,

n'ayant pas été voté, il assistait impuissant aux méfaits habituels de la variole.

Sous la direction féconde du docteur Oswaldo Cruz, l'institut antipesteux — Institut de Manguinhos — devint une véritable école de médecine pratique d'où sont sortis déjà nombre d'intéressants travaux, et même quelques découvertes bactériologiques.

Hôte fidèle des congrès de médecine et d'hygiène européens, le jeune maître brésilien reçut à Berlin, en 1907, le grand prix de l'Exposition d'hygiène.

En 1909, ses confrères brésiliens, auxquels se joignaient ceux de toute l'Amérique du Sud, alors réunis dans un congrès à Rio, lui offraient une médaille en témoignage de leur admiration pour sa science et son activité bienfaisante.

Il est bien certain en effet, que Rio-de-Janeiro ne serait pas la grande ville si recherchée des étrangers qu'elle est actuellement, sans les travaux d'assainissement et de prophylaxie entrepris sous l'impulsion du docteur Oswaldo Cruz, travaux dont l'exécution n'alla pas sans que celui-ci ait eu à soutenir de vives polémiques.

Enfin l'année dernière, le savant hygiéniste reçut la mission d'organiser, dans l'Amazonie, une campagne contre le paludisme, afin de permettre la continuation des travaux d'un grand chemin de fer conduisant en Bolivie; et l'Etat de Pará vient de le charger de la direction d'un service sanitaire spécial pour combattre la fièvre jaune qui règne encore dans ce pays.

C'est, en somme, au docteur Oswaldo Cruz que la grande République sud-américaine doit sa bonne renommée sanitaire.



PORTRAIT-CHARGE. — Enfermé dans son Institut sérothérapique de Manguinhos, le docteur Oswaldo Cruz dirige ses attaques contre les divers animaux porteurs des contagions des maladies pestilentielles (moustiques, puces, rats).

CARNINE LEFRANCQ

Suc Musculaire de BŒUF CRU
CONCENTRÉ et INALTÉRABLE

ANOREXIE — TUBERCULOSES

== ANÉMIE — DÉBILITÉ — CHLOROSE ==

MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN

== CONVALESCENCES — FAIBLESSE ==

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
(pas de bouillon) FROID ou TIÈDE

DÉPÔT GÉNÉRAL : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS

MUSÉE DU LOUVRE



LA CONCEPTION IMMACULÉE DE LA VIERGE

(Bartolomeo Esteban Murillo)

Reproduction par la photographie des couleurs



CLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANÇO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 89

OCTOBRE 1911 (2)



ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE. . . 12 Fr.
ÉTRANGER . . 15 Fr.

LE BONHEUR



ALPHONSE KARR

Quand je cherche à me rappeler tous les bonheurs de ma vie, je reconnais qu'il n'y en a guère que j'aie prévus et atteints à la course.

Les bonheurs sont comme le gibier : quand on les vise de trop loin on les manque. Ceux qui me

reviennent à la mémoire sont venus d'eux-mêmes me trouver. Pour beaucoup de gens, le bonheur est une grosse chose imaginaire et compacte, qu'ils veulent trouver tout d'une pièce ; c'est un diamant gros comme une maison, qu'ils passent leur vie à chercher et à poursuivre au hasard.

Ils sont comme un horticulteur de ma

connaissance qui ne rêve que de trouver une rose bleue, rose que j'ai un peu cherchée moi-même, et qui est plus déraisonnable à espérer que le diamant dont je vous parlais tout à l'heure. Depuis que cette fantaisie est née dans le cerveau de ce pauvre diable, les autres fleurs n'ont plus eu pour lui ni éclat ni parfum.

Le bonheur n'est pas une rose bleue, le bonheur est l'herbe des pelouses, le liseron des champs, le rosier des haies, un mot, un chant, n'importe quoi.

Le bonheur n'est pas un diamant gros comme une maison, c'est une mosaïque de petites pierres dont aucune souvent n'a une valeur générale et réelle pour les autres.

Ce gros diamant, cette rose bleue, ce gros bonheur, ce bonheur monolithe, est un rêve. Les bonheurs que je me rappelle, je ne les ai pas poursuivis ni cherchés au

NOUS GARANTISSONS que la **CARNINE LEFRANÇO** ne contient que du **SUC MUSCULAIRE** de **BŒUF CONCENTRÉ** dans le Vide et à Froid, ET PAS AUTRE CHOSE

loin, il ont poussé et fleuri sous mes pieds, comme les pâquerettes de mon gazon.

Mes plus grands bonheurs, je les ai trouvés dans un jardin par-dessus lequel j'aurais sauté, dans une chambre où je ne pouvais faire trois pas. Cette chambre, je me la rappelle encore, je n'ai qu'à fermer les yeux pour la voir, il semble que je la vois dans mon cœur. Elle était meublée de fauteuils en velours d'Utrecht jaune, d'une table à jeu près de la cheminée, d'un vieux piano entre les deux fenêtres. Un jour, elle essayait de m'apprendre à jouer d'un seul doigt un air qu'elle chantait quelquefois, et que j'aimais passionnément. Son père était assis au coin de la cheminée et lisait un journal. D'abord elle joua l'air devant moi, puis elle me dit d'essayer. Je ne pus trouver que les trois premières notes; elle le joua plus lentement, je ne réussis pas davantage. Elle riait beaucoup de ma maladresse. Alors elle prit ma main pour me faire frapper les notes du doigt : c'était la première fois que nos mains se touchaient. Je frissonnai, elle cessa de rire et retira sa main; et nous restâmes tous deux silencieux. Le jour baissait et mêlait un profond recueillement à notre émotion. Nos regards se rencontrèrent et se confondirent; il me sembla que je devenais elle, qu'elle devenait moi; que notre sang se mêlait dans nos veines, notre pensée dans notre âme. Deux grosses larmes tombèrent de ses yeux et roulèrent sur ses joues comme deux perles de rosée brillent au matin sur une rose. Alors son père, que nous avions oublié avec le reste du monde, laissa tomber

son journal qu'il ne pouvait plus lire, et dit à sa fille de faire allumer la lampe. Vous n'y voyez pas non plus, ajouta-t-il, car voilà déjà longtemps que je n'entends plus le piano.

Eh bien! pour trouver ce bonheur — je ne m'en rappelle pas un aussi grand dans le reste de ma vie, — je n'avais fait que descendre un étage, quatorze marches, et venir de ma chambre dans la chambre aux fauteuils jaunes. Et ma chambre si petite, si pauvrement meublée, que de joies elle a renfermées! C'est là que j'ai fait pour elle dix mille vers dont elle n'a jamais vu un seul; c'est là que je lui ai écrit tant de lettres; c'est là que j'ai relu les quelques lettres qu'elle m'a écrites, tant de fois que la bibliothèque d'Alexandrie ne m'aurait pas fourni plus de lecture.

Et cet escalier, ces quatorze marches qui nous séparaient, combien de fois je l'ai descendu et monté pour la rencontrer, pour rencontrer son père ou sa servante, pour voir sa porte, pour voir la sonnette qu'elle avait touchée, le paillason en jone sur lequel elle avait posé ses pieds! et aussi dans l'espoir qu'elle reconnaissait mes pas, qu'elle m'entendait monter et descendre, qu'elle disait : Le voilà!

J'ai fait trois cents lieues dans cet escalier-là, mon ami, et à chaque pas j'ai trouvé un bonheur ou au moins une émotion. Que de belles fleurs au printemps de notre vie, et comme elles se sont fanées! que de choses sont mortes en nous, dont nous ne songeons plus à porter le deuil.

Alphonse KARR.

(Voyage autour de mon Jardin.)



LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
aux Obsèques du Général Bruus, Ministre de la Guerre.

La calomnie est comme la fausse monnaie; bien des gens qui ne voudraient pas l'avoir émise la font circuler sans scrupule.

COMTESSE DIANE.

Espèrent-ils convaincre un seul médecin, les industriels qui répètent sans cesse qu'un produit pharmaceutique — le leur évidemment — remplace la viande crue, le jus de viande, etc.

Qu'on dise cela aux médecins de Counani, passe encore; mais au Corps médical français, le plus instruit de tous!!

Le mensonge est avilissant: tous nous voudrions pouvoir dire que nous n'avons jamais menti... mais dire cela, ce serait mentir.

COMTESSE DIANE.



Le Decteur BABINSKI

MOSCOU

Moscou semble suspendue entre terre et ciel dans une apothéose; pas trace de rues, de maisons alignées, de foule grouillante; c'est l'apparition d'une cité céleste et irrécusable, une vision féerique qui émerveille et séduit. La pensée s'attarde curieusement à ces formes bizarres, pendant que les yeux se repaissent de couleurs.

Un peintre, surtout s'il est impressionniste, trouvera dans cette débauche de lignes et de couleurs un régal des yeux, la joie de son pinceau, mais l'historien et le penseur ne verront dans cette radieuse apparition que la dernière étape de la civilisation asiatique vaincue par la renaissance européenne.

Cette impression de lutte

vagnki, un voyageur qui ne veut pas faire le saut périlleux fera bien de se cramponner des deux mains aux pans du cafetan de son cocher. Si la fantaisie lui prenait de se donner un compagnon de route, il devra prudemment le faire asseoir sur ses genoux.



Moscou. — Vue de la terrasse de la Cathédrale de la Rédemption.



Moscou. — Le Kremlin.

entre l'Asie et l'Europe s'accroît encore plus, quand on pénètre dans les rues de Moscou; là tout est contraste : si l'or brille sur les coupoles, si les toits reluisent comme des joyaux, les rues de Moscou, pour la plupart, n'ont pas de pavés. Circuler dans les voies moscovites est dangereux et pénible pour le piéton et même pour celui qui les parcourt en voiture; à tout instant un cahot menace de le jeter dehors, et, si courte que soit la distance, il parviendra à destination moulu, comme s'il venait de faire un long voyage en chemin de fer. Moscou est la seule ville d'Europe qui puisse se vanter de posséder des *vagnki*, la voiture des Ivans, informes carrioles auprès desquelles un sapin de Paris semble un carrosse luxueux. Dans les

Moscou a même réussi à inventer des traîneaux qui secouent! Quant à l'installation intérieure des voitures de place de la première capitale russe, on ne s'en contenterait pas dans un village européen. Ces véhicules courent cahin-caha et rebondissent dans des rues étroites, contournées et souvent resserrées entre deux hautes clôtures de bois ne laissant voir que des cimes

d'arbres fruitiers. La *dozma* (la municipalité moscovite) pourrait facilement, si elle le voulait, s'accorder des fiacres comme ceux de Saint-Petersbourg; mais les Moscovites tiennent jalousement aux anciennes choses qui donnent à leur ville sa physionomie propre, et tous les amateurs de pittoresque qu'afflige la monotonie du confort moderne les approuveront.

Le Moscovite aime ses aises, la vie large; il fait passer la commodité avant l'élégance et demande avant tout que sa demeure soit spacieuse, qu'il puisse y recevoir beaucoup de visites, et que tout le monde y soit comme chez lui et ait ses coudées franches. Nulle part le *khlebosolstvo*, l'hospitalité russe, n'est pratiquée aussi libéralement qu'à

Moscou. Avec ces goûts-là on ne se laisse pas parquer dans les petits compartiments que nous honorons à Paris du nom d'appartements. Il faut au Moscovite une maison entière avec une cour où il puisse avoir son écurie, son poulailler, et même il n'est tout à fait content que s'il a encore un petit verger appartenant à sa demeure. Il en résulte que bon nombre de rues de Moscou, l'Arbatskaya, la Nikitskaja, et il n'y a pas longtemps la Tverskaja, se déroulent entre deux rangées de villas entourées de jardins.

La symétrie d'ailleurs est inconnue à Moscou et les rues ignorent la tyrannie du cordeau; les maisons s'installent capricieusement où il leur plaît et comme il leur plaît: l'une envahit le trottoir, l'autre se dérobe derrière une rangée d'arbres, une troisième se hérisse de toutes sortes de tourelles, celle-ci semble s'ingénier à présenter partout des angles comme un verre à facettes; un chalet de bois se faufile entre des maisons cossues. A côté d'un beau magasin, dont les glaces ténues ruissellent de lumière électrique, un petit marchand de comestibles se niche, ayant pour toute devanture des tonneaux de

Moscou



Le Monastère de Strassnoï.

goudron, et, en face de lui, un marchand d'objets de piété étale coquettement des images saintes enchâssées d'or ou d'argent, ou plus humbles, encadrées de bois de couleur laquée. La rue n'en est que plus gaie et pittoresque, et n'était-ce le ciel d'un bleu grisâtre, on pourrait se croire à Constantinople. Beaucoup de mouvement, pas la bousculade désobligeante de gens de *business* comme dans le Strand ou la Cité à Londres, mais l'animation de personnes contentes de vivre, de regarder et de se montrer.

Le triste complet sombre et étriqué qui est la livrée européenne n'assombrit pas encore les teintes exubérantes des vêtements moscovites; la foule est bariolée, les hommes portent des blouses rouges, blanches, bleues, qui rivalisent de couleur avec les toits des églises; les femmes sont en jupes d'indienne non moins voyantes, la taille à l'aise dans des chemisettes de toile blanche à manches bouffantes, la tête emprisonnée dans des foulards, de préférence écarlates. Tout ce monde s'agit gaïement avec un bourdonnement de mouches oisives et affairées.

X. X. X.

Toute la partie solide de la Viande crue n'étant ni nutritive ni thérapeutique, on doit prescrire le Suc :: Musculaire seulement ::

De plus, on fait souvent une fâcheuse confusion entre la suralimentation et la zomothérapie. Ces deux thérapeutiques n'ont aucune similitude d'action. La Zomothérapie n'agit pas du tout par la quantité d'azote digéré et assimilé, mais par l'ingestion de certaines substances déterminées et sans doute alors par la leucocytose active qu'elle provoque.

Or, comme cette leucocytose n'a lieu que lorsque l'ingestion de viande crue est considérable, on voit la nécessité d'administrer, non la viande en nature, mais seulement son suc.

C'est pourquoi il est logique
- de prescrire aux malades -

La CARNINE LEFRANÇO

qui ne contient que du

SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CONCENTRÉ

dans le VIDE et à FROID

par un procédé déposé à l'Académie de Médecine.

Elle est particulièrement indiquée dans

ANÉMIE - CHLOROSE - ANOREXIE

TUBERCULOSES

NEURASTHÉNIE - DÉBILITÉ - FAIBLESSE

CONVALESCENCES

MALADIES DE L'ESTOMAC et DE L'INTESTIN

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.

JUGEMENT DE NAPOLEON I^{er} sur la Reine Marie-Antoinette

« La reine Marie-Antoinette eût été sans doute, dans tous les temps, l'ornement de tous les salons; mais sa façon d'être n'avait pas peu contribué à provoquer, à précipiter la catastrophe. Elle avait tout fait changer les mœurs de Versailles; l'antique gravité, la sévère étiquette se trouvaient transformées en gentillesse aisées, en vrais marivaudages de boudoir. Nul homme sensé, nul homme de poids ne pouvaient échapper à la mystification de jeunes courtisans, dont la disposition naturelle à la moquerie se trouvait aiguillonnée encore par les applaudissements d'une jeune et belle souveraine.

« Si ce n'est pas un sujet de remords, ce doit être, au moins, un bien grand sujet de regret pour tous les cœurs français, que le

crime commis dans la personne de cette malheureuse reine. Il y a une grande différence entre cette mort et celle de Louis XVI, quoique, certes, il ne méritait pas son malheur.

« Telle est la condition des rois, leur vie appartient à tout le monde; il n'y a qu'eux seuls qui ne puissent pas en disposer. Un assassinat, une conspiration, un coup de canon, ce sont là leurs chances. César et Henri IV ont été assassinés; l'Alexandre des Grecs l'eût été s'il eût vécu plus longtemps...

« Mais une femme, qui n'avait que des honneurs sans pouvoir, une princesse étrangère, le plus sacré des

otages, la traîner du trône à l'échafaud à travers tous les genres d'outrages! Il y a là quelque chose de pire encore que le régicide! »



MARIE-ANTOINETTE



Joseph ISRAËLS. — APRÈS LA TEMPÊTE (Amsterdam - Musée Municipal).
Reproduction par la photographie des couleurs.

Le Docteur BABINSKI

Joseph-François-Félix Babinski est né à Paris le 17 Novembre 1857.

Externe des Hôpitaux en 1878 et interne en 1880, il était reçu docteur en 1885, avec une thèse exposant des *Etudes anatomiques et cliniques sur la sclérose en plaques*.

Ainsi, dès ses débuts dans la carrière, le jeune médecin affirmait son goût pour les études d'anatomie pathologique et sa spécialisation dans le domaine des maladies nerveuses, où il devait bientôt acquérir une belle notoriété.

Ses recherches d'anatomie pathologique relatives à ces maladies sont, en effet, nombreuses, aussi bien dans les comptes-rendus de l'Académie des Sciences et de la Société de Biologie, que dans les Archives de Médecine expérimentale, les Archives de Neurologie et divers journaux de médecine. En

1889, le docteur Babinski était nommé médecin des Hôpitaux et arrivait à l'agrégation. Il est actuellement médecin de la Pitié.

Le savant médecin a donné son nom à un symptôme spécial : le *Signe de Babinski*, qui consiste en ceci : Dans les lésions du faisceau pyramidal, quand on excite la plante du pied, les orteils se mettent, non en flexion, mais en extension.

Lauréat de l'Académie de Médecine, titulaire d'une médaille d'or du Ministère de l'Intérieur à l'occasion de l'épidémie éholérique de 1884, le docteur Babinski est officier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Babinski chatouillant la plante du pied d'un malade, pour provoquer le phénomène dont il est l'inventeur, connu sous le nom de « Signe de Babinski ». La Séméiologie lui doit aussi un « Signe de l'Eventail ».

LE DÉPART DES HIRONDELLES

Le ciel était beau le matin, mais avec un vent qui soufflait de la Vendée. Peu à peu le temps se voila, le ciel devint fort gris, le vent tomba, tout devint morne. C'est alors, vers quatre heures, qu'en même temps de tous les points, et du bois, et de la ville, et de la Loire, d'innombrables légions à obscurcir le jour vinrent se condenser sur l'église, avec mille voix, mille cris, des débats, des discussions. Sans savoir cette langue, nous devinions très bien qu'on n'était pas d'accord. Peut-être les jeunes, retenus par ce souffle tiède d'automne, auraient voulu rester encore. Mais les sages, les

expérimentés, les voyageurs éprouvés, insistaient pour le départ. Ils prévalurent; la masse noire, s'ébranlant à la fois comme un immense nuage, s'envola vers le sud-est, probablement vers l'Italie. Ils n'étaient pas à trois cents lieues (quatre ou cinq heures de vol) que toutes les cataractes du ciel s'ouvrirent pour abîmer la terre; nous crûmes un moment au déluge.

Retirés dans notre maison, qui tremblait aux vents furieux, nous admirâmes la sagesse des devins aîlés qui avaient si prudemment devancé l'époque annuelle.

MICHELET.

Carmine Lefrancq

SUC DE CHAIR MUSCULAIRE DE BŒUF CRUE
CONCENTRÉ dans le Vide et à Froid

PAR UN PROCÉDÉ DÉPOSÉ À L'ACADÉMIE DE MÉDECINE



LA BATAILLE DE DENAIN. GAGNÉE PAR LE MARÉCHAL DE VILLARS (24 Juillet 1712)

Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de G. ALAUX



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 90

NOVEMBRE 1911 (1)

ABONNEMENT

UN AN. — FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

L'HEURE DU SPECTACLE EN ESPAGNE

Il y a peu de villes en Europe où l'on aime le théâtre autant qu'à Madrid ; seulement, le théâtre dans la vie courante y est compris d'une tout autre façon que chez nous, et c'est ce point-là qu'il s'agit d'abord de bien établir. La vie, à Madrid, commence en réalité après le *diner*, qui a lieu vers une heure ou deux heures de l'après-midi. Un tour au cercle ou à la *Castellana*, il est six heures. La Puerta del Sol, la Calle Aleala s'animent. Cette animation, comparable à ces heures-là à celle de Paris, durera jusqu'à huit heures ou huit heures et demie.

Puis vient l'heure du *souper*, très léger la plupart du temps, beaucoup d'Espagnols se contentant de prendre une tasse de chocolat — une de ces tasses de chocolat qu'Alexandre Dumas père comparait à un dé à coudre, — quelques biscuits et c'est tout. Il ne faut donc compter avoir personne au théâtre avant neuf heures et demie ou dix heures pour le moins.

Ce que voyant, la plupart des théâtres, fatigués de donner des grandes pièces où le public n'arrivait guère qu'à la moitié du spectacle, ont imaginé le théâtre *par sections* ou par actes, et n'ont plus accepté que les pièces en un acte. Le *Théâtre Royal*, qui est l'Opéra, le *Théâtre Espagnol*, où l'on joue les pièces classiques, et la *Comédie* où se donnent les pièces genre Gymnase, devaient seuls, en raison même de leur répertoire, rester fidèles au vieil usage. Mais hélas ! ce sont les trois théâtres qui ont le plus de mal à subsister. Il faut en prendre son parti ; tous les théâtres, sauf les trois que nous venons de citer, sont adonnés au *genero chico*, c'est-à-dire au petit genre, — *zarzuelas* et *saynètes*, — lequel a pris une importance extraordinaire ; *genero chico* à l'Apolo, à la Zarzuela, à l'Eslava, au théâtre de la Princesse, à Romén, au théâtre Comique, au théâtre Martín, au théâtre du Cirque-Parish, au



VOUS POUVEZ TOUT ATTENDRE



0000

DE LA CARNINE, MÊME

L'INVRAISEMBLABLE

théâtre du Cirque Colon; aux Maravillas, partout enfin. Nous ne devons excepter de cette longue série que le théâtre Lara, qui joue le genre du Palais-Royal, mais par sections également, c'est-à-dire par actes détachés.

Examinons, à présent, le fonctionnement de ce théâtre par sections.

A vrai dire, il n'est pas prééminemment pour déplaire, car il donne la faculté entière d'aller au théâtre à huit heures et demie, à neuf heures et demie, à dix heures et demie, ou à onze heures et demie, à notre choix. Mettez une bonne demi-heure de retard pour chaque heure annoncée, et nous voilà libres à dix heures, à onze heures, à minuit ou à une heure du matin. Et cela a bien son importance dans un pays où il est d'usage d'aller au théâtre tous les soirs, parce que c'est le seul endroit où l'on se voit, où l'on se retrouve, où l'on cause. Combien de fois avez-vous hésité à aller au

théâtre parce qu'il était trop tard? Ou encore parce que vous vouliez aller vous coucher de bonne heure? Rien de plus agréable que cette coutume, avouez-le, pour un homme d'affaires retenu tard à son bureau, pour une femme du monde qui s'est oubliée à sa toilette, pour un voyageur dont la seule distraction le soir, dans une ville étrangère, est de se traîner lamentablement de café en café et de relire trois fois le même journal pour tuer le temps. Il n'est pas jusqu'aux personnes âgées qui n'y trouvent leur compte, puisqu'elles sont assurées, en



MADRID. — LA PUERTA DEL SOL.

n'assistent qu'à la première section, d'aller se coucher à dix heures, car il faut vous dire que, par une combinaison ingénieuse, l'ordre du spectacle change tous les soirs, et qu'avec un peu de patience vous êtes toujours assuré de voir en première section, un soir ou l'autre, la pièce de prédilection...

HENRY LYONNET.

ACTION THÉRAPEUTIQUE DU SUC MUSCULAIRE

A la suite de la récente communication de M. M. Lassablière et Ch. Richet, à la Société de Biologie, il était important de savoir à quels éléments de la viande était due la leucocythémie produite par l'ingestion de viande crue :

OR, C'EST BIEN LE SUC MUSCULAIRE

QUI EN EST LA CAUSE

car l'ingestion de viande crue lavée est sans effet, comme le jus de viande cuit lui-même.

(C. R. Société de Biologie, 16 Juin 1913).

La **CARNINE LEFRANCQ** ne contient que du **SUC MUSCULAIRE** de **BOEUF CONCENTRÉ**

SANS AUCUNE ADDITION DE SANG, NI D'ALBUMINE,

NI D'AUCUN PRODUIT QUELCONQUE

C'est donc la

PRÉPARATION ZOMOTHÉRAPIQUE DE CHOIX

pour remonter les organismes délabrés et lutter contre les maladies consomptives ou infectieuses.

AUTRE TEMPS, AUTRE... HYGIÈNE

Extrait du Règlement intérieur du Couvent des Demoiselles de Saint-Cyr.

Serviettes de toilette. — Les élèves en ont une par semaine; les religieuses, une par quinzaine.

Linge de corps. — Les élèves ont deux chemises (une de jour et une de nuit), deux mouchoirs, une paire de bas, un pantalon par mois.

Bains de pieds. — Elèves, un par mois; sœurs, seulement avec la permission de la supérieure.

Grands bains. — Trois par an : en Mai, en Juin et en Juillet. Si les élèves ne peuvent en profiter, elles doivent attendre le bain suivant.

P. R.



Georges Villon -

Le Docteur WALTHER

GEORGE SAND JUGÉE PAR SAINTE-BEUVE

Madame Sand, est-il besoin de le rappeler ? est un plus grand, plus sûr et plus ferme écrivain que M. de Balzac; elle ne tâtonne jamais dans l'expression. C'est un grand peintre de nature et de paysage. Comme romancier, ses caractères sont souvent bien saisis à l'origine, bien dessinés; mais ils tournent vite à un certain idéal qui rentre dans l'école de Rousseau et qui touche au systématique. Ses personnages ne vivent pas d'un bout à l'autre; il y a un moment où ils passent à l'état de type. Elle ne calomnie jamais la nature humaine, elle ne l'embellit pas non plus; elle veut la re-

hausser, mais elle la force et la distend en visant à l'agrandir. Elle s'en prend surtout à la société, et déprime des classes entières pour faire valoir quand même des individus, qui restent encore, malgré tout, à demi abstraits. En un mot, cette sûreté de maître qu'elle porte dans l'expression et la description, elle ne l'a pas également dans la réalisation de ses caractères. Ceci soit dit avec toutes les réserves convenables pour tant de situations et de scènes charmantes et naturelles. Quant au style, c'est chez elle un don de première qualité et de première trempe.

SAINTE-BEUVE.



N. HOBBEWA (AMSTERDAM). — Moulin à eau.

RIEN ne remplace la Viande **RIEN**
- crue, ni son Sac -

Et si quelques industriels — très audacieux — répètent sans cesse que leur produit a ce pouvoir, ils se gardent bien d'expliquer un tel phénomène.

sans doute parce qu'il est inexplicable.

La modestie donne au mérite le prix qu'un voile transparent donne à la beauté. COMTESSE DIANE.

A PROPOS D'UNE BROSSSE

« Morbleu ! lui dis-je un jour, c'est pour la troisième fois que je vous ordonne de m'acheter une brosse ! Quelle tête ! quel animal ! » Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incartade. « Il est si exact ! » disais-je ; je n'y concevais rien. « Allez chercher un linge pour nettoyer mes souliers », lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repensais de l'avoir ainsi brusqué. Mon courroux passa tout à fait lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers sans toucher à mes bas : j'appuyai ma main sur lui en signe de réconciliation. « Quoi ! dis-je alors en moi-même, il y a donc des hommes qui décernent les souliers des autres pour de l'argent ? » Ce mot d'argent fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout à coup qu'il y avait longtemps que je n'en avais point donné à mon domestique. « Joannetti, lui dis-je en retirant mon pied, avez-vous de l'argent ? » Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres à cette demande.

« Non, monsieur ; il y a huit jours que je n'ai pas un sou ; j'ai dépensé tout ce qui m'appartenait pour vos petites emplettes. » — Et la brosse ? C'est sans doute pour cela ? Il sourit encore. Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, un animal, comme vous avez eu la cruauté de le dire à votre fidèle serviteur. Payez-moi 23 livres 10 sous 4 deniers que vous me devez, et je vous achèterai votre brosse. » Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère. Que le ciel le bénisse ! Philosophes ! Chrétiens ! avez-vous lu ?

« Tiens, Joannetti, tiens, lui dis-je, cours acheter la brosse. — Mais, monsieur, voulez-vous rester ainsi avec un soulier blanc et l'autre noir ? — Va, te dis-je, acheter la brosse ; laisse, laisse cette poussière sur mon soulier. » Il sortit ; je pris le linge et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

XAVIER DE MAISTRE.

(Voyage autour de ma Chambre.)



CLICHÉ FRANK HANSTADT, MUNICH.

RUBENS — LA GUIRLANDE DE FRUITS — (Pinacothèque de Munich).

COURSE DE CHEVAUX

ORGANISÉE PAR BONAPARTE EN ÉGYPTE

Le 22 Septembre 1798 étant le premier jour de l'an VII de la République française, Bonaparte organisa toute une série de fêtes splendides, pour distraire son armée et s'attirer l'admiration des Egyptiens. Il résidait alors au Caire. Dans l'après-midi, il y eut une course de chevaux annoncée d'avance, qui fit accourir des milliers d'Arabes de tous les côtés. Jamais il n'avaient encore vu pareil spectacle. Naturellement, ils portaient le plus grand intérêt à la victoire de leurs coursiers favoris, les chevaux arabes. L'intérêt était d'autant plus excité, parmi nos soldats, qu'on savait qu'un cheval français devait leur disputer le prix de la course.

Il serait beaucoup trop long de décrire toutes les magnificences de la fête, qui eut lieu ce jour-là au Caire. Bornons-nous à dire, qu'après un somptueux banquet de cent-cinquante couverts, où Napoléon porta un toast au trois-centième anniversaire de la République (qu'il devait renverser lui-même si peu d'années après!), on se rendit aux courses, après avoir parié généralement en faveur des chevaux arabes, dont la réputation était grande : il y en avait cinq qui devaient courir, contre un cheval français seulement!

C'était sur la place circulaire de l'Ezbékîéh, de 400 mètres de diamètre. L'espace à parcourir était d'environ 2.700 mètres, soit exactement 1.350

toises, comme on comptait alors. Contrairement aux prévisions générales, ce fut le cheval français qui gagna et de beaucoup. Le cheval français eut constamment l'avantage. Il arriva bon premier avec 10 secondes d'avance sur celui qui le suivait de plus près! Il appartenait à Sucy, le commissaire ordonnateur en chef de l'armée. Mais ce qu'il y eut de bien plus remarquable encore, ce qui n'échappa point à la perspicacité des Egyptiens, c'est que le vainqueur arriva au but sans être fatigué le moins du monde; tandis que tous les chevaux arabes étaient hors d'haleine et n'en pouvaient plus. Il est vrai qu'ils étaient aussi plus petits que lui, mais n'avaient-ils pas des jarrets d'acier pour bondir?

Le français vainqueur atteignit le but en 4 minutes; le cheval arrivé second en 4 minutes et 10 secondes; le troisième en 4 minutes et 15 secondes. Berthier était l'heureux propriétaire du premier de ces deux chevaux arabes; et l'autre appartenait à Junot, qui était alors l'aide de camp du général en chef. Il y avait trois prix pour cette course.

Les chevaux vainqueurs furent promenés en triomphe et salués de vives acclamations, surtout par les Arabes, qui étaient venus en foule assister à ce spectacle, si nouveau pour eux.

Il y eut encore d'autres courses, tant à pied qu'à cheval; et, la nuit, la ville fut brillamment illuminée avec des verres de couleurs. Déjà, le 18 Août, la fête du Nil avait été splendide.

Dr BOUGON.



Mlle GABY DESLYS
DU THÉÂTRE DES CAPUCINES — PARIS

L'OISEAU BLEU

J'ai dans mon cœur un oiseau bleu,
Une charmante créature,
Si mignonne que sa ceinture
N'a pas l'épaisseur d'un cheveu.

Il lui faut du sang pour pâture.
Bien longtemps, je me fis un jeu
De lui donner sa nourriture :
Les petits oiseaux mangent peu.

Mais sans en rien laisser paraître,
Dans mon cœur il a fait, le traître,
Un trou large comme la main.

Et son bec fin comme une lame,
En continuant son chemin,
M'est entré jusqu'au fond de l'âme!

Alphonse DAUDET.
(*Les Amoureuses.*)

L'INFIDÈLE

Et s'il revenait un jour,
Que faut-il lui dire ?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir...

Et s'il m'interroge encore
Sans me reconnaître ?
— Parlez-lui comme une sœur ;
Il souffre peut-être...

Et s'il demande où vous êtes,
Que faut-il répondre ?
— Donnez-lui mon anneau d'or
Sans rien lui répondre...
Et s'il veut savoir pourquoi
La salle est déserte ?
— Montrez-lui la lampe éteinte
Et la porte ouverte...

Et s'il m'interroge alors
Sur la dernière heure ?
— Dites-lui que j'ai souri
De peur qu'il ne pleure...

Maurice MAETERLINCK.

CARNINE LEFRANCO
CAPITAL 2.000.000. DE FRANCS ENTièrement VERSÉS

Dépot Général

Établissements FUMOZE
78, Faubourg St Denis, PARIS

Le Docteur WALTHER

Charles Walther, ancien élève du Lycée Condorcet, était reçu interne des Hôpitaux de Paris en 1880; aide d'anatomie en 1881, prosecteur en 1884, il passait en 1885 sa thèse de doctorat en médecine. Cette thèse, où le candidat exposait des recherches anatomiques originales sur les veines du rachis, obtenait la médaille d'argent de la Faculté.

En 1888, le docteur Walther devenait chef de Clinique de la Faculté et, après de brillants concours, il était nommé chirurgien des Hôpitaux en 1890 et professeur agrégé en 1895.

Collaborateur de la « Clinique chirurgicale » du professeur Trélat et du *Traité de Chirurgie*, dont il a écrit l'article Cou (maladies diverses), (tome V, 1891), et l'article Bassin (tome VII, 1892), le docteur Walther a présenté, principalement sur des questions de pathologie abdominale, dont il a fait un peu sa spécialité, sur le traitement de l'appendicite et sur celui des péritonites

d'origine appendiculaire, de nombreuses communications à la Société de Chirurgie et à la Société anatomique, dont il fut vice-président en 1890.

Tout récemment, il faisait connaître les résultats de très intéressantes expériences entreprises pour éclairer la question, très à l'ordre du jour, de la désinfection des champs opératoires par la teinture d'iode. Depuis de nombreuses années, le docteur Walther est chirurgien de la Pitié, où son service est suivi par de nombreux praticiens français et étrangers, attirés par la réputation d'un maître qui a réuni ces deux qualités, qui valent surtout par leur association : la virtuosité du bistouri et une admirable conscience chirurgicale.

Le docteur Walther est officier de la Légion d'Honneur.



PHOT. PIERO

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Walther, les bras nus — ainsi qu'il a coutume d'être pour opérer — avec un épiloon pour tablier, badigeonne de teinture d'iode, pour les désinfecter, ses mains et l'abdomen d'un malade. Au second plan, une infirmière, coiffée du bonnet spécial du service de l'éminent chirurgien de la Pitié.

La CARNINE LEFRANCQ

se prend à la dose de 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, à n'importe quel moment, pure ou additionnée d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon).

FROID ou TIÈDE

Elle donne des résultats merveilleux dans :

ANÉMIE — CHLOROSE — DÉBILITÉ
TUBERCULOSES
ANOREXIE — CONVALESCENCES
NEURASTHÉNIE

MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

Elle est **MOINS CHÈRE** et **SUPÉRIEURE**
au Suc Musculaire préparé dans les familles.

UN SEUL FLACON SUFFIT pour donner des résultats appréciables et durables, ce qui encourage le malade.



LE ROI ET LA REINE DE BULGARIE
visitant la Roseraie du Parc de Bagatelle.



BATAILLE DE FONTENOY
GAGNÉE PAR LE MARÉCHAL DE SAXE
(11 Mai 1745)

HORACE VERNET

MUSÉE DE VERSAILLES



CLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 91

NOVEMBRE 1911 (2)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE. . . 12 FR.
ÉTRANGER. . . 15 FR.

LA FRANCE N'A PAS VOULU LA GUERRE DE 1870



THIERS
PHOT. NADAR

J'ai tout vu, et j'affirme, la main sur la conscience, que la France n'a pas voulu la guerre. Quelques hommes de cour, et, je dois ajouter, pour être complètement vrai, quelques spéculateurs

de Bourse, très peu nombreux du reste, sentant que les fautes de 1866 pesaient sur les affaires, et croyant qu'il suffirait d'une campagne de six semaines pour rendre l'élan aux spéculateurs dont ils vivaient, disaient : « C'est un mauvais moment à passer, quelque cinquante mille hommes à sacrifier, après quoi l'horizon sera éclairci, et les affaires reprendront. »

Mais c'étaient de rares exceptions, et, je le répète, la France ne voulait pas la guerre. C'est un parti, aveuglé par son ambition et par son ignorance, qui seul l'a voulue, nous l'a donnée et nous a perdus.

Deux ambassadeurs des grandes puissances, tous deux hommes d'esprit et très dignes de foi, m'ont assuré que l'Empereur leur avait dit, en parlant de l'abandon de la candidature Hohenzollern : « C'est la paix; je le regrette, car l'occasion était bonne; mais, à tout prendre, la paix est un parti plus sûr. Vous pouvez regarder l'incident comme terminé. »

Les principaux ministres m'avaient tenu à peu près le même langage, et, malgré ces assurances, dans la nuit tout tourna brusquement à la guerre. Je crois que la cour et ses familiers firent un puissant effort, aidés des bonapartistes purs, qu'ils intimidèrent les ministres et triomphèrent de leur faiblesse et de celle de l'Empereur, en se servant du prétexte d'un outrage fait à la France par le Roi de Prusse, dans son dernier entretien avec M. Benedetti.

Quel fut le rôle de chacun dans ce triste drame? Je ne saurais le dire, et je ne veux avancer ici que ce que j'ai vu. Mais tous



Nous avons la revue qui *sait tout* ; le journal qui *dit tout* ; le phare qui *voit tout* ; la colle qui *colle tout*, même le fer. Nous avons maintenant de simples produits pharmaceutiques qui *remplacent tout*, même la viande crue. Qu'ils sont donc savants ces industriels..... qui ont un ours à placer :: :: :: :: :: :: :: ::

ceux qui ont pris part à cette funeste résolution devraient être à jamais inconsolables.

Au milieu de l'agitation générale, je n'avais vu ni le maréchal Lebœuf, qui, dans cette crise, ne parut pas à la Chambre, ni M. de Gramont, qui n'y parut que très peu. Le maréchal Lebœuf se croyait prêt; quant à M. de Gramont, ministre des affaires étrangères, je ne sais ce qu'il croyait, mais certainement il ne fit pas preuve de jugement politique dans une situation où, en manquant, c'était perdre la France.

Le lendemain, arrivés tous de bonne heure au Corps législatif, nous fûmes saisis par cette nouvelle désolante que la guerre était résolue.

Je ne pouvais le croire, et je demandais à tout le monde s'il en était ainsi, sans jamais obtenir une réponse tant soit peu raisonnable.

On me répondait confusément que le Roi de Prusse avait fait à la France, dans la personne de son représentant, un sanglant outrage. Je demandais lequel, et on ne me répondait que ces mots : « C'est intolérable ! c'est intolérable ! »

Nous avons appris depuis ce que c'était que ce prétendu outrage. M. Benedetti l'a dit lui-même, et, à Versailles, allant négocier une première fois l'armistice, une seconde fois la paix, j'ai appris par des témoins oculaires, tout à fait dignes de foi, ce qu'avait été cet outrage, et la vérité, la voici, à ce que je erois.

MM. de Bismarck et de Moltke, accourus auprès du Roi, le Roi lui-même, son fils, la cour, les principaux ministres, les généraux influents, et enfin le public de Berlin tout entier, avaient reconnu que c'était une faute que d'avoir patronné, même d'une façon insignifiante, la candidature Hohenzollern, qu'il fallait réparer cette faute en abandonnant la candidature cause de tant de trouble, mais que si la France exigeait davantage, il fallait lui tenir tête et accepter avec elle un duel devenu inévitable. C'est, en effet, le parti qu'on avait pris. Mais nos bonapartistes de Paris avaient demandé que le Roi de Prusse prît l'engagement pour l'avenir de ne plus laisser reparaitre la candidature Hohenzollern; à quoi le Cabinet prussien avait répondu qu'il n'était pas l'auteur de cette candidature, qu'il l'avait connue, mais à peine connue, et qu'il n'avait pas à s'engager à l'égard d'une détermination qui n'avait pas dépendu de lui dans le présent, et dans l'avenir en dépendrait encore moins.

Il était évident que cette exigence du gouvernement français avait pour but de rendre plus mortifiante la reculade de la Prusse, et qu'en faisant une telle entreprise contre l'orgueil prussien, on s'exposerait à une résistance qui amènerait la guerre. La faute de se conduire ainsi était d'autant plus grande, que ce dont on ne voulait pas se contenter était cependant un vrai triomphe, qui serait apprécié comme tel par toute l'Europe, et que les mortifications de 1866 auraient été presque entièrement effacées sans coup férir !

Or, l'outrage fait à M. Benedetti s'était réduit à ceci : le Roi de Prusse se trouvait aux eaux d'Ems, malade, agité, irrité par la grande affaire du moment. Il prenait ses eaux du matin avec son fils, lorsque M. Benedetti, ne se contentant pas des demandes communiquées au Cabinet prussien, et déjà refusées, avait voulu renouveler ses instances auprès du Roi dans un moment tout à fait inopportun. Le Roi, sans brusquerie, mais avec brièveté, lui avait dit qu'il ne pouvait rien ajouter aux réponses de ses ministres, et l'avait quitté sans rien, du reste, qui eût le caractère d'une impolitesse. Il faut ajouter toutefois que, toute l'Allemagne étant impatiente de savoir ce qui se passait, M. de Bismarck lui avait mandé la réponse du Roi par le télégraphe. Tel est le grand outrage pour lequel on nous demanda la guerre, et pour lequel à un vrai triomphe, celui d'avoir fait reculer la Prusse devant l'Europe, on substituait le plus affreux désastre.

Tant que je vivrai, je me rappellerai cette terrible journée. Le Corps législatif était réuni dès le matin, et on vint nous lire la déclaration de guerre fondée sur les motifs que je viens d'exposer. Je fus saisi; la Chambre le fut comme moi. On se regardait les uns les autres avec une sorte de stupeur. Les principaux membres de la gauche, se groupant autour de moi, me demandèrent ce qu'il fallait faire. Craignant les mauvaises dispositions de la majorité à l'égard de la gauche, je dis à mes collègues : « Ne vous en mêlez pas, et laissez-moi faire. »

Je voyais un orage prêt à fondre sur nos têtes. Mais j'aurais bravé la foudre, avec certitude d'être écrasé, plutôt que d'assister impassible à la faute qui allait se commettre. Je me levai brusquement, je jaillis, si je puis dire, et, de ma place, je pris la parole. Des cris furieux retentirent aussitôt. Cinquante énergumènes me mon-



Le Docteur BAZY

traient le poing, m'injuriaient, disaient que je déshonorais, que je souillais mes cheveux blancs. Je ne cédaï pas. De ma place, je courus à la tribune, où je ne pus faire entendre que quelques paroles eutrecoupees. Convaincu qu'on nous trompait, qu'il n'était pas possible que le Roi de Prusse, sentant la gravité de la position, puisqu'il avait cédé sur le fond, eût voulu nous faire un outrage, je demandai la production des pièces sur lesquelles on se fondait pour se dire outragé.

J'étais sûr que si nous gagnions vingt-quatre heures, tout serait expliqué, et la

paix sauvée. On ne voulut rien entendre, rien accorder, sauf toutefois la réunion d'une commission, réunion de quelques instants, où rien ne fut éclairci. La séance commença; avec la séance, le tumulte. Je fus insulté de toutes parts, et les députés des centres, si pacifiques les jours précédents, intimidés, entraînés dans le moment, s'excusant de leur faiblesse de la veille par leur violence d'aujourd'hui, votèrent cette guerre, qui est la plus malheureuse certainement que la France ait entreprise dans sa longue et orageuse carrière.

Adolphe THIERS.

NE PRESCRIVEZ PAS

LA VIANDE CRUE

Elle surcharge l'estomac et menace l'intestin en pure perte, puisque :

" Dans la viande crue, l'élément spécifique, actif, thérapeutique C'EST LE JUS "

D^r J. HÉRICOURT.

NE PRESCRIVEZ PAS

LE JUS DE VIANDE

toujours mal préparé dans les familles, avec une viande non contrôlée, et une presse insuffisamment propre.

Il est d'aspect répugnant et doit être ingéré en une seule fois, aussitôt préparé, car il se corrompt très vite.



Paul DÉROULÈDE et Marcel HABERT aux obsèques de François CORVÉ

PRESCRIVEZ

LA CARNINE LEFRANÇO

qui n'est pas autre chose que le
SUC MUSCULAIRE DE BŒUF
CONCENTRÉ

dans le vide, et à froid

sans addition ni mélange.

Préparée avec une viande choisie, dans une Usine Modèle où toutes les prescriptions de la science actuelle sont rigoureusement observées, elle est aussi active et coûte moins cher que le Suc Musculaire préparé dans les familles.

Elle se conserve indéfiniment et son goût agréable permet de l'administrer par fractions, au gré du malade.

LE BON GÎTE

« Bonne vieille, que fais-tu là ?
Il fait assez chaud sans cela.
Tu peux laisser tomber la flamme.
Ménage ton bois, pauvre femme,
Je suis séché, je n'ai plus froid. »
Mais elle, qui ne veut m'entendre,
Jette un fagot, range la cendre :
« Chauffe-toi, soldat, chauffe-toi.
— Bonne vieille, je n'ai pas faim.
Garde ton jambon et ton vin ;
J'ai mangé la soupe à l'étape.
Veux-tu bien m'ôter cette nappe !
C'est trop bon et trop beau pour moi. »
Mais elle, qui n'en veut rien faire,
Taille mon pain, remplit mon verre :
« Refais-toi, soldat, refais-toi

— Bonne vieille, pour qui ces draps ?
Par ma foi, tu n'y penses pas !
Et ton étable ? et cette paille
Où l'on fait son lit à sa taille ?
Je dormirai là comme un roi. »
Mais elle qui n'en veut démordre,
Place les draps, met tout en ordre :
« Couche-toi, soldat, couche-toi !
Le jour vient, le départ aussi. —
« Allons ! adieu... Mais qu'est ceci ?
Mon sac est plus lourd que la veille...
Ah ! bonne hôtesse ! ah ! chère vieille,
Pourquoi tant me gêner, pourquoi ? »
Et la bonne vieille de dire,
Moitié larme, moitié sourire :
« J'ai mon gars soldat comme toi ! »

Paul DÉROULÈDE.

VIENNE
(Autriche)GALERIE
LIECHTENSTEIN

RUBENS — TIBÈRE ET AGGRIPINE

UNE VITESSE TERRIFIANTE DE... 40 KILOMÈTRES A L'HEURE

Un journaliste anglais, qui assistait, en 1840, à l'inauguration du chemin de fer de Londres à Brighton, donnait dans son journal, le compte rendu suivant :

« J'ai maintenant vu de mes yeux le puissant chariot à vapeur courant follement le long des rails, aussi rapide que le vent. J'ai accompli mon premier voyage sur le monstre de feu. C'est terrifiant ce que l'on éprouve à se sentir précipité en avant à une vitesse de vingt à trente milles (1) à l'heure : on se croirait sur un navire frénétiquement poussé par les vagues impétueuses d'un océan déchainé! ».

Et peut être que dans 70 ans, on fera un pareil rapprochement entre le *passé* et le *présent* de l'aviation.

(1) 32 à 48 kilomètres.

CARNINE LEFRANCO

Suc Musculaire de BŒUF CRU
CONCENTRÉ et INALTÉRABLE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour,
pure ou étendue d'un liquide quelconque,
eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc.
(pas de bouillon) FROID ou TIÈDE

Usine modèle à *Romainville* (Seine) construite
sur 12.000 m. c. spécialement et uniquement
pour la fabrication de la *Carnine Lefrancq*.
Société au Capital de 2.000.000 de francs
entièrement versés.

CONSEILS D'UNE MÈRE A SON FILS

Travaille, sois fort, sois fier, sois indépendant, méprise les petites vexations réservées à ton âge. Réserve ta force de résistance pour des actes et contre des faits qui en vaudront la peine, les temps viendront. Si je ne suis plus, pense à moi qui ai souffert et travaillé gaïement. Nous nous ressemblons d'âme et de visage. Je sais dès aujourd'hui quelle sera ta vie intellectuelle. Je crains pour toi bien des douleurs profondes, j'espère pour toi bien des joies pures. Garde en toi le trésor de la bonté. Sache donner sans hésitation, perdre sans regret, acquérir sans lâcheté, sache mettre dans ton cœur le bonheur de ceux que tu aimes à la place de celui qui te manquera, garde l'espérance d'une autre vie : c'est là que les mères retrouvent leurs fils. Aime toutes les créatures de Dieu, pardonne à celles qui sont disgraciées, résiste à celles qui sont grandes par la vertu.

G. SAND.



Son Excellence Sir FRANCIS BERTIE
Ambassadeur d'Angleterre, à Paris.

SOUVENIRS ET REGRETS

Je n'ai vu mourir ni mon père ni ma mère; je leur étais cher, et je ne doute pas que leurs yeux ne m'aient cherché à leur dernier instant.

Il est minuit. Je suis seul, je me rappelle ces bons parents, et mon cœur se serre, quand je pense à toutes les inquiétudes qu'ils ont éprouvées sur le sort d'un jeune homme violent et passionné, abandonné sans guide à tous les fâcheux hasards d'une capitale immense, sans avoir recueilli un instant de la douceur qu'ils auraient eue à le voir, à l'entendre parler lorsqu'il eut acquis, par sa bonté naturelle et par l'usage de ses talents, la considération dont il jouit.

Une des choses qui m'aient fait le plus de plaisir, c'est le propos bourru que me tint un provincial quelques années après la mort de mon père. Je traversais une des rues de ma ville; il m'arrêta par le bras, et me dit : « Monsieur Diderot, vous êtes bon; mais si vous croyez

que vous vaudrez jamais votre père, vous vous trompez ». Je ne sais pas si les pères sont contents d'avoir des enfants qui valent mieux qu'eux; mais moi je le fus d'entendre dire que mon père valait mieux que moi. Je crois, et

je croirai tant que je vivrai, que ce provincial m'a dit vrai.

Quelle tâche mon père m'a imposée, si je veux jamais mériter les hommages qu'on rend à sa mémoire ! Il n'y a ici qu'un mauvais portrait de cet homme de bien; mais ce n'est pas ma faute. Si ses infirmités lui eussent permis de venir à Paris, mon dessein était de le faire représenter à son établi, dans ses habits d'ouvrier, la tête nue, les yeux levés vers le ciel, et la main étendue sur le front de sa petite fille qu'il aurait bénie.

Je ne sais ce que j'ai, je ne sais ce que j'éprouve. Je voudrais pleurer. O mes parents ! O ma mère, toi qui réchauffais mes pieds froids dans tes mains !...

DIDEROT.



AMSTERDAM — MUSÉE DE L'ÉTAT



JAN STEEN. — MÉNAGE JOYEUX (Reproduction par la photographie des couleurs).

Le Docteur BAZY

Pierre Bazy est né à Sainte-Croix, dans l'Ariège, en 1853. Interne des Hôpitaux à Toulouse, où il avait commencé ses études médicales, il venait à Paris se faire recevoir externe (1875), puis interne des Hôpitaux (1877). En 1880, il soutenait sa thèse de doctorat sur le « Diagnostic des lésions des reins dans les affections des voies urinaires », et il était nommé chirurgien des Hôpitaux en 1886.

Les travaux du docteur Bazy concernent particulièrement les maladies des voies urinaires, en lesquelles il s'est spécialisé. En collaboration avec le professeur Guyon, il a dessiné un bel Atlas des maladies des voies urinaires (Paris, O. Doin, 1886). Il a écrit pour la Collection de l'Encyclopédie des Aide-Mémoire un petit volume sur les troubles fonctionnels des voies urinaires; et on lui doit aussi une étude sur l'intervention chirurgicale dans les tumeurs de la vessie chez l'homme.

Dans les *Annales des maladies des organes génito-urinaires* (1889), il a décrit un nouvel aspirateur pour l'évacuation des fragments calculeux après la



lithotritie; et il faisait connaître, dans les *Bulletins de la Société de Chirurgie* pour 1891, une nouvelle sonde pour le cathétérisme chez les prostatiques.

A propos d'un procès retentissant qui lui fut fait à cause d'un prétendu oubli de compresse dans une plaie opératoire par une malade à laquelle il avait d'ailleurs sauvé la vie, — procès encore pendant, — le docteur Bazy a posé, devant ses pairs et devant l'opinion publique, la question de la responsabilité des chirurgiens en des termes qui devront faire loi, si l'on ne veut décidément paralyser l'initiative chirurgicale, pour le plus grand

dommage des malades.

Le docteur Bazy, chirurgien de l'Hôpital Beaujon, médaillé de l'Assistance Publique, est Chevalier de la Légion d'Honneur.

Il y a quelque trois ans, le distingué chirurgien, qui avait eu la douleur de voir son fils, interne des Hôpitaux, perdre un œil à la suite d'un accident survenu au cours d'une opération, avait la satisfaction de le voir devenir son collègue dans l'ordre de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Bazy, armé de ses instruments pour briser les calculs et les aspirer, en cantonnier cassant des cailloux.

Devant lui, en guise de lanterne, son interne porte une sonde destinée à éclairer l'intérieur de la vessie.

HISTOIRE EXTRAORDINAIRE !

Il y avait une fois un député socialiste qui était si pauvre qu'il n'avait pas de château.

Il y avait une fois des parents de province qui ne restaient pas plus de vingt-quatre heures à Paris.

Il y avait une fois un mariage d'artistes qui durait depuis près de deux ans.

Il y avait une fois un chauffeur de taxi-auto qui avait toujours de la monnaie.

Il y avait une fois une jeune fille qui ne peignait pas d'aquarelle et qui ne jouait pas de piano.

Il y avait une fois une chanteuse célèbre qui ne pesait pas plus de quatre-vingt-dix kilos.

Il y avait une fois un petit garçon que ses parents ne trouvaient pas très avancé pour son âge.

WILLY.

LA CARNINE LEFRANCO

est indiquée dans

ANOREXIE - ANÉMIE - NEURASTHÉNIE

TUBERCULOSE - DÉBILITÉ - CHLOROSE

CONVALESCENCES - FAIBLESSE

MALADIES de l'ESTOMAC et de l'INTESTIN



BATAILLE DE ROCROY. GAGNÉE PAR LE DUC D'ENGHIEN (CONDÉ) SUR LE COMTE FUENTES (GÉNÉRAL ESPAGNOL) (19 Mai 1643)
Reproduction par la photographie des couleurs du tableau de François-Joseph Heim.



et

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

No 92

DÉCEMBRE 1911 (1)

UN AN. . .	FRANCE. . .	12 FR.
	ÉTRANGER . .	15 FR.

LA ROMANCE DU SAULE

Sans réfléchir qu'elle ne connaît pas ce domestique, et qu'elle est en costume de théâtre, Madame Malibran s'enveloppe dans un grand manteau et suit imprudemment l'inconnu, qui la fait monter dans une voiture et l'emmène à toutes brides. D'abord, la cantatrice ne se douta pas du piège dans lequel elle venait de tomber; mais, enfin, elle s'aperçut que la voiture ne prenait pas le chemin de la demeure de sa mère, et, tremblante, elle demanda au domestique où l'on voulait la conduire.

On ne remplace pas la viande crue, ni son suc, par un simple produit pharmaceutique. C'est l'évidence même. Et cependant certains industriels le répètent chaque jour dans leurs annonces; et nous nous demandons ce que peuvent bien penser MM. les Médecins à la lecture d'une telle énormité :: :: :: :: :: :: :: :: :: ::

Celui-ci ne répondit rien... Alors, glacée d'épouvante, la pauvre femme se précipita pour ouvrir la glace et crier au secours. Les glaces étaient scellées, la portière fermée par un secret. Cependant, la voiture roulait toujours. Enfin, elle s'arrête, on ouvre la portière et, au même instant, Madame Malibran se sent la tête prise dans un capuchon, dont on l'enveloppe. Elle veut le relever, mais on s'empare de sa main et on l'entraîne dans une maison, dont elle entend la porte se refermer aussitôt derrière elle. On lui ôta alors son capuchon; elle était dans l'obscurité.

« Entrez... », dit une voix, au moment où une autre porte s'ouvrait.

Et Madame Malibran vit devant elle un délicieux boudoir tout en rose, bordé d'argent et brillamment éclairé. Elle entra : il n'y avait personne.

Elle regarda autour d'elle avec surprise et inquiétude; mais elle ne vit rien qu'une belle harpe placée au milieu du boudoir, harpe toute découverte, avec son tabouret, son pupitre, absolument comme si elle attendait l'artiste qui devait l'animer.

Madame Malibran s'en approche machinalement. Sur le pupitre, était un billet portant son nom. Elle s'en empare et l'ouvre avec une vive curiosité. Il contenait ces mots :

« Madame,

« La personne qui s'est rendue coupable de votre enlèvement vous supplie de lui accorder son pardon; c'est pour vous entendre seule, loin du monde, loin du bruit, loin de tous, qu'elle a commis ce crime, chantez donc la romance du *Saule*, et vous serez libre. C'est là votre rançon. »

« Eh bien! non... Je ne chanterai pas... », s'écria l'artiste en repoussant la harpe avec colère. « Croit-on donc que je sois une marionnette obéissant aux ordres de celui

qui la tient? Non... Mille fois non, je ne chanterai pas! »

En parlant ainsi, elle arpentait le boudoir en tous sens, pour trouver une issue. Mais rien ne se montrait, tout était clos; elle était donc complètement prisonnière. Peu à peu, elle se fatigue dans ses recherches et, comme elle craint d'être surprise par le sommeil, si elle s'assoit sur les sièges douilletts qui entourent le mur,

elle se met sur le tabouret placé devant la harpe. Alors, son imagination travaille pour chercher le moyen de recouvrer sa liberté, puis sans y prendre garde, par habitude, ses doigts voltigent machinalement sur les cordes de l'instrument, qui, peu à peu, se trouve appuyé sur son épaule et résonne bientôt des plus harmonieux accords.

De là à chanter, il n'y avait qu'un pas : Madame Malibran, oubliant alors sa colère, se livre à ses inspirations d'artiste.

Comme la romance du *Saule* est la dernière qu'elle vient de dire, elle lui revient tout naturellement à la mémoire.

Elle la répète donc une

fois, deux fois même, et cela pour elle, pour elle seule, car elle se croit seule dans cet appartement.

« Merci... Oh! Merci... », dit une voix, qui la rappelle à la réalité et la fait bondir de frayeur et de colère. En même temps, le domestique qui l'avait si traîtreusement enlevée se présente en lui disant qu'il est prêt à la reconduire chez elle. Pensant que les reproches seraient inutiles, Madame Malibran le suit. En effet, peu de temps après, elle se retrouve dans sa demeure. Sur sa toilette, il y avait un petit écrin renfermant des boucles d'oreilles en diamants d'un grand prix, avec un billet de la même écriture que celui du boudoir, contenant ce seul mot : « Merci. » La grande artiste ne put jamais découvrir quel était le mélomane enragé qui lui avait joué ce mauvais tour, si aristocratiquement payé.

Les Salons d'autrefois. — Souvenirs Intimes de M^{me} la comtesse de BASSANVILLE.



LA MALIBRAN



Le Decteur DOYEN

LA BEAUTÉ ESPAGNOLE

On se figure habituellement, lorsqu'on parle senora et mantille, un ovale allongé et pâle, de grands yeux noirs surmontés de sourcils de velours, un nez mince un peu arqué, une bouche rouge de grenade, et sur tout cela, un ton chaud et doré justifiant le vers de la romance : *Elle est jaune comme une orange*. Ceci est le type arabe ou moresque, et non le type espagnol. Les Madrilènes sont charmantes dans toute l'acception du mot : sur quatre il y en a trois de jolies ; mais elles ne répondent en rien à l'idée qu'on s'en fait. Elles sont petites,

mignonnes, bien tournées, le pied mince, la taille cambrée, la poitrine d'un contour assez riche ; mais elles ont la peau très blanche, les traits délicats et chiffonnés, la bouche en cœur, et représentant parfaitement bien certains portraits de la Régence. Beaucoup ont les cheveux châtain clair, et vous ne ferez pas deux tours sur le Prado sans rencontrer sept ou huit blondes de toutes les nuances, depuis le blond cendré jusqu'au roux véhément, au roux barbe de Charles-Quint. C'est une erreur de croire qu'il n'y a pas de blondes en Espagne. Les yeux bleus y abondent, mais ne sont pas aussi estimés que les noirs.

THÉODORE GAUTHIER.



Westhope Richard

NOUVELLE ZEMBLE. - Samoyède et son chien favori.

La Carnine Lefrancq
ne contient pas**UNE GOUTTE DE SANG**Elle est exclusivement
préparée avec du**SUC MUSCULAIRE**C'est-à-dire avec la partie
liquide de la**CHAIR DE BŒUF**Le Suc Musculaire
contient environ**72 0/0 D'EAU :: ::**

Par un procédé déposé à l'Académie de
Médecine, nous évaporons, **DANS LE**
VIDE et **A FROID**, la majeure partie
de ces 72 0/0 d'eau et nous obtenons
:: :: :: ainsi un véritable :: :: ::

EXTRAIT DE SUC MUSCULAIRE

CÉRÉMONIE DU DIVORCE DE NAPOLEON

15 Décembre 1809

Le 15 Décembre au soir toute la famille impériale se réunit dans le cabinet de l'Empereur aux Tuileries. Étaient présents l'Impératrice mère, le roi et la reine de Hollande, le roi et la reine de Naples, le roi et la reine de Westphalie, la princesse Borghèse, le prince Eugène, l'archichancelier Cambacérès et le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, ces deux derniers remplissant les fonctions d'officiers de l'état civil pour la famille impériale. Napoléon, debout, tenant par la main Joséphine qui était en pleurs, et ayant lui-même les larmes aux yeux, lut le discours suivant :

« Mon cousin le prince archichancelier, je vous
« ai expédié une lettre close en date de ce jour,
« pour vous ordonner de vous rendre dans mon
« cabinet, afin de vous faire connaître la résolution
« que moi et l'Impératrice, ma très chère épouse,
« nous avons prise. J'ai été bien aise que les

« rois, reines et princesses, mes frères et sœurs,
« beaux-frères et belles-sœurs, ma belle-fille et
« mon beau-fils, devenu mon fils d'adoption,
« ainsi que ma mère, fussent présents à ce que
« j'avais à vous faire connaître.

« La politique de ma monarchie, l'intérêt et le
« besoin de mes peuples, qui ont constamment
« guidé toutes mes actions, veulent qu'après moi
« je laisse à des enfants héritiers de mon amour
« pour mes peuples, ce trône où la Providence
« m'a placé. Cependant, depuis plusieurs années.
« j'ai perdu l'espérance d'avoir des enfants de
« mon mariage avec ma bien-aimée épouse l'im-
« pératrice Joséphine : c'est ce qui me porte à
« sacrifier les plus douces affections de mon
« cœur, à n'écouter que le bien de l'Etat, et à
« vouloir la dissolution de notre mariage.

« Parvenu à l'âge de quarante ans, je puis

« concevoir l'espérance de vivre assez pour élever
« dans mon esprit et dans ma pensée les enfants
« qu'il plaira à la Providence de me donner.
« Dieu sait combien une pareille résolu-
« tion a coûté à mon cœur; mais il n'est aucun
« sacrifice qui soit au-dessus de mon courage,
« lorsqu'il m'est démontré qu'il est utile au bien
« de la France.

« J'ai le beso'n
« d'ajouter que loin
« d'avoir jamais eu
« à me plaindre, je
« n'ai au contraire
« qu'à me louer de
« l'attachement et
« de la tendresse
« de ma bien-aimée
« épouse. Elle a
« embelli quinze
« ans de ma vie, le
« souvenir en res-
« tera toujours

« gravé dans mon cœur. Elle a été cou-
« ronnée de ma main; je veux qu'elle conserve
« le rang et le titre d'impératrice, mais surtout
« qu'elle ne doute jamais de mes sentiments, et
« qu'elle me tienne toujours pour son meilleur et
« son plus cher ami. »

Napoléon ayant cessé de parler, Joséphine, tenant un papier dans ses mains, essaya de le lire. Mais les sanglots étouffant sa voix, elle le transmit à M. Regnaud, qui lut les paroles suivantes :

« Avec la permission de mon auguste et cher
« époux, je dois déclarer que, ne conservant
« aucun espoir d'avoir des enfants qui puissent
« satisfaire les besoins de sa politique et l'intérêt
« de la France, je me plains à lui donner la plus
« grande preuve d'attachement et de dévouement
« qui ait été donnée sur la terre. Je tiens tout de
« ses bontés; c'est sa main qui m'a couronnée, et
« du haut de ce trône, je n'ai reçu que des témoi-

« gnages d'affection et d'amour du peuple français.
« Je crois reconnaître tous ces sentiments en
« consentant à la dissolution d'un mariage qui dé-
« sormais est un obstacle au bien de la France,
« qui la prive du bonheur d'être un jour gou-
« vernée par les descendants d'un grand homme,
« si évidemment suscité par la Providence

« pour effacer les
« maux d'une ter-
« rible révolution,
« et rétablir l'autel,
« le trône et l'or-
« dre social.

« Mais la disso-
« lution de son ma-
« riage ne changera
« en rien aux senti-
« ments de mon
« cœur: l'Empereur
« aura toujours en
« moi sa meilleure
« amie. Je sais

« combien cet acte, commandé par la politique
« et par de si grands intérêts, a froissé son cœur,
« mais l'un et l'autre nous sommes glorieux du
« sacrifice que nous faisons au bien de la patrie. »

Le lendemain, un sénatus-consulte prononçait la dissolution du mariage contracté entre l'empereur Napoléon et l'impératrice Joséphine, maintenant à celle-ci le rang d'impératrice couronnée, lui attribuait un revenu de deux millions, et rendait obligatoires pour les successeurs de Napoléon les dispositions qu'il ferait en sa faveur sur la liste civile. Ces dispositions furent le don d'une pension annuelle d'un million payée par la liste civile, indépendamment des deux millions payés par le Trésor de l'Etat, l'abandon en toute propriété des châteaux de Navarre, de la Malmaison, et d'une foule d'objets précieux.

(Extrait de l'Histoire du Consulat et de l'Empire,
par A. THIERS.)



NAPOLEON

JOSÉPHINE

LE RÊVE

Tes guêtres, ton bâton, ton sac! Ouvre ta porte.
Ne t'acagarde pas chez toi comme en prison.
Sors, laisse errer ta course où le hasard la porte.

Tu dis : « Toujours l'étape, et point de garnison ! »
Prends garnison partout, dans l'auberge clémentine
Qui pour dôme a le ciel et pour murs l'horizon.

C'est le désir d'un but fixé qui te tourmente.
L'arrivée incertaine attriste le départ.

Mais l'arrivée est sûre et la route est charmante

Quand on marche en rêvant sans aller nulle part.

JEAN RICHEPIN, de l'Académie Française.

LA
CARNINE LEFRANCQ
est indiquée dans :

ANOREXIE-ANÉMIE-NEURASTHÉNIE
TUBERCULOSE-CONVALESCENCES-CHLOROSE
DÉBILITÉ-FAIBLESSE-MALADIES DE
L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

De 1 à 5 milligrammes à brocher par leur « compresse » qui
s'absorbe dans le sang ou se dissout dans un liquide quelconque,
sans altérer en aucune façon l'état de l'estomac.
FROID ou TIÈDE

Dépôt Général de la **CARNINE LEFRANCQ** : ETABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis - PARIS

La Carnine Lefrancq à CUBA



LES ARMES DE CUBA

Nous certifions que la **Carnine Lefrancq** est introduite depuis plusieurs années dans notre pays où elle est actuellement très employée.

D'après notre expérience personnelle, nous pouvons dire que ce produit se conserve très bien sous notre climat.

V^{ce} de José Sarra et Fils,

Docteur Francisco Taquechel,

Drogulstes-Importateurs, **La Havane.**

Je m'empresse de vous informer que j'ai utilisé avec succès la fameuse **Carnine Lefrancq** dans tous les cas où j'ai eu à prescrire une alimentation de courte durée mais énergique. La dénutrition des grandes fièvres et

celle produite par les états gastro-intestinaux chez les enfants et les vieillards, ont toujours été vaincues par la grande assimilation, et cela en peu de jours.

Docteur Amado Mas, Corral Falso (Cuba).

Je recommande fréquemment la **Carnine Lefrancq** dans ma clientèle et j'en obtiens toujours le meilleur résultat.

Docteur Nicasio Silverio y Armas,
Professeur à l'Université,
Mariano.

J'ai employé personnellement la **Carnine Lefrancq** et je puis vous informer avec toute sincérité, que dès les premières cuillerées j'en ai ressenti les bienfaits effets.

Docteur Juan Guerra y Estrada,
Salud 143, **La Havane.**

Parmi les préparations opothérapiques employées à Cuba, je prescris assez souvent la **Carnine Lefrancq**, qui conserve ses propriétés pendant un temps presque indéfini et qui m'a toujours donné de bons résultats comme agent de suralimentation.

Docteur José A. Valdès Anciano,

Professeur Titulaire des Maladies Nerveuses et Mentales à l'Ecole de Médecine de la Havane.



TEMPÉRATURE MAXIMUM : + 33°.



CUBA - PALAIS DU GOUVERNEUR



TEMPÉRATURE MINIMUM : + 8°.

Le Docteur DOYEN

Eugène-Louis Doyen est né à Reims le 16 Décembre 1859. Fils du docteur O. Doyen, professeur d'anatomie à l'Ecole de Médecine de Reims, il commençait dans cette ville ses études de médecine, qu'il venait bientôt continuer à Paris. En 1881, il était reçu interne des Hôpitaux, et en 1885, il passait, sur le bacille-virgule du choléra asiatique, une thèse qui était couronnée par la Faculté de Médecine.

Le jeune docteur retournait alors à Reims, où il faisait successivement fonction de Chef des Travaux anatomiques, de Chargé de cours de Pathologie chirurgicale et de Médecine opératoire, et enfin de Professeur suppléant de Chirurgie et d'Accouchements. En 1896, il quittait cette situation et venait se fixer à Paris.

Les travaux du docteur Doyen sont fort nombreux. Ses premières communications au Congrès français de Chirurgie, en 1886, sur la Chirurgie des os, des articulations et du rein, et, en 1887, à la Société de Chirurgie, où il présenta ses pincés à mors élastiques pour les ligaments larges, aujourd'hui adoptées par le plus grand nombre des chirurgiens, ainsi que ses communications sur l'hystérectomie abdominale et vaginale, en 1892, au Congrès de Gynécologie de Bruxelles, eurent un grand retentissement dans le monde chirurgical.



On doit au docteur Doyen nombre d'innovations heureuses en Chirurgie générale, notamment la pratique de la gastro-entérostomie, dans les cas de contracture spasmodique du pylore, la cure radicale de l'hydrocèle par l'inversion de la tunique vaginale, etc. En 1895, le brillant et actif chirurgien

faisait paraître un volume sur le traitement chirurgical des affections de l'estomac et du duodénum; en 1896, un Atlas de bactériologie; et en 1897 un traité de Technique chirurgicale qui devenait en 1907 un Traité de thérapeutique chirurgicale et de technique opératoire, illustré de façon remarquable, et possédant une réelle valeur artistique. Le docteur Doyen a toujours mené de front la pratique chirurgicale et les travaux bactériologiques.

Comme opérateur et anatomiste, il jouit d'une grande renommée, et est considéré à juste titre comme un virtuose du bistouri. Dernièrement, dans des conférences fort intéressantes, il faisait connaître sa méthode d'enseignement de l'anatomie chirurgicale par un système de coupes très remarquables dont il est l'auteur.

Très préoccupé de la guérison du cancer, et convaincu de la nature parasitaire de ce mal, le docteur Doyen en chercha le microbe, et décrivit comme tel un *micrococcus (neoformans)*, qui lui servit à instituer une sérothérapie de cette affection.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Doyen tente de ressusciter un cadavre, au grand effroi de la mort.

L'ART ET L'HISTOIRE

BATAILLE DE VILLAVICIOSA

(Voir reproduction du tableau page 8)

Louis XIV avait, pour affirmer la sincérité de ses négociations, retiré ses troupes d'Espagne : abandonné à ses propres ressources, Philippe V montra une activité et une énergie qui justifiaient presque l'intransigeance de ses prétentions. A la fin de 1710, il tenta de reconquérir la Catalogne sur son compétiteur; la supériorité des forces dont disposaient l'archiduc, l'autrichien Stahrenberg et l'anglais Stanhope, le força d'abord à abandonner l'Aragon et bientôt même à évacuer sa capitale pour se réfugier à Valladolid où il fut du moins suivi par un grand nombre de sujets fidèles. Il y apprit qu'à Madrid, le peuple avait accueilli l'archiduc avec une froideur marquée, et que les paysans exaspérés par la profanation des églises se levaient contre l'usurpateur. Rassuré par ces symptômes, Louis XIV permit à Noailles de passer les Pyrénées pour faire diversion en Catalogne (Octobre 1710). Craignant de se laisser fermer les montagnes de l'Aragon, l'archiduc battit en retraite sur Saragosse en brûlant tout sur son passage. Vendôme, qui le suivait de près, saisit le moment où Stanhope et Stahrenberg se perdirent de vue dans les montagnes; il attaqua furtivement le premier et le fit prisonnier avec 5.000 hommes; il battit complètement, près de Villaviciosa, le second qu'avait attiré le bruit du canon (10 Décembre). Philippe V et Vendôme rentrèrent triomphalement à Saragosse (4 Janvier 1711) et pénétrèrent en Catalogne où Noailles venait de prendre Gérone. Les affaires d'Espagne étaient définitivement rétablies.



LE CITOYEN COUTANT D'IVRY,
Député Socialiste de la Seine.



BATAILLE DE VILLAVIEJA, GAGNÉE PAR LE DUC DE VENDÔME (10 Décembre 1710).
Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de Jean-Alaux.



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : 420-78

SIXIÈME ANNÉE

N° 93

DÉCEMBRE 1911 (2)

ABONNEMENT

UN AN. — FRANCE . . . 12 FR.
ÉTRANGER . . . 15 FR.

ORIGINE DU RÉVEILLON

L'origine du Réveillon se perd dans la nuit des temps, et il faut, je crois, remonter aux fêtes du paganisme et aux saturnales romaines pour l'expliquer.

Il ne faut pas oublier, en effet, qu'aux premiers temps du christianisme, l'année, avant de commencer à Pâques, puis ensuite au 1^{er} Janvier, commençait le jour de la Noël.

Or, c'était au début de l'année qu'avaient lieu à Rome les grandes fêtes connues sous le nom de saturnales, pendant lesquelles on se livrait à des orgies indescriptibles.

Le christianisme ne commit pas la folie de vouloir faire disparaître du jour au lendemain, des traditions, mœurs et usages enracinés dans l'esprit du peuple; il se borna à conserver les fêtes favorites en les adaptant aux fêtes religieuses et les fractionna en plusieurs, placées sous les auspices d'un jour férié catholique.

C'est ainsi que la fête des fous, la fête

de l'âne, la fête des innocents, etc., remplacèrent les fêtes du paganisme, pendant la période de Noël et du Jour de l'an.

Mais, peu à peu, les synodes et les conciles parvinrent à supprimer ces immondes divertissements.

Le concile d'Auxerre, en 585, défend de donner des étrennes diaboliques, c'est-à-dire des viandes que chacun mettait devant sa porte, le jour de Noël, pour offrir aux passants.

Le concile de Constantinople, de 692, défend aussi de donner des gâteaux à Noël.

Il n'en est pas moins vrai qu'au XIII^e siècle il était d'usage de s'envoyer, entre amis, à Noël, des pâtisseries légères appelées *nieules*, des poulets et des oies rôtis. *Nieules*, poulets et oies étaient mangés au coin du feu, où flambait la bûche légendaire, que le chef de famille bénissait en versant du vin et en disant : « Au nom du père ».

Il est certain que le réveillon propre-

Ils..... se trompent ceux qui clament dans toutes leurs annonces
qu'un Produit pharmaceutique remplace la Viande crue, son Jus, etc.

.... MAIS ILS NE TROMPENT QU'EUX-MÊMES.



ment dit date de l'origine de la messe de minuit qui remonte elle-même aux premiers siècles de l'ère chrétienne, et cela s'explique par ce fait, que tout le monde communiait alors à minuit et qu'il était nécessaire de prendre une collation à l'issue de la messe.

Dans certains pays, on faisait boire les chevaux et les bestiaux en revenant de l'église pour les guérir ou les préserver des maladies; dans d'autres, on portait sur soi un morceau de pain bénit de la messe de minuit pour ne pas être mordu par un chien enragé.

Aujourd'hui le Réveillon est une dégenérescence des réjouissances de nos pères, et les soupeurs se recrutent surtout parmi ceux qui n'assistent pas à la fête de minuit.

Puisqu'il est question de la messe de minuit et du Réveillon, il me paraît intéressant de rappeler que, même pendant la période de la Terreur, on n'a pu arriver à supprimer la fête religieuse de Noël.

Un arrêté de la Commune avait prescrit la fermeture des églises du 24 Décembre 1792, à 5 heures du soir, jusqu'au 25 à 8 heures du matin.

Cet arrêté ne put être exécuté, malgré les forces imposantes de police réquisitionnées à cet effet.

La section de l'Arsenal envoya une députation à la Convention, et l'orateur s'écria :

« Les hommes du 10 Août veulent aller à la messe de minuit. »

Des attroupements se formèrent à la porte des églises, on alla chercher les prêtres pour les obliger à célébrer l'office.

A Saint-Germain-l'Auxerrois, on mit en branle la fameuse cloche dite de la Saint-Barthélemy; à Saint-Marceau, les femmes sans-culottes se soulevèrent; à Saint-Jacques-la-Boucherie, à Saint-Eustache, à Saint-Merri, à Saint-Gervais, les officiers municipaux furent maltraités et la messe fut dite en leur présence.

A Saint-Germain-l'Auxerrois, un citoyen pris pour Manuel, le Procureur de la Commune, faillit être pendu.

En résumé, quelques jours après les massacres de Septembre et avant la mort du roi, malgré une interdiction formelle et l'emploi de la force armée, la messe de minuit fut célébrée à Paris suivant l'usage, et les sans-culottes réveillonnèrent ensuite.

Prudhomme, furieux, demanda, le lendemain, une répression sévère à l'égard des prêtres qu'il accusait de s'être laissé faire une douce violence.

Quelque temps après, Robespierre, instruit par l'exemple du christianisme et qui avait compris qu'on ne peut, sans danger, supprimer du jour au lendemain les traditions populaires, institua la fête de l'Etre Suprême.

Eugène GRÉCOURT.

(Intermédiaire des Chercheurs et Curieux).



Le Roi PIERRE DE SERBIE remettant la Croix de l'Aigle Blanc au capitaine Bollanger qui venait de voler devant lui par la pluie et le vent.



Le Professeur Antonio-Gonzalez PRATZ, de Barcelone.

A L'ANNÉE QUI S'EN VA !

Encore un an qui meurt et s'en va dans l'oubli...
Combien a-t-il semé de haines, de souffrances !
Combien a-t-il broyé d'amours et d'espérances,
Et fait verser de pleurs !... C'est un an qui finit.

Encore un an qui naît... Et le cœur en démente,
On fait des vœux, on est heureux, et le temps fuit.
Demain c'est l'avenir, et demain nous sourit ;
Demain c'est le bonheur !... C'est un an qui

[commence.

Et désespérément on s'attache à l'espoir !
On fuit les souvenirs qui viennent chaque soir
Et qui ne veulent pas mourir avec l'année !

Ah ! si l'on connaissait pourtant sa destinée,
Comme on verrait finir l'année avec regret !
Encore un an qui meurt... Encore un an qui naît...

Comte Edouard de BOISGELIN.



PHOTO GEISER

ALGÉRIE. - Bédouine de Bou-Saâda.

CONSIDÉREZ qu'aucune des spécialités qu'on oppose à la *Carnine* Lefranq ne déclare être fabriquée avec du Suc Musculaire de BŒUF CONCENTRÉ.

Dans ces conditions, la préparation en est fort simple : pas de Machinerie, pas de Force motrice, pas d'Usine. La « fabrication » est réduite à l'expression du jus et à un simple mélange.

Il en résulte ainsi une grande économie, puisque le suc musculaire est employé tel qu'il sort de la presse, c'est-à-dire avec les 85 0/0 d'eau qu'il contient naturellement.

Et encore ce suc musculaire n'entre-t-il que pour une partie dans la composition de ces produits.

NOUS GARANTISSONS

que la *CARNINE LEFRANQ* est préparée avec du SUC MUSCULAIRE DE BŒUF CONCENTRÉ sans aucune addition ni mélange de médicaments.

LA POUPÉE

La poupée est un des plus impérieux besoins et en même temps un des plus charmants instincts de l'enfance féminine. Soigner, vêtir, parer, habiller, déshabiller, rhabiller, enseigner, un peu gronder, bercer, dorloter, endormir, se figurer que quelque chose est quelqu'un, tout l'avenir de la femme est là. Tout en rêvant et tout en jasant, tout en faisant de petits trousseaux et de petites layettes, tout en cousant de petites robes, de petits corsages et de petites brassières, l'enfant devient jeune fille, la jeune fille devient grande fille, la grande fille devient femme. Le premier enfant continue la dernière poupée.

Une petite fille sans poupée est à peu près aussi malheureuse et tout à fait aussi impossible qu'une femme sans enfant.

Victor HUGO.

LA PRIÈRE DU MATIN A « SMITH COLLÈGE »

Je désirais beaucoup assister à l'arrivée des élèves pour la prière dans la chapelle. Malgré le froid matinal, j'étais là avant huit heures et demie. Je les vis arriver, en effet, alertes et rieuses, rosées par le froid, coiffées crânement de bérets à longs poils rouges, verts, blancs, bleus, noirs ou écossais, les pieds chaussés de caoutchoucs fourrés, les mains dans les poches de leur veste tailleur, comme des garçons, une serviette bourrée sous le bras, ou balançant à la main quelques livres attachés par une courroie. C'étaient de grandes jeunes filles de dix-huit à vingt-quatre ans à l'œil éveillé, sans aucune gêne, ni

l'ombre de timidité dans leur allure un peu garçonnière mais aussi sans la moindre effronterie dans le regard. Rien de ce trouble un peu inquiétant ou de cette hardiesse déconcertante qu'on remarque souvent chez les jeunes filles des pays latins, quand elles se trouvent devant les hommes.

Je me tenais sur le seuil de la chapelle.

Elles passaient devant moi en secouant la neige de leurs caoutchoucs et, cessant de rire, elles entraient, allaient prendre place en silence sur les chaises où un livre de cantiques était posé. C'était une grande salle nue sans aucun appareil de

culte. Il y avait seulement dans le fond une large estrade avec un orgue à tuyaux contre le mur, et, sur le devant, un prie-Dieu avec une bible. Quand l'heure eut sonné, le président de l'université monta sur l'estrade et, soutenu par le chant de l'orgue, entonna un cantique que tout le monde chanta avec lui, livre ouvert. Le président était un homme d'une cinquantaine d'années, habillé d'une longue redingote noire, sa figure austère et pleine de rides, rasée, s'encadrait d'un collier de poils rares. Je me représente ainsi les passagers puritains du *May Flower* qui fuient au dix-septième siècle l'intolérance de Cromwell.

Quand le cantique fut achevé il lut une page de la Bible, puis chanta de nouveau un cantique. Enfin, s'agenouillant, il dit tout haut une prière, et il se tut en mettant sa tête dans ses mains. Toutes les jeunes filles présentes — ai-je dit que j'en comptai huit ou neuf cents? — baissèrent comme lui la tête, et, pendant une minute ou deux parurent se recueillir dans une méditation profonde. Alors l'orgue commença un air de cantique très doux, très lent, que tout le monde répéta. Une singulière sérénité planait sur la froideur de cette cérémonie. Je regardai avec curiosité la salle pleine de ces jeunes filles, tout à l'heure vivaces et rieuses; toutes à présent avaient une expression grave, leurs yeux regardaient devant elles, sans rien fixer, pas même la figure du président; pas

un instant elles ne détournèrent la tête ni ne sourirent, ni eurent le moindre signe de distraction. Pendant la prière et les lectures, un silence complet, absolu pendant les cantiques une immobilité de statue.

Tableaux délicieux et rare de fraîcheur et de santé, de jeunesse attentive et sérieuse, que je n'oublierai jamais.

Étaient-elles donc toutes des filles de puritains du Massachusetts. Non pas, il y avait là des protestantes de toutes les confessions, des catholiques et des juives. Elles venaient de tous les coins de l'Amérique, de l'Indiana, de la Louisiane, du Texas, du Colorado, de la Californie. Les unes étaient blondes comme du lin, les autres brunes comme des tsiganes, d'autres d'un roux de cuivre.

D'après les règlements du collège, toutes les élèves sont tenues d'assister à la prière du matin, quelle que soit leur religion. Pourtant il n'y a pas de contrôle. Mais l'élève qui manque aux prières doit chaque semaine le consigner sur une feuille, avec l'explication de son absence, et envoyer cela au président de l'université.

J'ai trouvé véritablement extraordinaire cette discipline obtenue par une telle liberté.

Quand la cérémonie fut achevée, la salle se vida sans bruit. Dehors, les conversations et les rires recommencèrent; les élèves se dirigèrent séparément ou par groupes vers les bâtiments des classes, et je les y suivis.

J. HURET.



PHOT. JUVÉ

EFFETS DE NEIGE

PAYSAGES VOSGIENS



Aseptique et non Toxique, la CARNINE LEFRANCQ n'altère pas les éléments anatomiques, au contact desquels elle est placée; en mobilisant les lymphocytes et les macrophages, elle active les défenses cellulaires de l'organisme et les processus de réintégration.

L'AMOUR FILIAL CHEZ LES ANIMAUX

On attribue à la cigogne des vertus morales qui l'ont fait toujours respecter chez tous les peuples anciens et même modernes : la tempérance, la fidélité, la piété filiale et paternelle. Si nous en croyons les historiens que nous avons lus, et qui s'étaient appliqués à étudier les mœurs de cet oiseau, la cigogne nourrit ses petits plus longtemps et leur donne des soins plus touchants qu'on ne l'aurait imaginé. Dès qu'elle les a vus voler hors du nid et s'essayer dans les airs, elle les suit, les encourage et les porte sur ses ailes ; si elle s'est aperçue que quelque danger les menace, elle les rappelle ; s'ils sont attaqués, elle les défend, et on l'a vue, ne pouvant les sauver, préférer périr avec eux plutôt que de les laisser mourir abandonnés. On l'a également vue donner des marques d'attachement et même de reconnaissance pour

les lieux et pour les hôtes qui l'ont reçue ; on assure l'avoir entendue claquer en passant devant les portes, comme si elle voulait que les habitants fussent avertis de son départ ou de son retour.

Mais ces qualités morales ne sont rien en comparaison des tendres soins que les cigognes ont toujours donnés à leurs parents que l'âge ou la maladie avait affaiblis et rendus incapables de chercher leur proie.

On a souvent vu des cigognes jeunes et vigoureuses apporter à d'autres la nourriture dont elles s'étaient emparées.

Les anciens s'étaient imaginé que c'était un exemple que la nature avait voulu nous donner, et que les dieux eux-mêmes avaient placé chez les animaux ce pieux sentiment pour servir de leçon aux hommes qui les ont trop souvent méconnus.

BUFFON.



BUFFON

MUSÉE DU LUXEMBOURG



SOUVENIRS, par CHAPLIN.

(Reproduction par la photographie des couleurs.)

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Si nous vivions au temps bienheureux de Peau-d'âne
De Cendrillon ou de la belle aux cheveux d'or,
Du gentil Avenant qu'un roi jaloux condamne
Et du prince éveillant la princesse qui dort,

De perles, de rubis et de roses coiffée
Portant tes cheveux d'or derrière toi flottants
Comme un manteau soyeux, tu serais une fée,
Et ta robe aux longs plis serait couleur du temps.

Lors, tu me changerais, d'un coup de ta baguette,
En un prince charmant, et me ferais cadeau,
Pour que ton amoureux te fit honneur, coquette,
D'un justaucorps brodé tout en satin vert-d'eau.

Nous serions poursuivis par une Carabosse
Horrible, que rendrait jalouse ta beauté.
D'une citrouille alors tu ferais un carrosse
Et nous nous enfuirions dans ta principauté.

Ce serait loin, très loin, dans un pays de rêve
Où les fleurs seraient des étoiles au printemps
Nous vivrions, trouvant la vie encor trop brève
Dans ce beau pays là, pendant plus de cent ans.

Et quand nous serions morts, vivrait notre mémoire,
Nos deux noms resteraient de l'oubli triomphants,
Et l'on ferait sur nous une belle histoire
Que l'on raconterait aux tout petits enfants.

Les mères grands, pendant les soirs d'hiver moroses,
La disant devant lâtre où détonne le bois,
Après avoir fait mettre en rond les museaux roses,
Graves, commenceraient : « Il était une fois...

Edmond ROSTAND.

Le Professeur Antonio-Gonzalez PRATZ, de Barcelone

Fils d'un professeur de latin à l'Université de Madrid, Antonio-Gonzalez Pratz est né en 1863 à Almería, où il commença ses études classiques, pour les terminer à Grenade, où il fit également une partie de ses études médicales; mais c'est à Madrid qu'il fut reçu docteur, en 1883, c'est-à-dire à l'âge de vingt ans.

Interne des Hôpitaux de Grenade, il occupait dans cette ville, successivement, les fonctions de suppléant de Clinique, de directeur des Musées anatomiques et de préparateur des chaires d'histologie normale et pathologique, élève du naturaliste Alvarez, de l'histologiste Veisser, du chimiste Yagüe et du clinicien Duarte.

L'Athénée d'Internes de la Faculté de Médecine de Grenade, l'Ecole de Sourds-Muets et les Colonies scolaires, lui doivent l'existence.

De Grenade, le docteur Antonio-Gonzalez Pratz passa à Séville, où il fut professeur titulaire en 1897, et bientôt après, il était appelé à Barcelone, où la chaire de pathologie médicale, de pédiatrie et de clinique médicale lui était offerte. C'est celle qu'il occupe actuellement.

Au début de sa carrière, le jeune savant

s'était spécialisé dans l'ophtalmologie, où ses facultés d'ambidextre lui furent très utiles, et il créait à Grenade une chaire d'ophtalmologie et de dermatologie. Mais bientôt l'histologie l'attira, comme complément des études cliniques qui devaient, finalement, absorber son activité.



PHOT. AUDOUARD

Sans parler des nombreuses préparations dont ce travailleur infatigable a enrichi les divers musées qu'il a traversés, on lui doit des études sur : la reproduction photographique en chirurgie (1891), la sérothérapie (1895), l'examen du sang chez les vivants (1895), la méthode histologique (1895), le trichophyton (1897); l'hémo-

technique normale, pathologique et juridique (1897), et aussi des leçons de pathologie médicale et des observations anthropologiques sur les bénéficiaires des colonies de vacances.

Collaborateur de nombreux journaux de médecine espagnols et étrangers (*La Médecine scientifique*, *The Lancet*, etc.), le professeur Antonio-Gonzalez Pratz a encore trouvé le temps de s'occuper des affaires publiques, et il est actuellement conseiller municipal républicain de Barcelone.

Il est membre de l'Académie Royale de Médecine et de Chirurgie de Barcelone.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Professeur Pratz, entouré des objets qui rappellent ses travaux (microscope, lanterne à projection, etc.), la main sur la tête d'un de ses petits colons de vacances dont il a excellemment étudié la physiologie.

L'ART ET L'HISTOIRE

BATAILLE DE FRIEDLAND

(Voir notre reproduction page 8)

Friedland (Prusse Orientale), 3.000 habitants, située au fond d'un petit coude de l'Alle. Le généralissime russe Bennigsen y arriva, avec ses troupes, le 13 Juin 1807. Napoléon, qui surveillait de près son adversaire, donna l'ordre à Lannes d'empêcher les Russes de franchir la rivière. Lannes n'avait que 10.000 hommes à opposer aux 72.000 soldats de Bennigsen. De 3 heures du matin à midi, aidé par des renforts successifs, il soutint le choc des troupes du Tzar, qui restèrent

adossées à l'Alle, situation dangereuse, dont Napoléon tira immédiatement parti en coupant la retraite à Bennigsen. A 4 heures du soir, Ney survient et s'enfonce dans la masse épaisse des Russes. Celle-ci se referme sur lui en le couvrant de mitraille. Une charge furieuse des dragons de Latour-Maubourg le dégage. Sénarmon arrive alors avec 36 pièces qu'il place à 100 mètres des Russes, dont le feu s'éteint bientôt. Ney culbute la garde russe, pénètre dans Friedland en flammes et s'empare des ponts, et Napoléon se retourne contre l'aile droite des Russes, qui reculent en désordre vers l'Alle, où la plupart se noient au passage. Les Français perdirent 7.000 hommes; les Russes, 20.000, dont 25 généraux.

ANÉMIE - CHLOROSE - ANOREXIE - TUBERCULOSE
CONVALESCENCES - DÉBILITÉ - FAIBLESSE
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN
NEURASTHÉNIE.

CARNINE LEFRANCO

De 1 à 5 cuillerées à bouche
par jour à n'importe quel
moment, pure ou étendue d'un liquide
quelconque (bouillon excepté) FROID ou TIÈDE



BATAILLE DE FRIEDLAND, GAGNÉE PAR NAPOLEON LE 14 JUIN 1807.
Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau des Archives Nationales.